

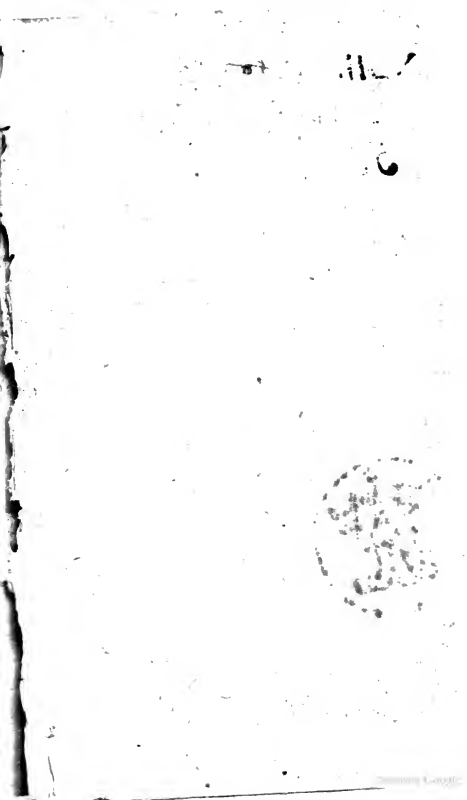


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XLII

A

56
NAPOLI





E L I T E
D E S
BONS MOTS
E T D E S
PENSEES CHOISIES,

Recueillies avec soin des plus célèbres Auteurs, & principalement des Livres en

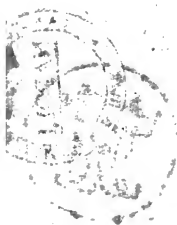
A N A.

Troisième Edition, revue, corrigée & augmentée, par l'Auteur.



A AMSTERDAM,
Chez J A Q U E S D E S B O R D E S, Mar-
chand Libraire, vis-à-vis la Grande
Porte de la Bourse.

M. D C C. I X.





L E

LIBRAIRE

A U

LECTEUR.

L'Empressement que le Public temoigna d'abord pour cette sorte d'Ouvrages ; a été cause qu'ils se sont multipliez presque à l'infint. Mais comme il est malaisé de trouver

* 2

ver

ver un si grand nombre de choses qui plaisent également, & que l'abondance produit ordinairement le dégoût, cela n'a pas manqué d'arriver à l'égard de ce grand nombre de Recueils de cette espece, qui ont inondé, s'il faut ainsi dire, les boutiques des Libraires & les cabinets des Curieux. Ceux qui n'aiment pas à lire long tems, se sont rebutez de ce grand nombre de volumes, & ceux qui ont eu la patience ou la curiosité de les lire, n'ont pas trouvé dans la plupart des articles qui composent ces Melanges, ce sel, cet esprit, & cette delicatesse, qu'ils ont remarqué dans plusieurs

seurs autres. C'est ce qui leur a fait juger qu'il vaudroit mieux en dire moins , & ne dire rien qui ne fût du goût des connoisseurs ; qu'il en étoit de cela comme des repas qu'on donne à ses amis , où deux ou trois bons mets bien assaisonnez leur font plus de plaisir , que cette grande diversité de méchantes viandes , dont ils ne sauroient manger , & qui ne servent qu'à les dégoûter des autres.

C'est ce qui m'a inspiré le dessein de prier une personne , capable de juger de cette sorte d'Ouvrages , de faire un choix de ce qu'il y a trouvé de plus vif , de plus ingénieux , & de plus propre à réjouir les

*Lecteurs. Si ce petit Recueil
a le bonheur de leur plaire,
on pourra peut-être y en ajou-
ter un autre, & non da-
vantage, pour ne tomber pas
dans les mêmes inconveniens,
où l'on tâche ici de remédier.*



N O U.



NOUVEAU RECUEIL
D E
BONS MOTS
ET D E
PENSEES CHOISIES,
TANT EN PROSE QU'EN VERS.

* **O**N a beau dire ; on n'est jamais véritablement fâché d'être aimé. C'est toujours ou la fierté , ou la haine, ou l'amour, qui force une femme à paroître fâchée quand on l'aime : je dis à paroître fâchée, parce qu'elle

. A 4 le

le ne l'est pas véritablement ; car si c'est un homme indigne d'elle qui l'aime , en même tems qu'elle se fâche par fierté , elle s'aplaudit en elle même de cette conquête , étant persuadée qu'elle est l'effet de ses attraits , qui sont si puissans , qu'ils forcent les plus petits à oser monter jusques à elle. Si c'est un homme qu'elle soit obligée de haïr , en même tems qu'elle lui donne des marques de son aversion , un je ne sai quoi , qui est fait comme la vanité , lui dit à elle même , qu'il faut qu'elle soit bien aimable , puisqu'on lui donne de l'amour en échange de sa haine ; & si c'est un homme qu'elle aime véritablement , elle ne paroît être fâchée de son amour que pour se faire aimer davantage. Enfin .

*Qu'Iris , quand on lui dit qu'on l'aime ,
En témoigne un chagrin extrême ,*

Je le croi bien ;

Mais qu'elle ne fût pas ravie ,

D'a-

*D'avoir même chagrin tous les jours de
sa vie,
Je n'en croi rien.*

* Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité, n'en font pas trouver.

* *Lisidor* n'ouvre presque jamais la bouche qu'aux dépens d'autrui ; parce qu'il mange toujours chez les autres , & médit de tout le monde.

* Un Archevêque de Cologne passant un jour dans un village , accompagné de plusieurs hommes armez , un païsan se prit fort à rire en le voyant ; ce Prélat s'en étant aperçû , lui demanda la cause de son ris ; le villageois lui dit. Je ris de ressouvenance , Monsieur ; c'est qu'il me semble que vôtre Prince Saint Pierre n'alloit point ainsi en campagne avec tant d'hommes armez Mon ami , lui dit l'Archevêque, je marche ainsi accompagné , parce que je suis Duc

aussi bien qu'Archevêque ; je le croi, lui répondit le païsän, mais, ajouta-t-il, Monsieur, *si le Duc va en enfer, où pensez-vous que sera alors l'Archevêque?*

* Un Ambassadeur de France, après avoir vû la Bibliotheque de l'Ecurial en Espagne, dit au Comte d'Olivarez, qu'en reconnoissance de la bonne chere que Sa Majesté Catholique lui avoit fait faire, il souhaitoit que tous ceux qui manioient ses finances s'y comportassent comme les Moines de l'Ecurial dans la Bibliotheque, dont il les avoit rendus gardiens, parce que possédant un si grand trésor, il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'avoit voulu en faire son profit particulier.

* La Reine Elisabeth, après avoir remarqué toutes les galanteries que Villa Mediana faisoit dans les tournois, lui dit un jour, qu'elle vouloit absolument connoître sa Maîtresse: Villa Mediana s'en défendit
quel.

quelque tems; mais enfin cedant à sa curiosité, il lui promit de lui en envoyer le portrait. Le lendemain il lui fit donner un paquet; la Reine n'y trouvant qu'un petit miroir, & s'y voyant elle même, comprit aussi-tôt l'amour de l'Espagnol.

* Un Soldat Romain avoit un procez; il pria Auguste de le protéger; l'Empereur lui donna un de ses Courtisans pour le conduire chez les Juges. Le Soldat fut assez hardi pour dire à Auguste, Je n'en ai pas, Seigneur, usé de la sorte à votre égard, quand vous étiez en peril dans la bataille d'Actium, moi même j'ai combatu pour vous; en disant ces mots, il découvrit les blessures qu'il avoit reçues. Ce reprocha toucha tellement Auguste, qu'il alla lui même au barreau défendre ce Soldat.

* Le Cardinal d'Este ayant donné à souper au Cardinal de Medicis; après le repas ils se mirent à jouer à la petite prime; le Cardinal de Me-

dicis alloit de dix mille écus ; l'autre gaignoit ; mais il jetta ses cartes sans les montrer , comme s'il eût perdu. Un de ses Gentilshommes lui dit après le jeu , qu'il avoit gagné ; je le savois bien , répondit il ; mais je ne l'avois pas prié à manger pour gagner son argent , ni pour lui faire payer son écot.

* La generosité est de toutes conditions ; on voit des gens dans une fortune fort malheureuse qui ont destres-beaux sentimens. L'Amiral de Châtillon étant allé entendre la Messe dans l'Eglise des Peres Jacobins le jour de S. Dominique , un pauvre vint lui demander l'aumône dans le tems qu'il étoit le plus occupé à ses prieres ; il fouilla dans sa poche , & donna à ce pauvre un grand nombre de pieces d'or sans les conter , & sans y faire reflexion. Cette grosse aumône éblouit le pauvre , qui en demeura tout surpris ; il étoit fort homme de bien,

bien, comme il parut par ce qu'il fit. Il attendit Mr. de Châtillon à la porte de l'Eglise, & quand il vint à sortir, Monsieur, lui dit-il, en lui montrant ce qu'il avoit reçu de lui, je ne sai si vous avez eu l'intention de me donner une si grande somme; mais si cela n'est point, je ne veux pas en profiter. Ce procédé surprit l'Amiral, qui regardant le pauvre avec admiration; mon dessein, lui dit-il, n'étoit pas de vous donner tout ce que vous me montrez; mais puis que vous avez eu la generosité de vouloir me le rendre, j'aurai bien celle de vous le laisser.

* Dans les visites, que de contraintes pour contraindre!

*Une fois l'an il me vient voir,
Je lui rends le même devoir,
Nous sommes l'un & l'autre à plaindre.
Il se contraint pour me contraindre.*

* C'est l'étude qui augmente les talens de la nature, mais c'est la con-

conversation qui les met en œuvre. L'usage de l'esprit de l'homme se fait particulièrement dans la conversation, parce qu'il s'y trouve obligé de parler juste & de répondre juste. Dans le cabinet l'esprit raisonne sans résistance, comme il veut, & sur ce qu'il veut; il n'y trouve personne qui lui contredise; dans la conversation il doit être prêt à raisonner sur tout, & à soutenir ses raisonnemens contre tout. La conversation est le grand livre du monde, qui apprend l'usage des autres livres; sans elle la science est sauvage, & sans agrément.

* L'esprit qui ne veut pas se contenter de son état fait lui-même son tourment. On n'est misérable que parce qu'on n'est pas où l'on voudrait être, parce qu'on ne fait pas ce qu'on voudrait faire, ou parce qu'on n'a pas ce qu'on voudrait avoir. Ne souhaitez point être où vous n'êtes pas; faire ce que vous
ne

ne pouvez pas faire ; avoir ce que vous n'avez pas ; mais plutôt soyez volontiers où il faut que vous soyez ; faites sans résistance ce que vous êtes obligé de faire ; contentez-vous de ce que vous possédez ; & vous voilà aussi , pour ne dire pas plus , heureux que ceux qui vous commandent , qui vous surpassent en richesses , en pouvoir & en prospérité. Il est bien rare , dira-t-on , de trouver des hommes , dont les sentimens soient si conformes à leur condition ; je l'avoue , cela est bien rare ; & c'est pourquoi il est bien rare aussi d'en trouver qui soient contents.

* Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux , pour persuader aux autres & à eux mêmes , qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune. L'adversité devroit humilier l'homme , puis qu'elle fait connoître sa foiblesse & ses infirmités ; mais
comme

comme il porte toujours son orgueil avec lui, il fait d'un sujet d'humilité une cause de vanité, cherche dans des perfections, qui ne sont qu'imaginaires, de quoi s'élever au-dessus de ce qui devroit l'abaisser, & se persuade que les coups extraordinaires, dont la fortune le frappe, sont autant de marques d'un mérite extraordinaire qui est en lui, & que cette fortune, qu'il regarde comme une envieuse, voudroit détruire, ou du moins diminuer. Ainsi en même tems que le chagrin lui ronge le cœur, une fausse joye lui rejouit l'esprit.

* L'Amour est la seule entre toutes les maladies celle dont on n'aime point la guérison.

* Avec de la vertu, de la capacité, & une bonne conduite, l'on peut être insupportable; les manières, que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes decident de
vous

vous en bien ou en mal ; une légère attention à les avoir douces & polies prévient leurs mauvais jugemens ; il ne faut presque rien pour être crû fier, incivil, méprisant, desobligeant ; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

* Le Poète Scheichi étoit pauvre & vendoit un remède pour le mal des yeux, afin de gagner de quoi pouvoir vivre ; mais il avoit lui même mal aux yeux, & il ne s'étoit pas avisé de se servir du remède qu'il vendoit aux autres. Un jour une personne qui avoit besoin de son remède lui en acheta pour un aspre, & en le lui payant, au lieu d'un aspre il lui en donna deux. Scheichi voulut lui en rendre un ; mais l'acheteur lui dit ; l'un est pour le remède que je vous ai acheté pour mon usage, & l'autre je vous le donne, afin que vous en preniez autant pour vous en frotter les yeux vous même, puisque vous y avez mal.

* Le

* Les Vers suivans nous apprennent ce qui rend la vie heureuse.

*Mon fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuse vie.
Point de souci, point de procez,
Un feu qu'on n'éteigne jamais;
Assez de bien aquis sans peine,
Un air aisé, point de Chimene,
Des amis égaux, le corps sain,
Estre prudent, sans être fin,
Peu de devoir, point de querelles,
Peu de viandes, mais naturelles,
Une femme de bonne humeur,
Mais au fond pleine de pudeur :
Estre complaisant & facile,
Un sommeil pas long, mais tranquile,
Estre satisfait de son sort,
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre,
Et regarder venir la mort,
Sans la desirer, ni la craindre.*

* Il n'y a rien de plus commun qu'un faux ami, rien de plus rare qu'un vrai ami. Un homme d'esprit demandant un jour à son fils qui se retiroit fort tard, d'où il venoit ?

noit? Mon pere, lui repondit son fils, je viens de voir un de mes amis. De voir un de vos amis! repartit le pere avec étonnement, vous en avez donc beaucoup? Helas comment avez vous donc fait étant si jeune, continua-t-il, puisqu'il y a plus de soixante ans que je suis au monde, & que je n'ai pû trouver un ami? Mademoiselle de Scuderi parle ainsi de l'amitié.

*Amitié, toyt est charmant,
Sous ton équitable empire;
On te trouve rarement;
C'est ce que j'y trouve à dire.*

* Une fille dit à un jeune homme amoureux d'elle. Je vous accorderai les faveurs que vous me demandez, après que vous m'aurez donné ce que vous n'avez pas, ce que vous ne sauriez avoir, & ce que pourtant vous pouvez me donner. (Un mari.)

* Si

* Si j'avois à revenir au monde , avec la liberté de choisir , je voudrois naître en Italie , à cause de la douceur du climat ; vivre en France , à cause des commoditez qu'on y trouve pour les douceurs de la vie : & mourir en Espagne , parce que ce Pais est si triste , qu'il inspire facilement la pensée de la mort.

* Les Muses sont vierges. Savez vous pourquoi ? disoit un homme qui les avoit suivies sans en devenir plus riche ; c'est parce qu'elles sont si pauvres , qu'elles n'ont pas de quoi se marier.

* Pourquoi parles tu de moi ? dit un homme impatient ; c'est parce que tu t'en soucies , lui répondit l'autre. On ne dit du mal de vous que pour vous fâcher ; ne vous fâchez donc pas , & vous vous vengerez innocemment de la médiance. Le mépris des injures leur ôte leur force , & le plaisir à ceux qui les font.

Si

Si vous y êtes trop sensible, il dépend du plus misérable ennemi, du plus lâche envieux, de troubler le repos de vôtre vie.

* Une Dame de la Cour de France disoit un jour à l'Ambassadeur de Siam; je ne puis que je ne condamne la coûtume qui vous permet d'avoir plusieurs femmes. Nous n'en aurions assurement qu'une, Madame, lui répondit cet Ambassadeur, si nous en pouvions trouver à Siam d'aussi belles & d'aussi bien faites que vous.

* La conduite des Rois & des Reines d'Espagne est tellement réglée, par ce qu'on appelle l'étiquette du Palais, qu'il ne faut que la lire pour savoir à quoi se sont occupez tous les Rois d'Espagne depuis Philippe II. & ce que feront les Successeurs de Philippe V. jusqu'au jour du jugement, pourvû que cette étiquette subsiste jusqu'à la fin du monde, comme on l'observe

au-

aujourd'hui. Premièrement il est ordonné aux Reines d'Espagne de se coucher précisément à neuf heures en hyver, & à dix heures en été. 2. Que lorsque le Roi va la nuit de sa chambre dans celle de la Reine, il doit avoir ses souliers en pantoufle, son manteau noir sur ses épaules, une bouteille de cuir passée dans le bras gauche, dont on se sert pour pot de chambre, une lanterne sourde de la même main, & son épée à la main droite. 3. Que si le Roi a eu quelque Maîtresse, & qu'il l'ait ensuite quittée, il faut qu'elle se fasse Religieuse. 4. Que toutes les fois que le Roi recevra quelques faveurs d'une Maîtresse, sa Majesté sera tenue de lui donner quatre pistoles. 5. Enfin par ce reglement sont marquez les jours que le Roi doit donner audience aux Ministres étrangers & à ses sujets, ceux qu'il doit aller à l'Ecurial, à Arajuez, & à ses autres mai-

maisons de plaifance, & les jours que la Cour-en doit revenir; de-forte que quelque tems qu'il faffe, ces voyages ne font jamais interrompus: & s'il arrivoit un exprez pour des affaires de la derniere confe-quence, qu'il falût afsembler un Conseil extraordinaire, où la per-sonne du Roi fût neceffaire, dans un jour ordonné pour la chaffe, je ne croi pas qu'on interrompît ce plaifir.

* La mort rend tous les hommes égaux. Voici un Grand qui parle.

*Je fongeois. cette nuit, que d'un mal
consumé,*

*Côte à côte d'un pauvre on m'avoit in-
humé.*

*Moi, qui ne pûs souffrir ce fâcheux voifi-
nage,*

*En mort de qualité je lui tins ce langa-
ge:*

*Retire toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'aprocher ainfi.*

*Coquin! ce me dit il d'une insolence ex-
trême,*

*Va chercher tes coquins ailleurs , coquin toi
même ,*

*Ici tous sont égaux , je ne te doi plus
rien :*

*Je suis sur mon fumier , comme toi sur
le tien.*

* Un Capitaine Espagnol voyant qu'on s'étonnoit de ce qu'en prenant ses armes il trembloit , dit ; ma chair tremble de peur , pour le danger où elle prévoit que mon courage la portera tantôt. Un autre dit , je ne tremble pas , mais je frémis seulement d'horreur pour le carnage que je vai faire. Un autre assura , qu'il trembloit du froid avec lequel il alloit regarder le peril où son courage l'alloit exposer. Un autre disoit , que sa chair ne trembloit pas , mais qu'elle tressailloit de joye , pour la victoire qu'il étoit assuré de gagner. Il faudroit les avoir vû combattre , pour juger de la verité de ces bons mots.

* Marc

* Marc Antoine faisant son entrée dans la ville d'Athenes, tous les gens de qualité allerent au devant de lui, & l'appellant par flaterie le Dieu Bacchus, ils lui offrirent en mariage la Déesse Minerve, qui étoit la Patrone de leur Ville, & qui avoit refusé tous les Dieux. Ce Prince leur répondit, qu'il acceptoit avec plaisir l'offre qu'ils lui faisoient, mais que comme Minerve étoit une grande Déesse, il lui faisoit une dot selon sa qualité; c'est pourquoi il leur ordonnoit de chercher six cens mille écus pour les lui donner en mariage. Il falut passer par là.

* Les grands parleurs aiment mieux dire leurs affaires les plus secretes que de ne pas parler, aussi en voit on peu qui réussissent dans leurs desseins. Le succez de la plupart des entreprises dépend du secret & de la dissimulation; & c'est ce qui ne se trouve point dans ceux

B

qui

qui parlent beaucoup. Voici le portrait d'un grand parleur.

Le premier jour qu'André voulut m'entre-
tenir,

Il me dit tout au long l'histoire de sa vie,

Et sans s'être informé si j'en avois en-
vie,

Me conta le passé, le présent, l'avenir,

Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se pro-
met d'être,

Sa maison, ses parens, ses affaires, son
maître,

Sans me donner le tems de repartir un
mot;

Mais, comme il me dit plus qu'il n'est
aisé d'entendre,

Il m'aprit plus aussi qu'il ne vouloit m'a-
prendre,

Car dès le premier jour j'ai sçu que c'est
un sot.

* Les railleurs sont extrêmement mortifiés, quand leur raillerie est repoussée par une autre raillerie, plus fine & plus adroite. La profession de railleur demande bien de l'esprit, bien de l'attention, & avec
tout

tout cela, on ne laisse pas de s'exposer à de grands chagrins; car souvent on trouve son Maître. Un homme de qualité, qui avoit le nez fort court, raillant un soldat qui l'avoit fort long; *Morbleu*, lui dit ce Soldat, *pourquoi en voulez vous tant à mon nez, est-ce que vous croyez qu'il a été fait aux dépens du vôtre?*

* On représente l'Amour comme un enfant, parce qu'il n'arrive jamais jusqu'à l'âge de discretion & de sagesse, comme on le peut connoître, si on fait attention sur la conduite des Amans.

* Une jeune Dame répondit à un de ses parens, qui l'exhortoit à se garder de l'amour, & *que me peut il faire? on dit que ce n'est qu'un enfant.* Quelque tems après elle devint amoureuse d'un jeune Marquis, qui en eut les dernières faveurs. On fit ces vers sur ce sujet :

Peut-être que ces jeux, ces aimables tendresses,

*Dont vous payiez les feux de votre cher
Amant ;*

*Et que ces doux ébats, ces baisers, ces
caresses,*

*N'étoient à votre avis qu'un simple jeu
d'enfant.*

*Sachez pourtant, Iris, que l'Amour, ce
fier maître,*

*A qui l'on donne à tort un éloge si bas,
N'est pas toujours enfant, puis qu'il en fait*

tant naître,

*Et que même il se plaît dans les sanglans
combats.*

*S'il revêt quelquefois une forme si tendre,
Ce n'est que pour tromper, c'est pour ra-*

vir un cœur,

*Mais après qu'à ses traits on s'est laissé
surprendre,*

*Il prend d'un homme fait la force & la
vigueur.*

*** La meilleure politique est d'accorder ses desirs & ses desseins avec son état & sa fortune ; quand on sort de cette conduite on n'avance point ses affaires, parce qu'on fait tout autre chose que son devoir. Remplir les devoirs de son état ; maxime la plus**

plus importante de la vie. On est toujours dereglé, quand on ne suit pas cette maxime. Combien voyons nous de gens qui sont tombez, parce qu'ils ne se sont pas apliquez à faire ce que demandoit leur profession !

* Il y a long tems que la mauvaise humeur des femmes a rendu aux maris leur ménage insupportable. „ Saint Augustin dit que les maris „ qui ont de mauvaises femmes ne „ veulent demeurer que le moins „ qu'ils peuvent dans leur logis, „ qu'ils en sortent avec joye, & „ que, lorsque l'heure d'y retourner est venue, ils n'y rentrent „ qu'avec tristesse, parce qu'ils n'y „ trouvent que des dégouts, des „ murmures, de l'amertume & du „ bruit ; & que voyant que tout „ ordre y est renversé, & que toute „ paix en est bannie, ils la vont „ chercher hors de leur maison. Quand les femmes ont de mauvais maris, elles sont encore plus à plaindre,

dre, car elles n'ont pas comme eux la liberté de chercher hors de leur maison le repos & la paix qu'elles n'y peuvent trouver. Quoiqu'en disent les hommes, je croi que si l'on pouvoit penetrer l'interieur de tous les ménages, & de toutes les familles, on trouveroit autant de maris fâcheux que de femmes fâcheuses.

* Quand l'homme & la femme, unis par un legitime mariage, s'aiment fidèlement, suportent avec complaisance les défauts l'un de l'autre, ne cherchent qu'à montrer leur amour reciproque par un même esprit, par mêmes desirs, mêmes volontez, & n'ont point de plus grands plaisirs, que ceux qu'ils goûtent ensemble, ils ne s'inquietent point du tout pour savoir lequel est le maître; leur tendre amour, réglé par la raison, en même tems qu'il les rend égaux, est le maître qui les gouverne.

Eponix

Eponx, voulez-vous faire une bonne maison?

Sur le commandement point de delicatesse.

Point de maître ni de maîtresse,

Que le bon sens & la raison.

Trimalcion fait le maître chez lui, il y parle avec empire, parce que sa femme est déraisonnable, il faut que l'autorité & l'empire de son mari la reduisent à la raison, dont elle s'écarte. Cléanire entrant en ménage a remarqué que son mari étoit débauché, elle s'est fait aimer de lui, & s'est servie de l'amour pour le domter, & s'en rendre la maîtresse; elle a si bien réüssi, qu'elle le retire de la débauche, par l'empire qu'elle a pris sur son esprit. Quand le mari est sans raison, la femme sage est heureuse, si elle peut se faire assez maîtresse, pour le rendre raisonnable. L'empire est legitime dans l'un des deux partis, quand l'autre s'en rend indigne par le desordre.

* Tous les gens qui savent donner du plaisir se divertissent ordinairement, sans qu'il leur en coûte beaucoup. Plaute, pour marquer ceux qui font souvent bonne chère aux dépens des autres, dit qu'ils vivent en Musiciens. Combien de Comédiens; de Musiciens, & de diseurs de bons mots, qui ont accez aux meilleures tables, & avec tant de credit, que ceux qui les traitent semblent leur être même obligez de la préférence qu'ils leur donnent? car n'a pas qui veut ces Messieurs.

* Non seulement il est d'une grande utilité pour le salut de l'ame, de s'examiner sur la fin de la journée, mais encore pour la conduite dans la vie civile & dans le commerce du monde. En se faisant rendre conte tous les jours à soi même de ses paroles & de ses actions, on connoît ses fautes, & par consequent on se met en état de s'en corriger. Seneque dit qu'il s'interrogeoit lui-même

même tous les soirs, & que s'adressant à son ame, il lui rendoit conte de tout ce qui s'étoit passé de sa connoissance pendant la journée; ensuite quand il avoit connu ses fautes par cet examen, il ne se les pardonnaît qu'à condition qu'il n'y retourneroit plus. Ceux qui gardent cette methode sont asseurement ceux, qui font le moins de fautes dans le commerce du monde.

* Un homme qui avoit dix mille écus de rente, ne voulant avoir aucun heritier après sa mort, resolut de dépenser non seulement le revenu, mais aussi le fonds de son bien. Il conta qu'il ne pouvoit vivre au plus que quatre-vingts ans; & conta mal, parce qu'il en vecut quatre-vingt-six, de sorte que s'étant trouvé réduit à l'aumône six années entieres, il la demandoit de porte en porte, en disant; *Donnez quelque chose à un pauvre homme, qui a vecu plus qu'il ne pensoit.*

B 5

* Quand.

* Quand on dit un jour au Maréchal de Bassompierre, que la Virginité étoit le plus riche trésor des Dames, il répartit, qu'il étoit bien malaisé de garder long-tems un trésor, dont tous les hommes portoient la clé.

* Une jeune fille de Bologne en Italie ayant demandé en justice la réparation qu'elle prétendoit, pour avoir été violée par un jeune homme; & celui-ci traitant l'accusation d'imposture, on ne laissa pas de le condamner à une amende considérable, parce que la plainte devoit prévaloir sur la justification de l'autre, qui se contentoit de nier le fait. La somme étant contée en pleine Audience, & mise entre les mains de la fille; qui la serra fort soigneusement & même avec joye, le Magistrat permit au garçon un moment après de la lui ôter par force, s'il le pouvoit. Il fit ce qu'il put pour la reprendre, & pour venir à bout de la patiente.

patience de la fille ; mais tous ses efforts, quelque grands qu'ils fussent, furent inutiles. Ce même Juge condamna la fille à rendre au garçon la somme, à laquelle il avoit été condamné, n'étant pas croyable qu'elle n'eût trouvé, si elle eût voulu, autant de forces pour la conservation de son honneur, qu'elle en avoit eu pour la défense de son argent.

* Le monde est composé de Fous & de Sages : & comme le nombre des premiers est beaucoup plus grand que celui des autres, il n'y a pas de quoi s'étonner que les jugemens en soient divers. Les Fous ne jugent des choses que par le succez, & les Sages seuls par l'intention. Celui qui s'est servi de tous les moyens, qui aparemment le devoient conduire à la fin dernière qu'il se proposoit, & qui n'a pû y parvenir par quelque hazard, ou par quelque obstacle, que

la prudence la plus consommée ne sauroit prévoir, ne laisse pas de passer souvent pour vain, pour imprudent, & pour temeraire; on lui fait un crime de son malheur. Il n'y a rien de plus ridicule, ni de plus injuste. Tout homme, qui s'est acquitté de son devoir, & qui n'a rien à se reprocher, ne se met point en peine du reste. De quelque profession qu'il puisse être, il est sujet à cette disgrâce.

* Un Lacedemonien interrogé, pourquoi ceux de Lacedemone portoient des épées si courtes, répondit, *pour en fraper de plus près leurs ennemis.* Quelqu'un ayant vû peinte sur le bouclier d'un Lacedemonien une mouche, qui n'étoit pas plus grande que le naturel, lui reprocha qu'il ne l'avoit prise de cette grandeur, que pour n'être pas reconnu de ses ennemis: *Au contraire*, dit-il, *c'est pour*
en

on être plus remarqué, car je m'en approche de si près, qu'ils ne l'aperçoivent qu'à leurs dépens. Ces deux exemples pourront faire souvenir quelques gens du monde, que la vivacité des Gascons est si conforme à celle des Lacedemoniens, par des reparties qui leur sont communes, qu'ils semblent être animez du même esprit, & avoir été nourris dans la même école. Ce n'est pas médire des Gascons, que de les comparer aux Lacedemoniens, les plus sobres, les plus hardis, & les plus braves de toute la Grèce. J'ajoute même que les Gascons, qui ont leurs vertus, n'ont pas leurs vices: parce que les Lacedemoniens étoient menteurs, artificieux, dis-
simulez, ingrats, perfides.

* Quelqu'un demandant à Diogene, comment il pourroit se venger de ses ennemis, il lui répondit, *En devenant bonnête homme & homme de bien.*

* André Hundorff raconte dans son Theatre Historique une Histoire , que je rapporterai ici à cause de sa singularité. Le Comte de Gleichen ayant été pris dans une Bataille contre les Turcs , fut fait esclave , & réduit bien-tôt après à l'agriculture. Un jour qu'il s'occupoit à ce travail , la fille de son Maître eut la curiosité de le voir. Après l'avoir vû , elle lui demanda de quelle condition , & de quel pays il étoit , & elle n'eut pas beaucoup de peine à l'aimer , parce qu'en effet il étoit aimable , & que sa physionomie ne répondoit pas mal à sa naissance. Elle ajouta qu'elle étoit tentée de lui procurer la liberté qu'il souhaitoit , & qu'elle s'offroit de l'accompagner dans sa fuite , pourvû qu'il se résolût de l'épouser. Il lui répondit qu'il avoit une femme & des enfans : mais cette réponse ne l'étonna pas , parce que les Turcs ont accoutumé d'a-

d'avoir plusieurs femmes. Après l'avoir écoutée avec plaisir, & lui avoir engagé sa foi, elle hâta l'exécution de son projet, & prit les mesures qu'elle pouvoit prendre; & ils arriverent à Venise, sans avoir couru le moindre danger. Il y rencontre un de ses fideles Domestiques, qui l'avoit cherché par tout, sans avoir pû savoir de ses nouvelles, & qui l'assûre que la Comtesse & ses enfans se portent bien. Il passe à Rome; où le Pape instruit des singularitez de son aventure, lui permet de retenir sa nouvelle Epouse; après quoi il prend le chemin de la Thuringe. La Comtesse ravie de voir son mari, & la Dame qui avoit hazardé sa vie & sa reputation pour le tirer de la servitude, lui fit part de son lit, sans aucun chagrin & sans jalousie; & lui rendit les civilitez les plus obligeantes qu'elle pouvoit rendre à cette Etrangere. La Turquie
d'ail-

d'ailleurs, qui fut sterile, paya d'une complaisance à gagner le cœur le plus insensible tous les honneurs qu'elle recevoit de la Comtesse, & eut une tendresse extraordinaire pour ses enfans.

* On donne souvent un conseil aux criminels pour les défendre. Un voleur fut surpris un jour dans la Grand' Chambre en coupant une bourse. La Cour donna un Avocat à ce miserable, pour lui servir de conseil; l'Avocat s'aprocha de lui; & l'ayant tiré à l'écart, Est-il vrai, lui demanda-t-il, que tu ayes coupé la bourse ici à quelqu'un? Il est vrai, Monsieur, dit le voleur: mais.... Tai toi, reprit l'Avocat, le meilleur conseil que je te puisse donner, est de t'en aller d'ici au plus vite. Le voleur profita du conseil, & s'enfuit par l'escalier du Parquet. L'Avocat retourna ensuite au Barreau, & le premier President lui aiant demandé ce qu'il avoit à dire

dite pour la défense du voleur. Messieurs , dit-il , ce pauvre malheureux m'a avoué son crime , & comme il n'étoit gardé par personne , & que j'étois nommé pour son conseil , j'ai cru lui devoir conseiller de prendre la fuite , il n'a pas hésité sur mon avis , & il a disparu aussi-tôt. Ce fut un sujet de risée , & il n'y avoit rien à dire contre l'Avocat , c'étoit à la Cour à y donner ordre , & aux Huissiers à prendre garde que le voleur ne s'échappât.

* Vers de Madame des Houlières sur le jeu.

Les plaisirs sont amers ; si tôt qu'on en abuse ;

Il est bon de jouer un peu ,

Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.

Un joueur d'un commun avec

N'a rien d'humain que l'apparence ,

Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense

D'être

*D'être fort honête homme , & de jouer
gros jeu.*

*Le desir de gagner , qui nuit & jour oc-
cupe ,*

Est un dangereux aiguillon :

*Souvent , quoique l'esprit , quoique le cœur
soit bon ,*

On commence par être dupe ,

On finit par être fripon.

* Un homme de la Cour étant fort malade & chargé de dettes , dit à son Confesseur , que la seule grace qu'il avoit à demander à Dieu , étoit qu'il lui plût de prolonger sa vie jusqu'à ce qu'il les eût payées. Le Confesseur , croyant qu'il avoit bonne intention d'y satisfaire , lui répondit que ce motif étoit si bon , qu'il y avoit lieu d'espérer que Dieu exauceroit sa priere. *Si Dieu me faisoit cette grace* , dit alors le malade en se tournant vers un de ses anciens amis , *je serois assuré de ne mourir jamais.*

* Une Princesse avoit vû un très
beau

beau tableau chez un Ambassadeur d'Angleterre, & l'avoit fort loué. Cet Ambassadeur, qui étoit fort galant, l'envoya chez elle, & l'obligea de le garder. Elle le montra au Prince son mari, qui le regarda avec grande attention. Que dites-vous, Monsieur, lui dit elle, de ce present que Monsieur l'Ambassadeur d'Angleterre m'a fait ? Tout ce que je puis dire là dessus, Madame, lui répondit-il en admirant la beauté de ce tableau, *c'est qu'il faut que cet Ambassadeur soit un grand sot, ou que je le sois.*

* Un homme de la Cour donnoit à manger à des gens de bonne compagnie, & pour tous domestiques il n'avoit avec lui qu'un Page, qui ne suffisoit pas pour donner à boire à tous les conviez; Messieurs, réjouifsons nous, leur dit-il, & buvons; *donnez nous donc la monnoye de votre Page*, lui répondit un d'entre eux, lui faisant entendre d'une ma-
nie-

niere agreable & plaisante, qu'il fa-
loit qu'il changeât son Page en plu-
sieurs Laquais, pour les faire servir;
de même qu'on change une piece
d'or en plusieurs pieces de moindre
valeur.

* Quelques Dames parloient des
grandes douleurs qu'elles avoient
souffertes en accouchant, il y en
eut une qui dit, pour moi je ne suis
pas de même, & j'ai moins de peine
à acoucher, qu'à avaler un jaune
d'œuf. *Il faut, Madame*, lui re-
pondit un homme de la compagnie,
que vous ayez le gosier bien étroit.
Cette réponse malicieuse fit rire tou-
tes les autres Dames, & embarrassâ
celle qui accouchoit si facilement.

* Un homme de la Cour étoit
soupçonné d'être impuissant, & ne
vouloit pas demeurer d'accord qu'il
le fût; il rencontra Benserade, qui
l'avoit souvent raillé là dessus; Mon-
sieur, lui dit-il, nonobstant toutes
vos mauvaises plaisanteries, ma fem-
me

me est accouchée depuis peu de jours. *Hé Monsieur*, lui repliqua Benzerade, *on n'a jamais douté de Madame votre femme.*

* Un homme de qualité voyageant en Espagne, alla voir l'Escorial, & comme il visitoit ce riche & magnifique Couvent de Religieux de l'Ordre de Saint Jérôme, qu'on nomme le Cloître de Saint Laurent, le Superieur qui le conduisoit lui raconta les particularitez de sa fondation ; il lui dit comme le Roi Philippe II. l'avoit fait bâtir pour satisfaire au vœu qu'il en fit le jour de la Bataille de Saint Quentin, qui fut donnée le jour de Saint Laurent, en cas qu'il en sortît victorieux : le voyageur lui dit, en admirant la grandeur de ce Bâtiment ; *Mon Pere*, *il falloit que ce Roi eût grand peur, lors qu'il fit un si grand vœu.*

* Le Cardinal Chigi Neveu du Pape Alexandre VII. étant en Fran-

France en qualité de Legat à latere, on lui montra un tableau de le Brun, qui représente la famille de Darius aux piés d'Alexandre, & qui passe pour le chef d'œuvre de ce Peintre; à côté & vis à vis de ce tableau étoient deux autres tableaux originaux, l'un de Raphaël Urbin, & l'autre de Paul Veronese: & comme on lui demanda son sentiment touchant ce tableau, *il est beau*, répondit-il, *mais il a deux méchans voisins*; faisant connoître adroitement par cette réponse la préférence qu'il donnoit aux tableaux de ces anciens Peintres, sur celui du Peintre moderne, & qu'il ne devoit pas l'exposer auprès de ces excellens originaux.

* Un Prince railloit un de ses Courtisans, qui l'avoit servi dans plusieurs Ambassades, & lui disoit qu'il ressembloit à un Bœuf; *je ne sai à qui je ressemble*, lui répondit le Courtisan, *mais je sai que j'ai eu l'hon-*

L'honneur de vous représenter en plusieurs occasions.

* Une femme disant à son mari trop attaché à la lecture, je voudrois être livre ; afin d'être plus souvent avec vous. Soyez un livre, lui répondit-il ; je le veux bien, pourvu que vous soyez un livre Almanach, afin que je puisse en changer tous les ans.

* L'Amour d'un jaloux est un amour haïssable. Un jaloux se chagrine de voir la personne qu'il aime dans la joye ; il ne peut souffrir qu'elle goûte des plaisirs ; ses paroles ne sont que des reproches qu'il lui fait ; ses pensées que des soupçons odieux sur sa conduite ; ses actions que des démarches d'un espion incommode qui lui ôte la liberté : il faudroit qu'elle fût dans une solitude continuelle, sans aucun commerce ; qu'elle ne fit, pour ainsi dire, aucun usage des ses sens, tant il a peur qu'ils la seduisent :

sont : si elle parle , il croit que c'est pour le trahir ; si elle pense , il s' imagine qu'elle cherche dans son esprit des moyens pour le tromper ; enfin toutes ses actions lui paroissent des crimes , qu'il ne peut pardonner. Après cela peut on aimer un amour , qui ressemble tant à la haine !

* Henri IV. demandant à Madame d'Entragues, qu'il aimoit extrêmement , par où l'on pouvoit aller dans sa chambre ; *Par l'Eglise, Sire,* répondit-elle.

* Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire , que par nos paroles & par nos manieres les autres soient contents de nous & d'eux mêmes.

* Il y a un point à prendre dans les entretiens , entre une certaine paresse qu'on a de parler , ou quelquefois un esprit abstrait , qui nous jettant loin du sujet de la conversation , nous fait faire ou de mauvaises

ses demandes , ou de fotes reponses , & entre une attention importune qu'on a au moindre mot qui échape, pour le relever, badiner autour , y trouver un mystere , que les autres n'y voyent pas, y chercher de la finesse & de la subtilité , seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

* Clymene refusant tous les hommes veufs qui se presentent pour l'épouser , pour raison de ce refus elle dit :

*Je n'aime point les veufs , sût ce toutes
merveilles ,*

*Ils nous viennent toujours rabattre les
oreilles ,*

*Feu ma femme par-ci , feu ma femme
par-là ,*

Elle faisoit ceci , s'abstenoit de cela ;

*Et cependant on fait que cent fois en al-
larmes*

*Les voisins sont venus | apaiser leurs va-
carmes.*

* Un Président Normand fai-
C fant

fant une harangue à Henri IV. & étant demeuré court, ce Prince dit à ses Courtifans; *Il ne faut pas être surpris, les Normands sont sujets à manquer de parole.*

* Agefilaus levant des soldats, quatre ou cinq hommes tout balafrez se presenterent à lui, l'assûrant que leurs cicatrices étoient des marques qu'ils n'avoient jamais tourné le visage aux Ennemis; *Mes amis, leur dit Agefilaus, j'aimerois encore mieux à mon service ceux qui vous ont ainsi marquez.*

* L'Amour & la fumée ne se peuvent cacher. Quand on aime, tout parle de l'amour, & en decouvre les secrets, quelques deguisemens qu'on aporte pour le cacher.

*Sans employer la langue, il est des interpretes,
Qui parlent clairement des atteintes secretes:*

Un

Un soupir, un regard, une simple rou-
geur,

Un silence est assez pour expliquer un
cœur;

Tout parle dans l'amour, & sur cette
matière

Le moindre jour doit être une grande lu-
mière.

Dans les commencemens de cette passion, on en fait mystère, on se sert de toutes sortes d'artifices pour la cacher, & on croit en effet que personne ne la devine : mais ce sont ces artifices mêmes qui la découvrent. En faisant connoître que l'on se cache, on fait connoître ce que l'on cache. Enfin quand on voit que l'on ne peut plus se dérober à la pénétration des curieux, on se trouve obligé, pour soulager sa contrainte, d'avouer avec une sincérité forcée ce qu'on n'a pu celer avec des dissimulations étudiées, & de dire comme Cleomène à Aglaure dans *Psyché*.

Nous ne prétendons point en faire de mystere ,

Aussi bien malgré nous paroîtroit-il au jour ,

Et le secret ne dure guere ,

Madame , quand c'est de l'Amour.

* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame , elle est l'effet de plusieurs vices , de la sote vanité , de l'ignorance de ses devoirs , de la paresse , de la stupidité , de la distraction , du mépris des autres , de la jalousie.

* Les Anciens Payens saluoient ceux qui étoient éternuoient , & comme ce mouvement vient du cerveau , & que la tête étoit consacrée à Jupiter , ils disoient , *Jupiter vous conserve*. Les Chrétiens ont renouvelé cette coutume vers l'année 591. sous le Pontificat de Gregoire I. parce que ceux qui étoient éternuoient mourant subitement , on accouroit à leur éternuement , en disant , *Dieu vous assiste*.

* Saint

* Saint Jérôme dit avoir vû une femme , qui avoit eu vingt-deux maris , & qu'elle épousa ensuite un homme , qui avoit eu vingt femmes , & qui lui survécut. Les Romains le couronnerent de laurier , & lui firent porter une palme à la main au convoi de sa femme.

* Philippe II. Roi d'Espagne ayant donné la droite à Emanuel de Savoye pour lui faire honneur , dans le tems qu'il entroit dans Saragosse , & voyant que le cheval d'Emanuel étoit fort fringant , il lui dit ; mon fils vous êtes là monté sur un cheval bien remuant ; Sire , lui répondit le Duc , c'est qu'il sent bien qu'il n'est pas dans sa place.

* Une Dame disoit à son mari ; Je vous prie, Monsieur, de ne point parler de moi en compagnie , car si vous en dites du bien , on ne vous croira pas , & si vous en dites du mal , on vous croira.

* Dans le tems qu'on rebâtissoit le Château de Chantilli, où le Prince de Condé s'étoit retiré pour y passer le reste de ses jours, ce Prince promit mille écus à celui qui feroit des vers sur ses victoires, pour mettre en forme d'inscription sur la porte de ce Château ; sur quoi un Gascon fit ce quatrain.

*Pour celebrer tant de vertus,
Tant de hauts faits, & tant de gloire,
Mille écus ! morbleu mille écus !
Ce n'est pas un son par victoire.*

Quoique ces vers ne fussent pas propres à être mis sur la porte du Château, le Prince, touché d'une louange si delicate & si ingenieuse, fit donner aussi tôt mille écus à celui qui en étoit l'auteur.

* Cicéron dînant un jour en compagnie, une vieille Dame vint à parler de son âge, & soutint qu'elle n'avoit que quarante ans ; sur quoi
un

un des amis de Cicéron lui ayant dit à l'oreille , qu'elle étoit beaucoup plus âgée qu'elle ne disoit : Qu'y feriez vous ? lui répondit Cicéron ; j'aurois tort de ne le croire pas , puisqu'il y a plus de dix ans qu'elle me dit toujours la même chose.

* N'attendez pas que vos enfans aient un âge fort avancé pour songer à leur education ; plus ils sont jeunes , plus leur ame est , pour ainsi dire , neuve , tendre , molle , & susceptible d'impression ; par conséquent si vous la negligez , elle se laissera prévenir par tous les exemples qui se présenteront à elle ; & comme il y a plus de mauvais exemples que de bons , & que ceux-là ont plus de conformité que ceux-ci avec la nature perverse que nous apportons en naissant , cette pauvre ame se nourrit de corruption , à mesure qu'elle entre dans la vie. Commencez donc à penser à les bien éle-

ver en même tems qu'ils viennent au monde, si vous voulez qu'ils tirent plus sûrement & plus facilement de l'utilité des instructions qu'ils recevront dans la suite. Les Rois de Perse mettoient leurs fils entre les mains de quatre des plus honnêtes gens de la nation ; savoir du plus sage, du plus juste, du plus temperant, & du plus courageux. Le premier lui aprenoit la religion ; le second à être toujours véritable & juste ; le troisiéme à se rendre maître de ses passions ; & le quatriéme à ne rien craindre.

* On demandoit un jour à Aristippe, en quoi un habile homme différoit d'un sot, *qu'on les envoie*, dit-il, *hors de leur pays, & on le verra*. Aristippe vouloit dire, qu'un homme d'esprit est beaucoup moins embarrassé qu'un mal habile homme, quand ils sont l'un & l'autre hors du lieu où ils ont été élevés ; mais au retour ordinairement

celui qui est sot revient habile, & celui qui est habile revient encore plus habile qu'il n'étoit. Quand on est hors de chez soi, on se trouve obligé de se conformer à des coutumes différentes, de se precautionner contre des gens qu'on ne connoît pas, de se passer de bien de choses qui accommodent, parce qu'on ne les trouve pas toujours, & enfin de se ménager avec plusieurs sortes d'esprits, qui sont étrangers, & par conséquent avec qui on n'a aucune liaison de sang ni d'amitié. Tout cela donne à l'esprit une certaine habileté, qu'il n'aquiert point dans son pays, où il a tous ses aises, où il voit presque toujours les mêmes personnes, où il vit toujours selon les mêmes coutumes, & où il a beaucoup d'amis & de parens. Le corps même trouve son conte dans les voyages, la fatigue l'endurcit, & le rend moins sensible à la douleur, l'exer-

cice le fortifie, & le rend plus robuste, il n'a plus cette délicatesse, que donne & entretient la tranquillité du pays natal. Il faut pourtant avouer qu'il y a des pays, où il n'est pas utile à toutes sortes de personnes de voyager. Je ne conseillerois pas à un jeune homme d'aller en de certains pays, où les plaisirs regnent avec toute sorte de licence & de liberté; on ne peut trop prendre de précautions là dessus pour la jeunesse; & cependant je remarque qu'on n'en prend pas assez: c'est pourquoi il arrive souvent, que les jeunes gens, qui ont fait ces sortes de voyages, sont d'ordinaire fort débauchez dans la suite de leur vie, sans application au travail, & fort incapables des Charges où on les place; parce que la funeste habitude, qu'ils ont prise dans les plaisirs pendant leur jeunesse, leur a tellement corrompu l'esprit, qu'il y en a peu qui détrui-

truissent cette corruption. Mr. Ren-
gnier dit là dessus dans son voyage
de Munich.

*Déjà nous avons vu le Danube inconstant ;
Qui tantôt Catholique & tantôt Prote-
stant,*

*Sert Rome & Luther de son onde ,
Et qui contant après pour rien
Le Romain , le Lutherien ,
Finit sa course vagabonde ,
Par n'être pas même Chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.*

* Benferade, un des plus galans
Esprits de son tems, voyant un jour
qu'on aportoit un Bonnet de Cardi-
nal à un Prelat d'un grand merite,
qui venoit de disputer contre lui
avec un peu d'aigreur; *Parbleu*, dit-
il, *j'étois bien fou, de quereller avec*
un homme, qui avoit la tête si près du
bonnet.

* Epigramme sur un larron, qui
étoit entré dans une chambre pen-
dant la nuit pour y dérober.

Un homme ruiné par sa folle dépense,
 Voyant chez lui la nuit se glisser un voleur,
 Que fîtoit la vaine esperance
 De trouver un butin à faire son bonheur ;
 Au milieu de la nuit obscure,
 Penses-tu, lui dit-il, voir ici quelque bien,
 Puisque moi même, je te jure,
 En plein midi je n'y voi rien?

* Epitaphe qu'un mari fit pour
 sa femme.

Ci git ma femme, ah qu'elle est bien !
 Pouvoit-on mieux finir nôtre peine com-
 mune ?

Rien à present ne l'importune,
 Et je croi mon repos aussi grand que le
 sien.

* Les hommes ne s'épuisent
 point en bons mots contre les fem-
 mes; en voici un à l'occasion d'Or-
 phée & d'Euridice. Les Dieux des
 „ Enfers, pour punir Orphée de
 „ ce qu'il avoit suspendu par son
 „ harmonie les peines des damnez,
 „ lui

„ lui rendirent sa femme , & pour
„ le recompenser de sa musique ils
„ permirent qu'il la perdit aise-
„ ment. Si les hommes s'imagi-
nent triompher des femmes , lors
qu'ils peuvent trouver quelque bon
mot contre elles , les femmes triom-
phent en effet des hommes , lors
qu'elles ont pû les engager dans
leur esclavage. Les hommes font
d'un côté tout pour les femmes ,
pendant que d'un autre côté ils par-
lent beaucoup contre elles. Tel
homme est plein d'esprit , & dit
mille jolies choses , quand il parle
contre les femmes , qui ne fait pa-
roître que foiblesse d'esprit & de
cœur , quand il est en présence d'u-
ne femme qu'il aime.

Orphée, qui a donné lieu à cet
article, avoit épousé Euridice. Cet-
te femme étant aimée d'Aristée fils
d'Apollon & de Cyrene, & fuyant
ses poursuites, fut piquée d'un ser-
pent, & mourut de cette piqueure.

Orphée décendit aux Enfers pour l'en faire sortir. Pluton & Proserpine se laisserent toucher par ses chansons, & lui accorderent Euridice, mais à condition qu'il ne la regarderoit pas en la tirant des Enfers; fâcheuse condition que de n'oser regarder ce qu'on aime! est ce qu'on s'en peut empêcher? Orphée regarda Euridice, & Euridice aussi tôt lui échapa. Cette perte lui causa beaucoup de douleur, & cette douleur lui donna une telle aversion contre toutes les femmes, qu'il ne les pouvoit souffrir. Les femmes, qui n'entendent pas raillerie sur cette matiere, songerent à se venger; ce qu'elles firent avec cruauté, puis qu'elles le tuerent & le mirent en pieces.

Ce n'est pas une petite hardiesse, que d'oser temoigner à de certaines femmes qu'on les hait, parce que c'est leur dire qu'elles ne sont pas aimables, & que par con-
se-

sequent elles ne sont pas belles, & c'est là le plus grand outrage qu'on leur puisse faire. Dites, si vous voulez, à ces femmes dont je parle, qu'Euridice rendue à Orphée lui fut une punition, qu'Euridice ôtée à Orphée lui fut une récompense, elles riront avec vous du bon mot; mais si vous leur reprochez en quelque maniere que ce soit qu'elles ne sont pas belles, elles vous feront pleurer, si elles peuvent, pour ce mechant mot, parce qu'elles ne peuvent entendre rien de plus desagréable. Cleides Peintre n'ayant pas été reçu de la Reine Stratonice femme d'Antiochus, avec tous les temoignages d'estime qu'il croyoit meriter, fit un tableau, où il representa cette Princesse toute nue, d'une maniere fort offensante pour elle; & après l'avoir exposé publiquement sur le port, il se sauva dans un vaisseau prêt à faire voile: la Reine ne se mit pas fort en
pei-

peine du mauvais traitement qu'elle avoit reçu, parce que quoique son tableau fût injurieux à sa réputation, elle s'y trouva si belle & si bien peinte, qu'elle souffrit volontiers qu'il demeurât exposé aux yeux de tout le monde. Tant il est vrai que la plupart des femmes aiment si fort à paroître belles, qu'elles pardonnent sans beaucoup de peine toutes les autres injures, pourvû qu'on les flate en cela. La Reine Elisabeth avoit aussi ce foible. Un jour qu'elle donnoit audience à Londres à des Deputez des Etats Generaux, un jeune Hollandois de la suite de ces Deputez, trouvant la Reine à son gré, témoigna par des paroles un peu libertines, que cette Princesse étoit assez belle pour souhaiter d'être de ses amis. Pendant l'Audience la Reine s'aperçut que le jeune Hollandois avoit dit quelque chose, qui avoit scandalisé des Dames qui l'é-

cou-

coutoient, & elle s'en informa; loin de vouloir du mal à ce jeune homme d'avoir manqué de respect, elle lui sçut bon gré de son emportement. Madame de Montbazou, qui étoit une des plus belles femmes de son tems, disoit aussi, que rien ne lui faisoit plus de plaisir que les louanges qu'on lui donnoit dans les rues, quelques brutales qu'elles fussent.

* Une femme, qui aimoit fort à jouer, & qui en même tems étoit fort avare, étant tombée malade à la campagne, dans un village où elle avoit beaucoup de bien, fit venir le Curé, à qui elle proposa de jouer. Le Curé, qui jouoit volontiers aussi, reçut la proposition avec plaisir. Ils jouèrent tous deux, & le Curé perdit. Après lui avoir gagné son argent, elle lui proposa de jouer contre lui les frais de son enterrement, en cas qu'elle mourût : ils les jouèrent, & le Curé per-

perdit encore. Elle l'obligea de lui donner une promesse pour argent prêté , de la somme à laquelle ils taxerent au moment ses frais funéraires. Cette femme se sentant plus mal , remit cette promesse à son fils ; & elle mourut huit ou dix jours après ; le Curé l'entera gratuitement en retirant sa promesse.

* Le plus sûr moyen de se guérir bientôt de l'amour, c'est d'épouser la personne que l'on aime : & ce qui est encore plus bisarre, c'est que l'on préfere de laides maîtresses à de belles femmes , qui auroient mille charmes, si elles n'avoient pas le nom d'Epouses. Un homme de considération , qui avoit une femme fort belle, jeune, riche & de bonne maison , cessa de l'aimer dès qu'il l'eut épousée , & eut un attachement fort grand pour une femme âgée, laide, & d'une naissance fort douteuse & fort incertaine.

aine. Pour regaler sa femme il lui disoit tous les jours, que si elle n'étoit pas sa femme, il feroit tout son possible pour avoir ses bonnes grâces, mais que l'ayant épousée il ne pouvoit aimer comme un plaisir une chose qui ne lui donnoit point de peine; c'étoit le langage qu'il lui tenoit ordinairement. Un jour il se trouva aux Tuilleries avec un de ses amis, pour faire ce qu'on y fait, qui est de censurer les habits, la beauté, l'air, & très souvent les mœurs & la conduite. Ce mari, qui avoit la vue fort basse, censuroit comme les autres, & ne trouvoit ce soir-là aucune femme digne de ses regards. Comme il parloit avec son ami, il en passa une très belle & très bien faite à son gré, qu'il ne connut point, & qui étoit sa femme: son ami la suivit, & l'autre lui demanda s'il la connoissoit; cet ami, qui eut envie de se divertir, lui dit que c'étoit une

une

une Provinciale , qu'il avoit vûe autrefois à Montpellier , & qui étoit venue à Paris pour plaider contre son époux , qui avoit d'autres inclinations. Il aprouva le dessein de la femme , il dit qu'elle étoit trop jolie pour vivre avec un tel animal , & en même tems il offrit de la servir de son credit & de sa bourse , après quoi il pressa son ami de le presenter à elle pour la saluer. L'Ami feignit d'abord beaucoup de difficulté , lui disant que cette femme étoit fort retirée , que son mari la faisoit épier , & que la moindre visite qu'elle recevroit d'un homme seroit un préjugé contre elle de sa mauvaise conduite ; cependant que pour le satisfaire , il alloit lui demander si elle agréeroit ses offres & ses complimens. Au moment il alla raconter à la Dame ce que son mari venoit de lui dire , sans oublier l'ardeur qu'il sentoît pour elle , la prenant pour
une

une femme de Montpellier. L'ami revint, & lui dit, qu'elle étoit trop heureuse de trouver un homme comme lui qui voulût entrer dans ses interêts. Là dessus il courut lui faire beaucoup de mauvais compliments; qu'elle écouta, sa coëffe baissée, pour n'être pas si tôt reconnue, & pour faire durer plus long tems la Comedie. Enfin elle se découvrit le visage, & il reconnut sa femme. Elle le railla, sans lui donner le tems de lui répondre: les Dames qui étoient avec elle le plaisanterent à leur tour, & ce jour, contre son ordinaire, il entendit assez raillerie; il trouva sa femme jolie plus qu'il n'avoit encore fait, mais il n'osa faire paroître sa tendresse. Voici ce qu'il fit.

Il quitta son ami, & courut chez lui; il fit aussi-tôt appeler ses gens pour le mettre en robe de chambre, & en bonnet de nuit, puis dit à un d'eux de courir aux Tuileries

leries , dans une telle allée , où sa femme se promenoit , & de lui dire qu'il avoit une affaire très importante à lui communiquer. Le valet de chambre , qui ne savoit rien de l'histoire , s'aquita de la commission. La Dame craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de fâcheux , demanda si son mari étoit seul ; il lui dit qu'il étoit deshabillé , en robe de chambre & en bonnet de nuit. Toutes ces Dames se mirent à rire , & devinèrent d'abord de quoi il s'agissoit. Elle allèrent toutes ensemble voir le mari , qu'elles recommencerent à railler comme auparavant , elles voulurent faire une nouvelle nôce , & on prepara un souper magnifique , après quoi on coucha la mariée avec autant de ceremonies que la premiere nuit de son mariage. Le lendemain ce mari retomba dans le degout pour sa femme ; avec qui il vivoit pourtant honnêtement , mais
fans

ans lui donner aucune marque d'inclination. Le jour suivant il alla voir à Maîtresse, qu'il savoit l'aventure ; à peine fut-il entré, qu'elle prit des pincettes, avec quoi elle le poursuivait dans sa chambre, le menaçant de l'affommer, s'il ne lui juroit de ne plus tomber dans une pareille fragilité : il le jura à genoux ; & sa repentance finit la contestation.

* Les plus passionnez critiques, qu'un Auteur puisse avoir, sont ceux qui ont travaillé sur la même matière que lui.

Ta Comedie a satisfait

Toute raisonnable personne.

Jean ne veut pas qu'elle soit bonne :

Sais-tu pourquoi ? c'est qu'il en fait.

* On a dit des François, qu'il semble qu'il n'y ait qu'eux qui connaissent bien le peu de durée de la vie des hommes, parce qu'ils font tout avec tant de promptitude, qu'on di-

diroit qu'ils se persuadent qu'ils n'ont qu'un jour à vivre.

* Un jeune homme , qui cro-
yoit qu'il falloit faire l'amour , com-
me il l'avoit lû dans les Romans ,
n'osoit jamais dire à sa Maîtresse
qu'il l'aimoit, ce mot le faisoit trem-
bler , & on ne peut avoir plus de
discretion là dessus : il fut trois ans
à la voir & à la contempler ; tou-
jours avec le dessein de lui déclarer
son amour , sans oser lui en parler :
il fit même une fois quatre lieues
pour cette expedition , & il revint
sans lui rien dire. A la fin , un jour
ayant pris une forte resolution , il
lui déclara qu'il l'aimoit & qu'il souf-
froit beaucoup. Depuis quand ? lui
demanda la Demoiselle. Depuis trois
ans , lui répondit-il en tremblant.
Vous avez tort , lui dit-elle , de ne
m'avoir pas plutôt parlé, je vous au-
rois épargné bien de la peine. Cette
réponse franche , & faite du fond
du cœur , ferma si bien la bouche à
l'a-

l'amant, qu'il n'osa plus voir sa Maîtresse.

* Un Gascon lisoit en compagnie une lettre, que son Pere lui avoit écrite, où il lui mandoit qu'on le vouloit mettre à la taille, & que cela l'incommoderoit beaucoup, n'ayant que deux cens livres de rente; cette somme étoit marquée en chiffre par un 2 & par deux 00. Le Gascon au lieu de lire deux cens livres, lisoit deux mille livres. Une Demoiselle, qui étoit derriere, & qui lisoit la lettre des yeux sans qu'il prît garde, lui entendant prononcer deux mille livres, lui dit qu'il y en avoit que deux cens. Le Gascon se tournant vers elle, *Dieu me damne, le fat*, dit-il en parlant de son pere, *a oublié un zero.*

* Un homme de qualité avoit un cocher, grand jureur, à la vérité moins par malice que par habitude. Ce cocher avoit si bien accoutumé ses chevaux à ses juremens,

D

qu'ils

qu'ils ne marchoient plus aussi-tôt qu'il leur parloit un autre langage. Le Maître prenant garde à cela, fit une severe correction à son cocher, qui étonné d'une faute qu'il croyoit n'avoir jamais faite, se donna au diable qu'il ne juroit point, & que c'étoient ses ennemis qui lui avoient fait ce raport, pour lui rendre un mauvais office. Comme un avertissement ne suffit pas pour corriger une longue habitude, on l'avertit plusieurs fois, & on le fit convenir qu'il juroit toujours, & son Maître fut sur le point de le chasser. Le cocher commença à se contraindre, & les chevaux ne marchoient plus comme auparavant. Enfin un jour son Maître étant convié à une ceremonie de Religieuses, y fut avec un Officier de ses amis, qu'on avoit prié comme lui. La ceremonie étant achevée, on trouva au sortir de l'Eglise un très grand nombre de carosses. Le Maître & l'Officier
ayant

ayant gagné le leur, quelque chose que dît le cocher aux chevaux, au lieu d'aller, ils demeuroient toujours dans la presse. A la fin ce cocher fatigué de crier, se tournant vers son Maître, Monsieur, lui dit-il, si je ne jure, je suis bien sûr que vous coucherez ici. Le maître se prit à rire, l'Officier voulut savoir la chose; après quoi levant le scrupule : Jure, lui cria-t-il, & tire nous d'ici. A peine les chevaux entendirent-ils trois ou quatre mots de tête, qu'ils enleverent le carrosse avec tant de rapidité, qu'il en renversa deux autres dont les glaces furent toutes brisées.

* Le Prince de Condé étoit fort enjoué dans sa jeunesse, & il prenoit souvent plaisir à se divertir aux dépens d'autrui. Un Juge de village lui étant allé au devant pour le haranguer dans son chemin, comme il s'inclinoit profondément pour lui faire la reverence, ce Prince,

qui étoit dispos , sauta adroitement par dessus le corps du Juge , & se trouva derriere lui. Le Juge , qui avoit une envie extrême de debiter sa harangue , se tourna sans paroître emû de cette capriolle , & pour l'empêcher d'en refaire une semblable , il le salua en s'inclinant moins qu'il n'avoit fait. Mais le jeune Prince , qui n'en vouloit pas demeurer là , ayant mis ses deux mains sur les épaules du Juge , sauta une seconde fois , & l'obligea par ce moyen à se retirer tout confus. Comme ce Prince passoit dans une ville , le premier Magistrat , qui savoit qu'il n'aimoit pas les harangues , lui étant allé au devant , se contenta de lui faire la reverence , & de lui dire qu'il savoit fort bien l'art de l'ennuyer , & qu'il ne tenoit qu'à lui de le faire , mais qu'il aimoit mieux lui presenter les Echevins , qui venoient lui offrir
le

e present de la Ville. A peine le Magistrat eut achevé, que le Prince lui dit, qu'il étoit son homme, & qu'il n'avoit jamais entendu une harangue plus à son gré. Le Magistrat voyant que le Prince étoit en bonne humeur, prit le moment pour lui demander une grace pour les habitans, le menaçant, s'il ne la lui accordoit, de le haranguer la premiere fois qu'il repasseroit; le Prince se prit à rire, lui fit mille amitiés, & lui donna plus qu'il ne demandoit.

* Un homme de la Cour du Roi Louis XIII. jouoit au piquet dans un lieu où les joueurs avoient accoutumé de s'assembler, & ayant reconnu par les cartes qui lui renvoyent qu'il avoit mal écarté, il s'écria, *je suis un franc Goussant*. C'étoit le nom d'un President qui ne passoit pas pour être des plus claires de son tems. Ce President se trouva par hasard derriere le

joueur qui ne l'avoit pas aperçû , & se sentant offensé d'être cité en cette occasion , lui dit , vous êtes un sot. Vous avez raison , lui répartit le joueur , c'est cela que je voulois dire.

* Mécenas disoit à l'Empereur Auguste , que l'opulence venoit plutôt du retranchement de la dépense , que de la recette d'un grand revenu. Grande maxime pour l'économie !

* C'est un grand talent de faire entendre beaucoup de choses en parlant peu. C'est imiter ce Peintre , qui faisoit connoître dans ses peintures beaucoup plus de choses qu'il n'en representoit en effet. Il peignit un Cyclope dormant , sur une piece de cuivre de la largeur de l'ongle , étendu de son long , & entouré de Satyres qui lui mesuroient le pouce avec une gaule ; & tout cela pour faire connoître par cet artifice la stature gigantesque de

ce Cyclope. *Licaste* est l'homme du monde qui parle le moins, & l'homme du monde qui dit le plus. Son front, ses yeux, tout son visage parle en lui; sa langue est ce qui parle le moins. Ses Domestiques lisent sur son front ce qu'il demande d'eux; c'est l'homme du monde aussi qui se fait le mieux entendre. Il semble que ses Valets regardent le peu de paroles qu'il prononce comme autant d'oracles, qu'ils écoutent avec respect; & qu'ils exécutent avec empressement & exactitude. Encore une fois, peu de paroles, peu de talent que de parler peu! On le fait respecter comme un homme mystérieux, aimer comme un homme discret, consulter comme un homme prudent, craindre comme un homme qui dans son silence médite avec attention ce qu'il doit faire, pour se défendre contre ses ennemis.

* Il arrive souvent que les bel-

les personnes sont orgueilleuses. Elles se voyent tant d'adorateurs & de sujets, qu'elles croient en être des Déesſes & des Reines. *Delonde* fort belle fille n'entre point dans une compagnie, qu'elle ne s'attende à en être l'objet d'admiration. Quand même on ne feroit point d'attention ſur ſa beauté, ſes yeux, ſa demarche, ſes geſtes, ſes minauderies ſont autant d'avis qu'elle donne aux ſpectateurs, pour les engager à remarquer qu'elle eſt belle. Oui elle eſt belle, on ne peut le nier, mais elle le ſeroit encore plus, ſi elle ne ſavoit pas qu'elle l'eſt; Ses affectations gâtent tout l'agrément de ſa beauté. Quelque choſe qu'on lui diſe, pour lui ôter l'orgueil que lui donne la penſée qu'elle eſt belle, on ne la guerit jamais de ce défaut; il n'y a qu'une maladie, ou l'eſpace de quelques années qui la puiſſe humilier. La beauté eſt une royauté, mais royau-

uté de peu de durée ; elle est une rannie , mais tyrannie qui passe en vîte ; elle est une lettre de recommandation , mais dont le credit dure pas long tems.

* Les trompeurs rafinez sont en étonnez & bien humiliez quand voulant tromper ils en trouvent de plus fins qu'eux. Deux Allemans étant dans un cabaret , & parlant de cette grande Année Platonique , où toutes choses devoient retourner en leur premier état, voulurent faire accroire au Maître du logis , qui les écoutoit , qu'il n'y a voit rien de si vrai que cette révolution ; de sorte , disoient ils , que dans seize mille ans d'ici nous serons encore à boire chez vous à pareil leur , à pareille heure , & dans la même maison ; & là dessus le prièrent de leur faire credit jusques là. Ce cabaretier leur répondit , qu'il le vouloit bien , mais , dit il , parce qu'il y a seize mille ans , jour pour

jour , que vous étiez ici encore à boire comme vous faites , & que vous vous en allâtes sans payer , aquitez le passé , & je vous ferai credit. Les Allemans n'eurent qu'à payer , parce qu'ils n'avoient rien à répondre.

* C'est un grand avantage que d'avoir la repartie prompte , car on se tire quelque fois par ce moyen de grands embarras. Un vieux Courtisan ayant obtenu du Roi Henri IV. ce qu'il avoit demandé , s'habilla fort à la mode , en jeune homme , se fit peindre sa barbe grise , & alla remercier le Roi. Ce Prince lui dit , qu'il ne pensoit pas lui avoir fait aucun don , que c'étoit à son frere aîné. Le Courtisan repartit , que la grace avoit été faite à lui même , & que s'il étoit changé depuis , c'étoit que la faveur de son Roi l'avoit rajeuni.

* Le tems est nôtre veritable bien ; nous le rendons bon , quand nous
nous

nous en faisons un bon usage : c'est un trésor pour nous , si nous le mettons à profit. Entre toutes les sciences , il y en a trois d'une grande utilité pour la vie. La première regarde le tems passé , pour nous en faire tirer une expérience , qui nous rende prudents & sages. La seconde regarde le tems présent , pour nous faire faire un bon usage de nôtre adresse , de nôtre courage , de nos forces , & de nôtre esprit. La troisieme regarde l'avenir , pour nous faire aller au devant des mauvaises affaires , afin que nous les évitions , ou pour nous y disposer par la resignation , si elles sont inévitables.

* Y a-t-il jamais eu rien de plus ridicule & de plus lâche , qu'un certain Sagaris Mariandinus , dont parle Athenée , qui pendant toute sa vie , qui fut assez longue , fit mâcher par sa nourrice les morceaux dont il se nourrissoit , parce

qu'il étoit si paresseux, qu'il ne vouloit pas prendre la peine de les mâcher lui même? Nous avons de frequens exemples de cette paresse. Combien de gens, qui se fians sur leurs domestiques, semblent avoir perdu l'usage des piés, des jambes, des bras, & des mains!

* Un soldat Romain nommé Artorius, se sentant pressé du feu qui brûloit une partie du Temple de Jerusalem, où il étoit enfermé, monta sur le haut de ce Temple, & de là il cria à un nommé Lucius son camarade, qu'il le laissoit heritier de tous ses biens, s'il le vouloit recevoir, parce qu'il s'alloit jeter en bas pour éviter les flammes. Lucius lui ayant crié de son côté qu'il le vouloit bien, lui tendit les bras. Artorius s'étant précipité du haut en bas du Temple, fut assez heureux pour tomber entre les bras de Lucius, mais avec cette fâcheuse circonstance, qu'en même tems qu'il se conserva.

ferva la vie, il accabla de son poids son camarade, & le tua.

* *Damis*, après avoir perdu un soir beaucoup d'argent au jeu, composa ces vers.

*Une jeune & charmante Dame,
Me voyant malheureux au jeu,
Me dit en riant, depuis peu,
Que je serois heureux en femme.
Je répondis avec chaleur,
En lui parlant du fond de l'ame,
Que c'étoit avoir du malheur,
Même que d'être heureux en femme.*

Peu de tems après il devint si amoureux de la *jeune & charmante Dame*, qui lui avoit donné occasion de faire cette Epigramme satyrique contre les femmes, qu'enfin il l'épousa. De bonne foi les hommes devroient pour leur honneur, ou ne prendre jamais femme, ou n'en jamais mal parler.

* Il n'y a pas sujet de reprocher le changement en Amour comme

un fort grand mal ; il ne dépend guere plus de certaines gens d'aimer ou de n'aimer pas , que de se bien porter ou que d'être malades. Tout ce qu'on peut demander raisonnablement aux personnes legeres , c'est d'avouer de bonne foi leur legereté , & de ne pas ajouter la trahison à l'inconstance ; on peut être innocent avec celle-ci , mais on est toujours criminel avec celle là.

* On ne reçoit pas les Ouvrages des Savans pour un payement solide de ce qu'ils doivent. On les admire volontiers , parce qu'il n'en coûte rien ; mais on leur donne rarement , parce qu'en même tems qu'on estime beaucoup leur science , on aime beaucoup son argent. Que de profonds Mathématiciens , que de subtils Grammairiens , que d'Historiens fideles , que de Philosophes habiles , que de Savans dans les belles lettres , qui
ge-

gemissent de se voir après leurs veilles manquer du nécessaire , pendant qu'ils voyent des ignorans nager , pour ainsi dire , dans le superflu & au milieu de l'abondance.

*Quand on a vieilli dans l'étude ,
Et qu'on se trouve pauvre après tant de
travaux ,
Cet état nous paroît si peu juste , & si
rude ,
Qu'il nous fait detester le sujet de nos
maux :
De la mer , de la guerre , ou de nôtre
ménage ,
Nous aurions pu tirer un sort moins ri-
goureux ;
Il n'en est plus saison sur la fin de nôtre
âge ,
Et pour vivre savans nous mourons mal-
heureux.*

Pour n'être pas surpris de voir tant de savans , & tant d'empressement pour le devenir , & de voir en même tems la plûpart des savans si pauvres

vers & si misérables, il faut croire que la Science a des charmes bien forts, & qu'elle donne beaucoup de plaisir à l'esprit.

* On seroit heureux, si l'on desiroit moins de choses. La mesure des desirs est d'ordinaire celle des inquietudes & des chagrins. Ce sont les desirs, qui empêchent les ambitieux, les voluptueux & les avares, d'être contents, parce qu'ils produisent dans leur cœur une insatiabilité, qui les porte toujours à la recherche de ce qu'ils n'ont pas, & à n'être pas satisfaits de ce qu'ils ont. Senèque dit qu'il n'y a point de différence, entre posséder une chose, & ne la point souhaiter.

*Dans un lieu du bruit retiré,
Où pour peu qu'on soit modéré,
On peut trouver que tout abonde,
Sans amour, sans ambition,
Exempt de toute passion,
Je jouis d'une paix profonde;
Et pour m'assurer le seul bien,
Que*

*Que l'on doit estimer au monde,
Tout ce que je n'ay pas je le conte pour
rien.*

* Un homme très riche & fort ménager, étant un jour entré dans sa cuisine, pendant que ses gens mangeoient, & s'ennuyant de les voir manger, leur dit, *quand est-ce que vos moulins cesseront de moudre ?* Un d'entre eux, pour lui faire un reproche de ce qu'il ne leur donnoit jamais de vin, lui répondit sur le champ, *nos moulins, Monsieur, n'ont garde de s'arrêter si tôt, puisque vous ne les laissez pas manquer d'eau.* Le même ayant un Valet appelé Jasmin, qui étoit extrêmement prompt à mâcher, & lent à s'aquiter de ses commissions, lui dit.

*Mon Jasmin, tu mâches trop vite,
Et vas à pas un peu trop lents;
Veux tu demeurer à ma suite ?
Mâche des piés, & va des dents.*

* Quand

* Quand je voi un pauvre hon-
teux de sa pauvreté, je croi que je
ne fai point de jugement temeraire
en croyant qu'il seroit tres difficile
qu'il ne fût pas orgueilleux, s'il
étoit riche.

* Que de vertus de temperament!
Crassion invective contre les parures,
parce qu'il est naturellement porté
à être mal propre. *Precaſte* ne peut
souffrir l'intemperance dans le boire
& dans le manger, parcequ'il aime
si fort sa santé, qu'il évite avec une
attention continuelle les moindres
excez, dans la crainte qu'il a qu'el-
le n'en recoive quelque dommage.
Clindor n'est point ambitieux, par-
ce que sa paresse ne lui permet pas de
se donner les peines, les soins & les
mouvemens, que l'ambition de-
mande de ceux qui en sont agitez.
Learque fait une guerre continuelle
aux voluptez, parce que son ava-
rice lui fait craindre les dépenses,
ausquelles elles engagent ceux qui
les

les recherchent. Quelqu'un reprochant à Aristippe sa friandise, *n'est-il pas vrai que tu ne voudrois pas*, lui dit ce Philosophe, *donner trois oboles de tout cet aprêt ? Non*, dit l'autre, *je l'avoie. C'est*, lui repartit Aristippe, *que tu es plus avare, que je ne suis voluptueux.*

* Une Dame d'esprit faisoit un jour quelques railleries sur la sottise d'une autre Dame, dans un lieu où se trouva une amie qui voulut la défendre, & qui soutint qu'elle étoit fort raisonnable ; *Ah Madame*, lui répondit elle, *vous avez mangé de l'ail*, lui reprochant qu'elle étoit aussi sote que son amie, parce que ceux qui ont mangé de l'ail ne s'aperçoivent pas de la mauvaise odeur de ceux qui en ont mangé comme eux. Boileau dit sur ce sujet ;

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

* Cet-

* Cette même Dame, qui étoit fort âgée, alla voir un vieux Seigneur de ses amis qui se mouroit, la fille de ce Seigneur lui refusa l'entrée de sa chambre, & lui dit que son Pere ne voyoit plus de femmes; *Madame*, lui répondit elle, *à mon âge il n'y a plus de sexe.* Elle ne pouvoit lui dire plus agreablement, que sa vieillesse faisoit cesser tous les dangers qu'on auroit pû apprehender de sa visite.

* Le Roi Henri IV. se promenoit un jour à pié, & étoit suivi du Duc de Mayenne, qui lui avoit fait la guerre; & lui avoit disputé la Couronne; ce Duc étoit fort gros & mauvais piéton; le Roi prit plaisir à le lasser en le faisant marcher fort longtems. La promenade étant finie, *Mon Cousin*, lui dit le Roi, *voilà la seule vengeance, que je prendrai jamais de vous.*

* La manière de donner oblige plus que la chose même qu'on donne.

ne. Le Comte de Soissons, Prince du sang, fut prié par un Gentilhomme de lui faire don de la moitié des lots, & ventes d'une terre, qu'il avoit achetée, relevant de ce Prince; *Cette moitié n'est plus à moi*, lui dit le Comte; ce qui fit croire d'abord à ce Gentilhomme, qu'il en avoit disposé en faveur de quelque autre, mais s'expliquant ensuite, *elle n'est pas à moi*, ajouta-t-il, *elle est à vous*, dès que vous avez pris la peine de venir me la demander, mais puisque vous me laissez la disposition de l'autre moitié, trouvez bon que je vous la donne de mon propre choix.

* L'Intendant du Duc de Guise lui représentant la nécessité qu'il y avoit de mettre ordre à ses affaires domestiques, lui donna une liste de plusieurs personnes inutiles dans sa maison: ce Prince l'ayant examinée, *il est vrai*, lui dit-il, *que je pourrois bien me passer de tous*

ces

ces gens là , mais leur avez vous demandé s'ils pourront aussi se passer de moi ?

* L'Empereur Auguste voyant un jeune Grec qui lui ressembloit beaucoup , & cherchant les raisons de cette ressemblance , lui demanda si sa mere étoit jamais venue à Rome. *Non Seigneur* , lui répondit le Grec , *mais mon Pere y est venu plusieurs fois.*

* Le même Empereur voulant plaifanter avec un Poëte , qui lui avoit donné plusieurs fois de vers à sa louange , il est juste , lui dit-il , que je vous recompense de vos vers , & il lui donna en même tems une Epigramme de sa façon. Le Poëte la lut , & tira aussi-tôt sa bourse où il y avoit quelques piéces d'or , *je voudrois* , dit-il à l'Empereur en la lui présentant , *avoir de plus grandes sommes à vous offrir , pour vous payer plus dignement ces beaux vers que vous avez faits pour moi.*

moi. Cette raillerie lui reprocha finement, que ce n'étoit pas avec des vers qu'un Empereur devoit payer ceux d'un Poëte, & elle plut à Auguste, qui lui fit ensuite un beau present.

* De jeunes gens de l'Armée de Pyrrhus étant en débauche avoient fait plusieurs railleries de ce Roi. Pyrrhus les fit venir devant lui, & leur demanda si tout ce qu'on lui en avoit dit étoit vrai : *Seigneur*, lui répondit un d'entr'eux, *non* *en aurions dit bien davantage, si le vin ne nous eût pas manqué.* Cette réponse, adroite en sa naïveté, satisfit mieux ce Roi, que s'ils avoient voulu se justifier en niant ce qu'ils avoient fait.

* La bouche nuit beaucoup au corps & à l'ame, au corps par l'excès des viandes, & à l'ame par l'excès des paroles. L'Italien dit ; *Il poco mangiare, & poco parlare ; non fecero mai male.* On ne se fait jamais

mais mal en mangeant peu & en parlant peu.

* Un pauvre Limosin, ayant veu vendre à Paris un fort petit chien quatre écus, fit cette reflexion; si un petit chien se vend tant d'argent, assurément un gros chien se vendra beaucoup plus. Après avoir si bien raisonné, il retourna promptement en son pays, & y chercha tous les gros mâlins qui y étoient, & les amena à Paris dans l'esperance d'en faire un trafic, qui l'enrichiroit pour le reste de ses jours. Il n'est pas nécessaire de dire qu'il fut moqué avec sa ridicule meute, car je croi qu'on n'en doute pas: le bon homme raisonnoit, comme raisonnent d'ordinaire les gens grossiers, qui n'ont que la grosseur pour règle de la valeur des choses.

* On a dit que les vrais amis sont aussi rares que les bons melons.

*Les amis de l'heure presente
Ont la nature du melon,
Il en faut essayer cinquante,
Avant que d'en trouver un bon.*

* On dit des manieres d'agir
contraires des François & des Es-
pagnols ; que le François porte les
cheveux longs, l'Espagnol les por-
te courts ; le François mange vite
& beaucoup, l'Espagnol mange len-
tement & fort peu ; le François
se fait servir le bouilli le premier,
l'Espagnol le roti : le François met
d'ordinaire le vin sur l'eau, l'Es-
pagnol met l'eau sur le vin ; le
François parle volontiers à table ;
l'Espagnol n'y dit mot : le Fran-
çois se promene après le repas,
l'Espagnol dort ou s'affied ; le Fran-
çois marche vite, l'Espagnol mar-
che posement ; les Laquais Fran-
çois suivent leur Maître, ceux des
Espagnols vont devant : le Fran-
çois pour faire signe à quelqu'un
E de

de venir à lui ; hausse la main & la ramene vers le visage, l'Espagnol pour le même sujet baisse la sienne, & la rabat vers les piés : le François donne par civilité le haut du pavé, l'Espagnol donne le dessous : le François entre & sort le dernier de sa maison, l'Espagnol y entre & en sort le premier : le François demande l'aumône avec soumission, l'Espagnol la demande avec une espece de gravité, qui ressemble beaucoup à l'arrogance : le François réduit à la pauvreté vend tout hormis sa chemise, la chemise est la premiere chose dont l'Espagnol se défait, gardant la fraise, l'épée, & le manteau, jusqu'à l'extrémité : le François met le matin son pourpoint le dernier, l'Espagnol commence à s'habiller par là : le François pour se boutonner commence par le colet & finit par la ceinture, l'Espagnol commence par la ceinture & finit par le colet.

* Cer-

* Certain Normand entreprit une affaire,
Il se croyoit en son honneur flétri,
Plus d'un gaillard de son nez avoit ri,
Eh qui pourroit s'empêcher de le faire?
Alors il prit la chose au criminel,
Va s'informer d'un tel, & puis d'un tel,
De ses moqueurs faits & dits il entasse;
De tout cela vous fait une liasse,
Et de ce pas il court chez ses amis.
Je viens, dit il, pour prendre vos avis;
A mon grand nez on a fait maint outrage,
L'un dit, qu'il faut l'abaisser d'un étage,
L'autre, qu'il est à malice tourné;
Somme qu'enfin tant suis infortuné,
Que point ne puis l'exprimer de parole.
Il dit: chacun à l'envi le console:
Ce fut en vain: le drole veut plaider;
Bien mieux vaudroit, dit l'un, s'accommoder,

Que s'engager en cette plaiderie.
S'accommoder? c'est pure moquerie,
Point ne ferai. Vid on jamais Normand
Finir procez par accommodement?
Les pousserai de maniere si vive,
Qu'aurai contre eux sentence decisive.
Cas avenant que vous ne l'ayez pas,
Que produira, dit l'autre, un tel fracas?
A votre nez vos Juges verrez rire,
Et vos moqueurs par nuls riens retenus.

*Diront tout haut , sans qu'osiez contre-
dire ,*

De tels débats qu'étes sorti camus.

*Camus ! dit-il , c'est ce que plus souhaite ,
Chemin m'ouvrez d'éviter maint brocard ,
Si de ce plaid je dois sortir camard ,
Je plaide , amis ; c'est une affaire faite.*

* Denis le Tyran de Syracuse ,
ayant fait de méchans vers , ce qui
n'étoit pas un grand malheur pour
un Prince , & voyant que Philoxe-
ne , Poëte Grec , ne vouloit pas les
approuver , ce qui est bien rare , il
l'envoya dans la prison , que les
Siciliens apelloient *Carrieres* ; con-
duite qui est fort ordinaire chez
les Grands , quand on leur dit des
veritez qui ne leur plaisent pas.
Quelque tems après il le fit sortir ,
croyant qu'il ne manqueroit pas
d'approuver ses Ouvrages après ce
traitement. Denis lui lit donc a-
vec confiance un de ses Poëmes ,
& aussi tôt qu'il eut achevé de lire ,
Philoxene méprisant cet Ouvrage

se leva brusquement, & dit, *qu'on me mène aux Carrieres*, aimant mieux mourir en prison que de donner lâchement son aprobation à de si méchans vers. Tous les Auteurs auroient besoin d'un Philoxene, avant que de publier leurs Ouvrages.

* La maniere, avec laquelle Colombine & Arlequins s'expriment pour se témoigner l'étendue de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre, est beaucoup plus sincere que celle dont se servent les amans dans les ruelles, quand ils disent qu'ils aiment leurs Maîtresses plus qu'eux mêmes; ce qui est incompatible avec l'amour propre, dont on ne se défait jamais, au lieu que ceux-ci ne font comparaison qu'avec des choses, qui leur sont exterieures, ce que le même amour propre peut souffrir. Voici comme ils parlent.

Colombine. De bonne foi m'aimes-tu ?

Arlequin. Oui assurément je t'aime. Je t'aime comme les filoux aiment la bourse. Et toi m'aimes-tu ?

Colombine. Je t'aime comme les vicillards aiment l'argent.

Arlequin. Et moi comme les Maîtres à danser aiment les beaux habits.

Colombine. Et moi comme les Normands aiment les procez.

Arlequin. Et moi comme les Libraires aiment les Auteurs qui ne demandent rien.

Colombine. Et moi comme les femmes aiment à paroître belles.

Arlequin. Et moi comme les Medecins aiment la maladie.

Colombine. Et moi comme les Procureurs aiment les grosses lettres.

Arlequin. Et moi comme les jeunes
nes

nes gens aiment la dépense, les grandes épées, les grandes cravates, & les grandes tabatieres.

Colombine. Et moi comme les Musiciens aiment à boire.

Arlequin. Et moi comme le vent aime les giroüettes.

Colombine. Et moi comme les Comediens aiment les grosses assemblées.

Arlequin. Ah ! alte là, je ne sauroit ajoûter rien de plus fort.

* Un Predicateur Italien prechant devant les Cardinaux le pagnegyrique de S. Luc, & manquant de memoire, ne put jamais dire que le Texte de son discours, savoir ces quatre mots, *salutat vos Lucas Medicus, le Medecin Luc vous salue.* Il repeta plusieurs fois ces paroles, sans pouvoir se ressouvenir d'autre chose ; desorte que les Cardinaux, lassez de ces repetitions, se leverent ; un d'entre eux

s'adressant au Predicateur , lui dit, saluez le de nôtre part.

* Du tems que les Italiens n'avoient pas encore l'industrie d'exclure du Pontificat les Prélats des autres nations , un Prélat Limosin fut élu Pape , & reçut ensuite une deputation des gens de son pays ; après qu'ils lui eurent témoigné leur joye de son élévation ;
„ Saint Pere, lui dit un d'entre eux,
„ nous venons au nom de vos compatriotes les Limosins, vous supplier d'user en leur faveur du pouvoir absolu qu'on leur a dit que vous avez sur la terre. Vous savez, Saint Pere, la sterilité de vôtre pauvre patrie, dont les habitans recueillent à peine assez de bled pour les nourrir la moitié de l'année, & le besoin qu'ils ont d'avoir recours aux chataignes ; donnez lui donc la fertilité qui lui manque , & faites , en consideration de l'honneur
„ qu'el-

„ qu'elle a de vous avoir vû naître,
„ qu'on y puisse à l'avenir faire
„ deux récoltes par chaque année.
Le bon Pape ne crut pas qu'il dût
les mécontenter pour si peu de chose,
& il leur répondit; qu'il leur
„ accordoit volontiers leur demande,
„ mais que pour plus grande
„ marque de son affection, il y
„ joignoit une autre grâce, qui
„ étoit, qu'au lieu que dans les autres
„ pays on ne contoit que douze
„ mois pour une année, il vouloit
„ que par privilege special les
„ Limosins en eussent vingt quatre
„ à chacune des leurs.

* Une Dame jeune & bien faite
alla dans une Eglise de Religieux,
à dessein de s'y confesser;
elle y trouva un Religieux de cette
maison, qui étoit alors seul dans
une chapelle de cette Eglise, elle
se mit à genoux auprès de lui, &
lui dit tous ses pechez; & comme
il ne lui répondit rien, elle lui de-

manda ensuite l'absolution ; je ne puis pas vous la donner , lui dit le Religieux , car je ne suis pas Prêtre. Vous n'êtes pas Prêtre ? lui dit la Dame fort surprise , & fort en colere. Non , Madame , lui répondit froidement le Religieux. Je vai , lui repliqua-t-elle , me plaindre à votre Superieur de ce que vous avez entendu ma confession. Et moi , lui repartit le Religieux , je vai dire de vos nouvelles à votre mari. Surquoi étant entrez en compensation de menaces , ils se separerent but à but , la Dame ayant jugé sagement qu'il n'étoit pas de son intérêt de divulguer cette aventure.

* Le Duc d'Osborne , fameux par ses jugemens & par ses plaisantes reparties , étant Vice-Roi de Naples alla sur les Galeres d'Espagne le jour d'une grande fête , à dessein d'user du droit qu'il avoit d'en delivrer quelque forçat. Il en

en interrogea plusieurs , & leur demanda pourquoi ils étoient là ; tous ceux qui étoient là s'excusèrent sur divers prétextes , & tâcherent à lui persuader qu'ils étoient innocens , il n'y en eut qu'un qui lui dit naïvement tous les crimes qu'il avoit commis , & qui avoia qu'il avoit mérité une plus grande punition que celle qu'il souffroit. *Qu'on chasse ce méchant homme* , dit le Duc , en lui faisant donner la liberté , *de peur qu'il ne pervertisse tous ces gens de bien que voilà* : recompensant ainsi plaisamment la sincérité de ce Galerien , & se moquant de la mauvaise foi des autres.

* Les Poètes de profession ont été meprisez de tout tems. Un Grand d'Espagne vouloit avoir auprès de lui un homme de lettres pour le plaisir de la conversation : un de ses amis lui en presenta un , à qui il demanda d'abord s'il savoit

faire des vers, l'homme de lettres lui répondit, qu'il en jugeroit par les ouvrages qu'il lui feroit voir de sa façon : il lui apporta le lendemain quantité de Romances, & d'autres Poësies Espagnolles de toute espece. Le Grand d'Espagne, après les avoir lûes, dit à son ami, que cet homme là ne l'accommodoit pas. Et pourquoi? lui demanda son ami. *C'est*, lui repondit-il, *que je suis persuadé qu'il faut être ignorant pour ne savoir pas faire des vers, mais qu'il faut être fou pour en avoir fait autant que cet homme m'en a montré de sa façon.*

* La condition de l'homme est telle, que si le travail ne l'exerce, le repos le tuera. Quand on disoit à Diogene, tu es vieux, il est tems que tu te reposes, il repliquoit, *quoi si je courois dans une carriere, faudroit il m'arrêter, quand je me verrois proche du but?*

* Les Gascons ont du courage,
ils

ils le savent bien , & veulent que tout le monde le sache aussi. Un Gascon discourant de la valeur , & voulant donner une idée de son courage , disoit , que s'il étoit Gouverneur d'une ville , il ne la rendroit jamais aux Ennemis , quand même elle seroit affligée de la plus cruelle famine. Son Valet , qui étoit présent à la conversation , l'interrompit , & lui dit ingénûment , je vous
„ croi , Monsieur , quand vous as-
„ seurez qu'on ne prendroit jamais
„ par famine une ville , dont vous
„ seriez Gouverneur , parce que je
„ n'ai jamais vû un homme tenir si
„ long tems à une place , où il n'y
„ a point de vivres , car j'ai re-
„ marqué souvent que vous étiez
„ plus de quatre heures à table
„ avec un harang foret.

* L'Alleman boit beaucoup & mange peu ; l'Anglois mange beaucoup & boit peu ; le François boit & mange bien.

* Je ne voi point de personnes plus dignes de louange & d'amour, que celles qui semblent être nées pour le bien general du monde ; qui font confister leur plus grande felicité à pouvoir rendre les autres heureux , qui ne brûlent que du desir de faire cesser les peines des affligez , & qui , à l'exemple de Dieu , ne peuvent avoir trop de biens , parce qu'elles sont très bonnes & très charitables.

* Il y a de filles qui ne se veulent mettre sous le joug du mariage , que pour n'être plus sous le joug de leurs parens. Elle se dédommagent , étant mariées , du peu de liberté qu'elles avoient étant filles : elles songent plus à se donner aux divertissemens, qu'aux soins de leur ménage. Lisette dit à Monsieur Simon Notaire dans la Comedie des Bourgeois à la mode.
„ Prendre soin de son ménage ,
„ Monsieur ? est ce que vous voudriez

driez qu'elle s'abaissât à ces sortes de bagatelles ? est ce pour cela que l'on prend aujourd'huy des femmes ? Eh fy, Monsieur, vous êtes Notaire, & vous ne savez pas la coûtume de Paris ?

* Un jour Desmarets accusant publiquement Mr. Despreaux d'avoir volé dans Juvenal & dans Horace les richesses qui brillent dans ses Satyres, *qu'importe*, répondit un homme fort spirituel à Desmarets, *avonez du moins que ses larcins ressemblent à ceux des Partisans du tems passé, ils lui servent à faire une belle depense, & tout le monde en profite.*

* Un Moine, après avoir quité le froc pour embrasser la Religion Protestante, demandant quelque secours à un Prince de cette Religion, pour se soutenir dans le monde, ce Prince lui dit, *Cujus causâ huc venisti ? pourquoi êtes vous venu ici ?* Le Moine lui répondit, *Religionis causâ,*

sâ, pour la Religion. Religio cujus generis? ajouta le Prince, c'est à dire, *de quel genre est la Religion?* Le Moine répondit, *feminini, elle est du féminin.* Le Prince lui repliqua, en tirant cette conséquence, *Ergo tu huc venisti propter genus femininum, vous êtes donc venu ici à cause du genre féminin.*

* Quelqu'un voyant M. Quinault triste, pendant qu'il faisoit son dernier Opera, & lui disant que c'étoit aparemment cet Opera qu'il avoit à faire qui l'inquiétoit, & lui donnoit du chagrin, il fit ces vers.

*Ce n'est pas l'Opera que je fai pour le
Roi,*

*Qui m'empêche d'être tranquile,
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toû-
jours facile.*

*La grande peine, où je me voi,
C'est d'avoir cinq filles chez moi,
Dont la moins âgée est nubile.
Je doi les établir, & vendrois les pour-
voir,*

Mais

Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit
guere,

C'est avec peu de bien un terrible de-
voir,

De se sentir pressé d'être cinq fois beau-
pere.

Quoi! cinq actes devant Notaire,

Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!

O Ciel! peut-on jamais avoir

Opera plus fâcheux à faire?

* Les habiles gens sont bien in-
commodes. Le Theatre n'est fait
que pour divertir en instruisant; dès
qu'on a atteint ce but, qu'importe-
t-il si c'est avec la permission d'Ari-
stote & d'autres donneurs de règles,
ou non? Les spectateurs sont tou-
chez, sont emûs, s'appliquent avec
beaucoup de satisfaction d'esprit à la
representation, ne s'impatientent
point, sont fâchez de voir si tôt fi-
nir la piece, y retournent au premier
jour: n'est ce pas assez pour la gloire
de l'Auteur & pour le but de la Pie-
ce? Mais, diront nos Critiques,
tous

tous ces agrémens, qui engagent & qui plaisent, ne sont pas selon les règles; les bons connoisseurs y trouvent des défauts, ils ne les peuvent souffrir. Eh bien tant pis pour ces bons connoisseurs, puis qu'ils sont assez malheureux pour ne pas jouïr d'un plaisir, dont jouïssent les autres, & dont ils pourroient jouïr eux mêmes. La fin legitime de toutes les règles de la Comedie & de la Tragedie doit être celle de plaire, cette Piece plaît, elle est donc selon les règles, ou si elle ne l'est pas, tant pis pour les règles; car c'est une marque qu'elles ne sont pas telles qu'elles doivent être. Il y a une grande difference entre les règles de Morale & celles du Theatre. Les regles de Morale apprennent au peuple son devoir, & au Theatre c'est le peuple qui apprend le devoir aux règles. Mr. Racine, parlant dans sa Preface sur Berenice de ceux qui avoient critiqué cette

„ Piece,

„ Piece, s'exprime ainsi : On me
„ dit qu'ils avoient tous que cette
„ Tragedie n'ennuyoit point, qu'elle
„ le les touchoit même en plusieurs
„ endroits, & qu'ils la verroient encore
„ avec plaisir ; que veulent ils
„ davantage ? Je les conjure d'avoir
„ assez bonne opinion d'eux
„ mêmes, pour ne pas croire qu'une
„ ne Piece, qui les touche & qui
„ leur donne du plaisir, puisse être
„ absolument contre les règles.
„ La principale règle est de plaire
„ & de toucher, toutes les autres
„ ne sont faites que pour parvenir
„ à cette première. Voilà ce
„ qu'on peut dire à la plupart des
„ Critiques. On peut leur ajouter,
„ vous avouez que plus vous lisez
„ ces Pièces & les voyez représenter,
„ plus elles vous font du plaisir. On
„ remarque que vous êtes si touché
„ des tendres sentimens qui y sont
„ exprimez, que les larmes tombent de
„ vos yeux, malgré les efforts, que
les

les règles , que vous prétendez y être blessées , vous font faire pour les retenir ; & cependant , par une injustice aussi cruelle contre vous mêmes que contre les Auteurs , vous les censurés sans miséricorde.

* Les premiers hommes vivoient plus que ceux d'à present. Parce que Dieu ayant créé Adam & Eve dans un parfait temperament , une excellente complexion , & une proportion d'humeurs qui fait la bonne santé , leurs premiers enfans se ressentirent de cette perfection. 2. Parce qu'ils ne se corrompoient pas par l'intemperance au boire & au manger , tant en quantité qu'en qualité , n'ayant pas toutes les sortes d'affaisonnemens , dont on s'est servi dans la suite des tems. 3. C'est que les fruits & les herbes avoient plus de vertu qu'à present , parce qu'ils étoient produits par une terre neuve , qui leur donnoit une force bien differente
de

de celle qu'ils ont aujourd'hui, le deluge vniversel l'ayant beaucoup diminuée. 4. Parce qu'Adam fauoit toutes les vertus des productions de la terre, & les aprit à ses enfans : science qui s'est insensiblement perdue dans la suite des siècles. 5. Parce que Dieu le permit ainsi, afin que les premiers hommes vivant pendant un grand nombre d'années, la terre se peuplât plus facilement.

* Une femme se promenant un jour au bord de la mer écrivit avec son doigt ces mots sur le sable, *plûtôt mourir que changer.* Celui, pour qui ces paroles étoient écrites, vint un peu après, & ayant reconnu la main de la personne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de sa fidélité & de sa constance : mais comme il prenoit plaisir à lire ces paroles, un flot de la mer les couvrit, & les effaça en même tems; ce qui le fit
ren

rentrer en lui même , & quelque violente que fût sa passion , il reconnut sur le champ , qu'il n'étoit pas trop sage d'ajouter foi à des choses dites par une femme , & écrites sur du sable. On accuse les femmes de foiblesse , comme on le voit par cette historiette , & sur cette accusation on les condamne comme des inconstantes ; mais qui est-ce qui les accuse ? Ce sont les hommes ; qui sont dans cette cause Juges , Temoins , & Parties. C'est pourquoi les femmes disent , nous avons droit d'en appeler de leur jugement. A qui en appeler ? à la raison. Ecoutons les motifs de leur appel. Voici ce qu'elles disent.

„ Y a - t - il bien des hommes qui
 „ pussent tenir aussi long tems contre les sollicitations des femmes ,
 „ si elles les assiegeoient , que nous
 „ tenons contre celles des hommes ,
 „ quoiqu'ils se servent des plus adroits & des plus pressans artifices

„ ces

„ ces pour nous surprendre ; Lors-
„ que les hommes aiment , ont
„ ils autant de pouvoir sur eux
„ mêmes pour cacher leur amour ,
„ que nous en avons sur nous pour
„ cacher le nôtre , quand nous ai-
„ mons , quelques efforts que l'on
„ fasse pour nous engager à le fai-
„ re paroître ? Quand on void un
„ homme aux piés d'une femme ;
„ lui demander avec des protesta-
„ tions d'esclave les plus humilian-
„ tes ce que cette femme , combat-
„ tant contre elle même , lui re-
„ fuse avec fermeté , lequel des
„ deux paroît avoir plus de foi-
„ ble ? Qui des deux a plus de
„ prudence & de discretion en a-
„ mour , ou l'homme , qui s'en-
„ gage presque toujours , sans con-
„ noître bien ce qu'il aime , ou la
„ femme , qui faisant ordinaire-
„ ment de longues épreuves de
„ l'humeur & de l'esprit de son
„ Amant , pour ne point risquer
„ im-

„ imprudemment le témoignage.
„ des tendres sentimens qu'elle a
„ pour lui, veut connoître avant que
„ d'aimer ? C'est la pudeur, dit-on,
„ qui nous retient. Eh bien ne
„ nous est-il pas glorieux de sa-
„ voir moderer la force de nos
„ passions par la pudeur , c'est-à-
„ dire par la crainte de perdre
„ l'honneur ? Peut-on dire que
„ nous manquons de cœur ? Se
„ peut-il faire que les hommes nous
„ accusent de foiblesse, eux, qui
„ bien loin d'avoir une si grande
„ moderation, viennent, avec au-
„ tant d'imprudence que d'empres-
„ sement, nous declarer ce qu'ils
„ sentent pour nous, sans être as-
„ sûrez de nous plaire ? Foiblesse
„ de cœur d'autant plus lâche, qu'il
„ est vaincu par le premier mou-
„ vement de l'amour, foiblesse
„ d'esprit d'autant plus honteuse,
„ qu'il devient la dupe du cœur ,
„ dont il devroit lui-même régler

„ &

& moderer les passions. C'est l'une & l'autre foiblesse, qui les rend inconstans & variables, parce qu'elle les rend susceptibles de toutes sortes de nouvelles impressions & de nouveaux attachemens. Voilà une partie de raisons qu'apportent les femmes pour se défendre. Si on veut leur répondre, il faut voir si les reproches, qu'elles font aux hommes, sont fondés sur la vérité. Ainsi c'est une question de fait, que tous ceux qui voudront un peu étudier le monde, & faire attention sur ce qui s'y passe, pourront facilement décider.

On a dit d'un grand menteur, qu'il étoit né d'une fausse couche, qu'il avoit été baptisé avec de faux sermens, qu'il ne logeoit jamais que dans un fauxbourg, qu'il passoit toujours par de fausses portes, qu'il cherchoit toujours les faux fuyans, qu'il ne se plaisoit qu'avec des fau-

faïres & des faux-sauniers , & qu'il ne chantoit jamais qu'en faux bourdon.

* Le Poëte Cherillus, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand, étant convenu qu'il recevroit un écu pour chaque bon vers de sa façon, & un soufflet pour autant de mauvais qu'il en feroit, fut si bien payé des derniers, qu'il mourut sous la main de ses debiteurs.

* Une Demoiselle avoit un jeune Officier pour Amant ; celui-ci l'ayant un jour menée à la Comedie Italienne, intitulée *Arlequin Jafon*, la scene suivante fit tant d'impression sur elle, qu'en peu de jours elle se défit de son amour & de son Amant.

IPSIPHILE, MEDE'E.

I P S I P H I L E.

AH! Madame, arrêtez, & pour
me consoler,
Voyez au moins les pleurs que vous faites
couler.

Quoi ? de tant de Heros, dont i brille la
Colchide,

N'aurez vous fait un choix, que pour fai-
re un perfide ?

Car ce nouvel Amant, dont vous briguez
la foi,

Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à
moi.

Chagrine, sans repos, pleine d'impatience,
Lasse, vaincue enfin des tourmens de l'ab-
sence,

J'ai tout abandonné pour revoir mon A-
mant ;

Et quand prête à jouir d'un bonheur si
charmant,

Déjà je m'aplaudis du succès de mes pei-
nes,

J'apprens que cet Amant est chargé d'au-
tres chaînes ;

Je le trouve inconstant, je le voi dans vos bras.

Ab! Madame, ces fers ne vous honorent pas.

Plaignez l'égarement d'une jeune Princesse,

Qui se forme un bonheur de toute sa tendresse,

Pardonnez la chaleur de ses transports jaloux,

Et quittez un penchant trop indigne de vous.

M E D E E.

Ouf! cela fend le cœur. Bon Dieu quelle tendresse!

Helas! vous me faites pitié.

Mais pour être d'un cœur fort longtems la maîtresse;

Vous en avez trop de moitié.

Vous m'avez toute l'encolure,

De venir en ces lieux chercher quelque avanture;

Mais ce n'est plus la saison;

Et dans le pays où nous sommes,

Il n'est rien si froid que les hommes.

On n'en peut arracher ni plumes, ni toison,

On n'y fait de frais qu'en fienrates;

De

De beaux discours, des complimens,
Des reverences fort bien faites,
De petits vers, des chansonnettes;
Voilà de quoi tous les Amans
Payent les faveurs des coquettes.
Et même à present à la Cour
On a tant d'ardeur pour la gloire,
Qu'on ne songe qu'à la victoire:
On a presque oublié l'amour.

Déjà même l'on voit telle Dame forcée
À descendre du rang où le sort l'a placée,
Pour avdir des soupirs d'un étage plus bas.

Telle en gueuse, telle en achete;

Et si grande en est la misère,

Qu'au mépris de tous vos apas,

Sans argent l'on n'en aura pas.

Cherchez fortune ailleurs, si vous me
voulez croire.

IPSIPHILE.

Ab ! jugez autrement de l'objet de mes
feux,

Et cessez d'insulter à mon sort malheu-
reux.

Non, Madame, mon cœur, qui n'aime
que la gloire,

Ne cherche point ici de honteuse victoire.
Te laisse votre Cour en bute à ses défaits,

*Je la plains, mais j'aspire à des desseins
plus hauts.*

Oui, je cherche un Guerrier....

M E D E' E.

*Un Guerrier! ah! Madame,
Vous tombez de fièvre en chaud mal.
Eh! ne vous flatez point d'un espoir, trop
fatal:*

*Un Guerrier vous prendroit pour
femme?*

Vous vous attendez à sa foi?

*La foi de nos Guerriers pèse moins que
leurs plumes;*

*Et l'on perd chez eux les costumes
De prendre des femmes à soi.*

*Mars n'épousa jamais la Reine de Citbère,
Ils suivent son exemple & vivent com-
me lui,*

*Et leur mariage ordinaire
Se fait avec celles d'autrui.*

*Eh! comment un homme de guerre,
Qui court tout les coins de la terre,
Errant tantôt-ci, tantôt-là,
Pourroit il se borner à son petit ménage,
Selon les loix du mariage?*

Il ne faut pas croire cela.

*Voulez vous qu'une épouse en tous lieux
l'accompagne?*

Non,

Non, leur methods vaut bien mieux;
 Selon le changement des lieux,
 Ils ont femme de ville, & femme de cam-
 pagne.

Mais si vôtre ardeur est si forte,
 Que vous vouliez passer par dessus ces
 égards,

Que de chagrins de toutes parts!
 Vous craignez que la gloire un peu trop ne
 l'emporte,

Vous courez, quoique loin, tous les mê-
 mes hazards,

Vous tremblez aux faux bruits, que sans
 cesse on raporte,

Et puis un vilain coup, que l'on ne pré-
 voit pas,

Viendra lui sequestrer ou la cuisse ou le bras.

Et dans ce terrible équipage,

Quand on n'est plus propre aux combats,

On ne l'est guere au mariage.

En voulez vous faire un galant?

C'est encor pis vingt fois: pour tarir une
 bourse,

Un Guerrier a toujours un merveilleux
 talent,

Et des pertes qu'il fait la Belle est la res-
 source.

Après l'effet des petits soins

*Le Cavalier aura l'ame chagrine.
La Dame du chagrin veut savoir l'origine.
Il voudra la cacher , ou le feindra du
moins.*

*L'Amante s'en plaint, & s'obstine ;
A'ors on fait savoir tous ses petits besoins.*

*On aura perdu son bagage ,
Il faut refaire un equipage ;
Peut on voir un Amant chagrin ?
Il a besoin d'argent ; on en offre à la fin.*

*L'Amant s'en sache & le refuse ,
On le fléchit tout doucement ,
Il l'accepte , en faisant une fort tendre
excuse ;
Et voilà tout le payement.*

* Le secret de plaire dans les conversations , est de ne pas trop expliquer les choses, les dire à demi, les laisser un peu deviner. C'est une marque de la bonne opinion qu'on a des autres, & rien ne flatte tant leur amour propre.

* Mr. Spon dit dans ses Voyages, qu'à Athens les filles ne sortent point de la maison avant le jour de leurs nœces ; ceux mêmes
qui

qui les recherchent en mariage n'ont pas la permission de les voir, & ils sont obligez à faire l'amour par procureur & par un tiers, qui ait accez auprès d'elles, ce qui ne peut être guere qu'un parent, au raport duquel ils doivent se fier. En recompense on les promene bien ce jour là, & si on ne leur fait pas faire beaucoup de chemin, on le leur fait faire au moins fort lentement & d'un air fort grave; car elles demeurent près de deux heures d'horloge dans leur marche, depuis l'Eglise jusqu'à la maison du mari, avec quelques hautbois, tambours de basque, & autres instrumens, qui les précédent. Pendant la ceremonie & la promenade elles portent une grosse couronne de filigramme & de perles, qui les embarrasse fort, & les gêne, de sorte qu'il faut qu'elles se tiennent droites comme un jonc. Mais la fête ne seroit

pas belle, si elles n'étoient fardées, ou plutôt plâtrées fort grossièrement, & l'on ne peut non plus se dispenser d'appeler ce jour là une fardeuse, qu'une coiffeuse dans nos quartiers.

* Un Prince ayant remarqué par hazard dans une Eglise un pauvre Prêtre tout déchiré, qui dormoit au pié d'un pillier, s'avisa de lui donner un Canonat vacant dans la même Eglise; afin, dit il, qu'il y ait quelqu'un, de qui on puisse dire véritablement, que le bien lui est venu en dormant.

* Comme on parloit un jour devant Charles-Quint d'un Capitaine Espagnol, qui se vançoit de n'avoir jamais eu peur, il répondit, qu'il falloit que cet homme n'eût jamais mouché la chandelle avec les doigts, car, ajouta l'Empereur, il auroit eu peur de se brûler.

* Bonne Histoire contre la preven-

vention en faveur des Anciens ! Michel Ange , un des plus habiles sculpteurs de son tems , ne pouvant souffrir la préférence , que les prétendus bons connoisseurs donnoient aux Ouvrages des anciens Sculpteurs sur tous ceux des Modernes , se servit de ce moyen pour les confondre. Il fit secretement une figure de marbre avec toute l'aplication possible ; & employa à faire cet Ouvrage toutes les beautés de son art , & toute l'étendue de son genie : après lui avoir donné toute la perfection , dont il étoit capable , il lui cassa un bras , qu'il cacha chez lui , donna au reste de la figure un air d'antiquité , par de certaines teintures qu'il savoit faire , & l'enfouit lui même pendant la nuit dans un endroit , où il avoit appris qu'on devoit bientôt bâtir les fondemens d'un édifice. Le tems étant venu , auquel on élevoit ces fondemens , les ouvriers

trouverent cette figure en fouillant la terre. Aussi-tôt il se fit un concours extraordinaire de curieux, qui admiroient cette merveilleuse Antiquité; on n'entendoit que termes d'aplaudissemens en faveur des Anciens, expressions de mépris contre les Modernes, par la comparaison que ces entêtez connoisseurs faisoient des Ouvrages de l'antiquité avec ceux de leur tems. Michel Ange, qui étoit accouru comme les autres, après avoir été témoin de l'injustice, que faisoient ces habiles gens, montrant le bras qu'il avoit apporté, & qui manquoit à cette statue, & en faisant connoître qu'il en étoit l'ouvrier par la jonction facile qu'il fit de ce bras avec l'épaule, il rétablit l'honneur de son siècle, & confondit ces injustes connoisseurs.

* Aussi-tôt que le Grand Cham de Tartarie a dîné, un Heraut se met à crier que tous les autres Monar-

narques & Princes de la terre peuvent aller manger, si bon leur semble.

* Ayez trois choses ouvertes pour votre ami ; savoir la bourse, le visage, & le cœur, c'est à dire recevez le en tout tems avec joye, aidez le de vos richesses dans son besoin, ayez de la confiance en lui : on y ajoute, sur tout assurez vous de sa fidelité, avant que de lui ouvrir votre cœur. Ce dernier avis n'est pas d'une petite consequence pour la vie civile, il faut se ménager là dessus. Chilon a dit ; *regardez votre ami, comme s'il devoit un jour devenir votre ennemi, sans pourtant lui montrer de la défiance.* Quelques uns ont blâmé cette maxime, comme entièrement opposée à l'esprit de l'amitié ; mais à considérer combien les hommes sont inconstans, soumis à leurs passions, attachés à leurs interêts, susceptibles de tou-

tes fortes d'impressions , on trouvera que cette maxime a son mérite , parce qu'elle produit une grande seureté : car il n'y a point de sympathie si parfaite qui ne soit mêlée de quelque contrariété ; point d'agrément à l'épreuve d'une familiarité continuelle ; puis qu'on se dégoûte quelquefois de soi même , il est encore plus aisé de se dégoûter des autres. Les plus belles passions aquierent je ne sai quoi de ridicule en vieillissant. Le goût des meilleures choses change ; avant qu'elles ayent changé ; ainsi quand vôtre ami change d'affection , vous pouvez craindre avec raison qu'il ne change en même tems d'esprit pour vous. Quelle inquietude n'aurez vous pas , si vous lui avez confié des choses , dont la connoissance publique peut vous apporter quelque dommage ?

* La politesse ne donne pas le mérite , elle le rend agreable ; sans elle

elle il devient insupportable, parce qu'il est farouche & sans agrément. Cette politesse consiste en de certaines manieres, qui font tout l'agrément de ce qu'on fait & de ce qu'on dit. On perd auprès des hommes tout le merite du bien, si on le fait sans ces manieres. Une mauvaise maniere gâte tout, elle defigure même la justice & la raison. Il y a tel dans le monde, qui rend même ses refus agreables, parce qu'il les accompagne de certaines manieres engageantes, avec lesquelles on plait toujours.

* Un soldat ayant été devalisé par les ennemis, fit contre eux pour s'en vanger une si courageuse entreprise, qu'il s'enrichit considerablement. Lucullus l'estimant beaucoup à cause de cette action, le voulut employer à quelque expedition, où il y avoit un grand peril à effuyer, & en même tems une grande gloire à aquerir : *Employez*

ployez y , lui dit il , *quelque misérable soldat dévalisé*. Il arrive souvent que l'extrême nécessité est le mobile de ces actions , que nous appelons héroïques.

* Un certain homme voyant un jour dans la rue des Petits Peres une bonne femme , qui conduisoit plusieurs anes devant elle , lui dit avec un air goguenard & railleur : Adieu la mere aux anes. Adieu , adieu , mon fils , lui répondit la bonne femme. Cet homme fut si saisi de la repartie , qu'il croyoit déjà que ses oreilles s'allongeoient , tant elles se dressèrent à sa tête.

* La morale trop austere se fait moins aimer qu'elle ne se fait craindre : & qui veut qu'on profite de ses leçons doit donner envie de les entendre ; il faut prendre l'ame par son foible , & tâcher de la conduire à la vertu par un chemin qui ne la rebute pas. Rien ne fait mieux retenir les gens du ridicule qu'ils ont

ont

ont, que de leur en faire dans autrui une peinture qui les divertisse : le plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, leur fait appréhender de donner le même plaisir à d'autres, & c'est un joug, qui les arrête d'autant mieux, qu'il ne leur est imposé par personne.

* Pendant une conférence, qui se fit en Angleterre, dans l'assemblée générale des Etats, entre la Noblesse & le Peuple, touchant un rôle des Comptables, on demanda que les terres, dont ils jouissoient, pussent être saisies pour les arrérages dûs à la Reine. Surquoi le Peuple étant d'avis que cela s'entendit de l'avenir, & non pas du passé, le Grand Trésorier prit la parole, & dit ; „ Quoi, Messieurs, si vous „ aviez perdu votre bourse en chemin, lequel des deux voudriez „ vous faire, ou regarder devant „ ou derrière vous ? La Reine a „ perdu sa bourse, c'est donc à vous „ à payer les arrérages.

* Re-

* Recompense bien utile , que donner seulement des loüanges à un habile homme , qui a besoin du nécessaire pur vivre !

*Mainard, qui fit des vers si bons,
Eut du laurier pour recompense.
O siecle maudit ! quand j'y pense ,
On en donne autant aux jambons.*

* Un Prince qui aimoit les prompts , & qui en faisoit facilement lui même , ayant rencontré dans la campagne en son chemin un homme qui couroit la poste , l'arrêta en lui disant promptement ; *d'où viens tu ? où vas tu ? que demandes tu ?* L'autre fit aussi promptement ces réponses à ces trois questions, *de Bourges, à Paris, un Benefice. Tu l'auras,* repliqua le Prince.

* Avis pour les Confesseurs , dont la curiosité est indiscrete. Un Confesseur demandant par curiosité en confession à une de ses penitentes

tentes, comment elle s'appelloit, elle lui répondit, avec autant d'esprit que de modestie, en ces termes :
Mon Pere, mon nom n'est pas un peché.

* *Tous les jours la belle Sylvie,
Qui voudroit vivre après sa mort,
Veut que je parle de sa vie.
Et j'ai peur de lui faire tort.
Car elle met, pour toute histoire,
Un tiers du jour à s'habiller,
L'autre tiers à manger & boire,
Et tout le reste à babiller.*

* Un petit Prince d'Italie ayant appris qu'un François, qui étoit à sa Cour, avoit fait quelques railleries de lui & de ses desseins, lui envoya dire qu'il eût à sortir dans trois jours de ses Etats. *Il me fait trop de grace,* répondit le François, *de m'accorder un si long terme, je n'ai pas besoin de plus de trois quars d'heure pour lui obeir.*

* Un homme de la Cour fut volé

volé en passant sur le Pont-neuf, & comme il racontoit les circonstances de cette aventure, je ne me soucie pas, disoit-il aux autres Courtisans, de l'argent que j'ay perdu, mais je suis fâché de quelques lettres de ma maîtresse, que j'avois dans mes poches, & que ces voleurs m'ont pris avec mon argent. *Vous verrez*, lui répondit un des Courtisans, *qu'ils en reconnoîtront l'écriture*; lui reprochant par cette raillerie fine, qu'il plaçoit mal ses inclinations, en lui donnant des filoux pour rivaux.

* Les Gens de qualité se font un honneur de ne pas payer leurs dettes. Un homme de la Ville disoit à un Courtisan, qu'il venoit de se décharger d'un pesant fardeau, en payant une somme qu'il devoit, & qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit dormir, quand on étoit chargé de dettes. *Pour moi*, répondit le Courtisan, qui étoit

étoit fort endetté, je le comprends facilement, mais je ne comprends pas comment mes créanciers peuvent dormir, sachant bien que je ne les paierai jamais.

* Une femme de qualité, avancée en âge, & qui aimoit un homme de la Cour, lui donna une terre considérable; une autre femme jeune & belle, & héritière de la vieille Dame, disputa au Courtisan cette donation, qui lui fut confirmée par Arrêt. Monsieur, lui dit elle, en sortant du lieu où l'on venoit de juger cette cause, vous avez acquis cette terre là à bon marché. Madame, lui répondit le Courtisan galant, puisque vous savez ce qu'elle me coûte, je vous l'offre au même prix.

* Un homme de qualité de Bretagne dit au Maréchal de la Meilleraye, dont il ne se trouvoit pas bien traité, si je ne suis pas Maréchal de France, je suis du bois de
quoi

quoi on les fait. Vous avez raison , lui dit le Maréchal, & quand on en fera de bois , vous y pourrez prétendre.

* Monsieur de Vaugelas ayant obtenu une pension du Roi , par l'entremise du Cardinal de Richelieu , ce Cardinal lui dit ; Au moins, Monsieur , vous n'oublierez pas dans votre Dictionnaire le mot de pension. *Non, Monseigneur* , lui répondit Vaugelas , *ni celui de reconnaissance.*

* Le Baron des Adrets , l'un des Chefs des Huguenots , prit durant la guerre un Château du parti des Catholiques , & condamna les soldats qui l'avoient défendu , à sauter du haut en bas d'une tour de ce Château : un de ces Soldats s'avança par deux fois au bord du précipice , & s'en recula par deux fois ; le Baron lui dit, saute donc sans tant marchander , car je vai te faire souffrir bien d'autres tourmens , si tu recu-

recules pour la troisieme fois. Monsieur , lui répondit le soldat , puisque vous trouvez la chose si facile , *je vous la donne en quatre.* Cette repartie plut si fort au Baron , qu'il lui pardonna.

* Comme les Amans en Espagne ont beaucoup de peine à se voir & à se parler , ils profitent des moindres momens favorables que l'amour leur offre; jusques là qu'une des plus vertueuses Dames d'Espagne disoit qu'elle regarderoit comme un fort grand affront , si étant une demi heure tête à tête avec un Cavalier , il ne lui demandoit pas les dernieres faveurs. Et une autre Dame Espagnole , lisant dans un Roman François une longue & tendre conversation entre un Amant & une Amante , *que d'esprit mal employé!* dit - elle, *ils étoient ensemble, & ils étoient seuls.*

* Une fille galante reprochoit à son frere sa passion pour le jeu ,
qui

qui le ruinoit ; quand cesserez vous de ouer ? lui dit-elle ; quand vous cesserez d'aimer , répondit le frere. *Ah malheureux* , repliqua la sœur , *vous jouerez toute votre vie.*

* Une Dame vertueuse fut priée par une autre Dame , de lui apprendre quels secrets elle avoit pour conserver les bonnes graces de son mari ; c'est , lui dit elle , *en faisant tout ce qui lui plaît , & en souffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas.*

* *Labienne , qui ne dit mot ,
De la langue a pourtant l'usage ,
S'il est sage , il est sot ,
S'il est sot , comme il l'est , je trouve qu'il
est sage.*

* Avantages d'une vie privée exemte d'ambition.

*Avoir une maison commode , propre &
belle ,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans ,
Des*

Des fruits, d'excellent vin, peu de train,
 peu d'enfans,
 Posseder seul sans bruit une femme fidelle,
 N'avoir dettes, amour, ni proces, ni
 querelle,
 Ni de partage à faire avecque ses parens;
 Se contenter de peu, n'esperer rien des
 Grands,
 Régler tous ses desseins sur un juste mo-
 dele,
 Vivre avecque franchise, & sans ambi-
 tion,
 S'adonner sans scrupule à la devotion,
 Domter ses passions, les rendre obeissan-
 tes,
 Conserver l'esprit libre & le jugement fort,
 Mediter l'Ecriture en cultivant ses entes,
 C'est attendre chez soi bien doucement la
 mort.

* Un Archevêque reprenant quel-
 ques actions d'Elisabeth, Reine
 d'Angleterre, & lui prouvant par
 l'Ecriture qu'elle avoit plus agi en
 Politique qu'en Chrétienne, elle
 lui répondit en ces termes : Je vois
 bien que vous avez lu l'Ecriture, mais
 non pas le livre des Rois.

G

* En

* En Mingrelie, Province d'Asie, dans la Georgie, & qui étoit la Colchide des Anciens, on cultive la terre en chantant, & on donne double salaire à ceux qui battent la mesure, pour les engager à battre vite, & à faire leur mesure plus courte; afin que de cette manière l'ouvrage s'avance davantage, parce qu'ils travaillent tous en cadence.

* *Belise & Carimene*, étant un jour du mois de Septembre assises sur du gazon dans une plaine, & voyant passer un Paysan, dont les cheveux étoient blancs, lui demanderent pour le railler, s'il avoit déjà neigé sur les montagnes. *Il le faut bien*, répondit le bon homme avec un air de simplicité, *puisque les vaches sont descendues dans la plaine.* Carimene & Belise se regarderent l'une l'autre sans dire un seul petit mot, tant la répartie du Paysan les rendit confuses.

* Un

* Un Predicateur donnant la qualité de Monsieur à chacun des Peres de l'Eglise qu'il citoit, *Alifdon* dit, que c'étoit une marque que ce Predicateur ne s'étoit pas rendu les Peres de l'Eglise familiers.

* Autrefois au Royaume de Pannonie les femmes enceintes étoient en telle veneration, que ceux qui les rencontroient le matin dans les rues étoient obligez sous une grosse amende de les accompagner jusqu'au lieu où elles vouloient aller. Les Carthaginois permettoient que les criminels fussent en sûreté chez elles. Les Espagnols accordent tout aux femmes grosses, comme on le peut voir par cette histoire. La Camerara Major, ou la premiere Dame d'honneur de la Reine d'Espagne, premiere femme de Charles II. voulant se prévaloir de l'autorité de sa charge, fit tuer deux perroquets de la Reine, qu'elle ne pouvoit pas souffrir, parce qu'ils

parloient François. La Reine ayant demandé ses perroquets, qui étoient son plus grand divertissement, dans un Pays où elle n'en avoit guere d'autre, ses femmes tout étonnées firent paroître leur surprise sur leurs visages, & n'ayant pas le mot en bouche, lui avouèrent ce qui en étoit. Cela lui perça le cœur, mais elle trouva à propos de cacher son ressentiment. Cependant la Camerara étant de retour, s'aprocha d'elle pour lui baiser la main, comme elle avoit accoustumé de faire, mais elle en fut reçue avec deux grands soufflets. A peine peut on exprimer la confusion, qu'un affront si sensible donna à cette femme superbe; elle sortit toute en colere, & ramassant toutes ses parentes & alliées, elle s'en alla trouver le Roi avec une suite de quatre cens Dames, & lui demanda la reparation de son honneur avec tant d'importunité, qu'i
se

se crut obligé d'aller chez la Reine, pour savoir ses raisons. *Sire*, repliqua cette ingénieuse Princesse, *ce n'étoit que pour contenter l'envie d'une femme grosse*. Est-ce donc assez de deux, Madame ? répondit le Roi ; autrement je vous prie, appliquez lui en deux douzaines.

* Un Provincial, voyant qu'un de ses amis s'en faisoit extrêmement accroire, à cause qu'il étoit Parisien, *Helas, mon ami*, lui dit-il, *tu n'as rien en cela plus que les rats & les mouches de Paris*.

* Les jeunes filles se laissent fort duper par les apparences. Un plûmet, l'épée au côté, apuyé négligemment dans une coulisse contre une décoration de Théâtre, porté sur une jambe croisée sur l'autre, la tête panchée du côté gauche, le chapeau couvrant presque l'œil droit, & enfin tenant de la main gauche, au bras de laquelle

pend une canne attachée par un cordon , une tabatiere , qu'il frappe de la main droite pour prélude de l'ouverture qu'il en va faire : un homme dis - je de cette mise & dans cette posture manque rarement à plaire à une jeune Demoiselle , qui l'aura vû dans cette situation ; pourquoi ? je n'en fais rien , & peut-être n'en fait elle rien elle-même. Toute la raison qu'elle en pourra donner , c'est qu'elle le regarde comme un homme du bel air , & ce bel air , qui l'a charmée , a si peu de solidité , qu'autant en emporte le vent. Croyez moi , Celimene , connoissez avant que d'aimer ; & pour bien connoître ne vous en raportez point à de si foibles aparences. Aimez pour aimer toujours , & soyez persuadée , que pour aimer toujours un objet , il faut qu'il ait les qualitez du cœur , de l'humeur , & de l'esprit , bien aimables.

* Dans

* Dans l'usage des biens du monde, du nécessaire on passe au commode, du commode au superflu, du superflu à l'excez, & de l'excez au criminel.

* Quelques Gentilshommes admirant la vivacité & la perfection d'esprit de Pic de la Mirandole, qui pour lors n'avoit pas encore fini la neuvième année de son âge; un vieillard leur dit en présence de ce jeune Prince; quand les enfans ont tant d'esprit dans leur tendre jeunesse, ils deviennent extrêmement stupides, lorsqu'ils sont parvenus à un âge plus avancé. Si ce que vous dites est vrai, repartit ce jeune enfant, il faut que vous ayez eu un excellent esprit en votre jeunesse.

* Que l'on choisisse le plus grand & le plus orgueilleux homme du monde, & qu'on lui donne un esprit assez étendu pour contempler tout à la fois toute cette va-

riété de jugemens qu'on fait de lui, & pour jouir pleinement de tous les spectacles des pensées & des mouvemens qu'il excite dans les autres ; il n'y a point de vanité qui puisse subsister à cette vûe : pour un petit nombre de jugemens avantageux, il en verroit une infinité qui lui déplairoient. Il verroit que les défauts, qu'il se dissimule, ou qu'il ne connoit point, sautent aux yeux de la plupart des gens ; que souvent ils ne s'entretiennent d'autre chose, & que l'on ne le regarde que par cet endroit ; il verroit que le monde est très peu touché de toutes ces belles qualitez dont il se flatte ; que les uns ne les voyent seulement pas, les autres les regardent avec froideur, les autres n'y remarquent que ce qu'elles ont de defectueux, les autres les obscurcissent & les défigurent en y joignant les défauts qu'ils connoissent en lui ; & que de tout cela il se forme un

por-

portrait, qui n'est propre qu'à faire mourir son orgueil

* Les Nobles se font un honneur de pouvoir montrer que leur Noblesse est ancienne : mais quelque ancienne qu'elle soit, il y a un certain tems qui leur est un *nec plus ultra*, qu'ils n'oseroient passer, parce qu'enfin ils trouveroient bien de la bassesse & de la misere. Plus les hommes aprochent de leur premiere source, plus ils trouvent de ressemblance dans leur genealogie, & enfin quand ils y sont arrivez, ils n'y trouvent plus de difference, ils sont d'avis égaux.

*D'Adam nous sommes tous enfans,
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue;
Mais las de travailler enfin
La terre labourée,
L'un a detelé le matin,
L'autre l'après-dinée.*

* La vie de la Cour.

Servir le Souverain, ou se donner un maître,

Dépendre absolument des volontez d'autrui,

Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être,

Pour un peu de plaisir souffrir beaucoup d'ennui:

Ne témoigner jamais ce qu'en son cœur on pense,

Suivre les favoris sans pourtant les aimer,

S'appauvrir en effet, s'enrichir d'esperance,

Louer tout ce qu'on voit, mais ne rien estimer.

Entretenir un Grand d'un discours qui le flatte,

Rire de voir un chien caresser une chatte,

Manger toujours fort tard, changer la nuit en jour.

N'avoir pas un ami, bien que chacun on baise,

Estre toujours debout, & jamais à son aise,

Fait voir en abrégé comme on vit à la Cour.

**On*

* On est rarement mal reçu dans les compagnies , quand on joint avec une égalité d'humeur beaucoup de complaisance & d'honnêteté dans les manieres.

*Quand un homme est irregulier ,
Il fait tout de mauvaise grace ;
Quand il est trop particulier ,
Il inquiete , il embarrasse.*

Tout le monde n'a pas un merite à charmer ,

Mais lors qu'on est honnête & d'une humeur égale ,

On est reçu par tout , & pour se faire aimer ,

C'est la pierre philosophale.

* On tire plus de services par les promesses que par les presens , parce qu'on se met en état de meriter par ses services ce qu'on espere , au lieu qu'on ne fait ordinairement gré qu'à soi même de ce qu'on reçoit , & qu'on le fait passer pour une recompense des peines qu'on a prises , ou comme un effet

de l'industrie qu'on a mise en pratique. Les promesses font agir, les présens font cesser d'agir. Pourquoi ne donne-t'on pas encore d'Evêché à cet illustre Predicateur? e'est, répondit on, que l'on craint qu'il ne prêchât plus, quand il seroit Evêque.

* Un Roi d'Espagne montrant à un Ambassadeur le portrait d'un de nos Rois, qu'il avoit fait mettre dans le lieu qui lui servoit pour ses necessitez secretes, lui dit; Vous pouvez mesurer l'estime que je fai de vôtre Souverain, par l'indignité du lieu dans lequel je l'ai fait placer. Sire, lui répondit l'Ambassadeur, c'est avec beaucoup de raison que vous en avez usé de la sorte, vous n'avez qu'à le regarder quand la nature est paresseuse; la vûe de ce seul portrait vous fait tant de peur, qu'elle vous donne la liberté du ventre. Le Roi d'Espagne parla d'autre chose, parce qu'il

qu'il n'avoit rien à repartir à la réponse de l'Ambassadeur.

* Quelqu'un ayant épousé une femme fort petite, & un autre lui ayant demandé pourquoi il n'en avoit pas pris une plus grande : C'est, répondit il, parce que de deux maux il faut choisir le plus petit.

*Un Medecin fort en credit,
Et dont la taille est haute & droite,
A pris pour femme, à ce qu'on dit,
Un petit manche d'époucete:
Chacun le blâme de ce choix;
Mais il repond à haute voix,
Suivant la verité du proverbe ordinaire,
Que la moindre suffit pour éteindre un
grand feu,
Et puis qu'elle est à l'homme un malheur
nécessaire,
Ne pouvant l'éviter, il en faut prendre peu.*

* Aulu-Gelle dans ses Nuits Attiques & Apulée racontent qu'à Athenes un jeune homme nommé E-

Evatole promet une recompense à l'Orateur Protagoras, quand il lui auroit si bien appris son art, qu'à la premiere cause qu'il plaideroit il obtiendroît sentence en sa faveur, mais que si la sentence étoit contre lui, il ne seroit tenu de lui donner aucune chose. Suivant cet accord Protagoras lui montra promptement tout ce qu'il savoit, & ensuite lui demanda son salaire. Evatole pour le fruster ne voulut plaider aucune cause. Protagoras le fit assigner devant les Juges, & lui dit ;

Evatole tu n'échapperas pas ; car si le Juge te condamne à me payer, tu me payeras malgré toi ; & si la sentence est en ta faveur, tu seras encore obligé de me payer, selon la convention faite entre nous, puisque tu t'es obligé de me payer à la premiere cause que tu gagneras. Vous vous trompez, lui repartit Evatole : car pour me servir du même argument,

si

„ si les Juges portent sentence en
„ ma faveur, me voilà quitte ; s'ils
„ me condamnent, me voilà en-
„ core quitte, puisque, selon nôtre
„ convention, je ne suis obligé de
„ vous payer qu'au premier procez
„ que je gagnerai. Les Juges ne
pûrent rien ordonner là dessus.

* Pour être liberal il faut trois
qualitez, qui sont, le pouvoir, pour
être en état d'obliger, la generosi-
té, pour en former le dessein sans
interêt & sans retour, la prudence,
pour le bien conduire ; & ainsi
la liberalité est un ouvrage de la
fortune, qui en donne le pouvoir
& l'occasion ; du cœur, qui en
donne l'inclination ; de la sagesse,
qui prend toutes les mesures neces-
saires pour en venir à bout.

* Le Marquis de Roni jouant à
la paume avec Henri IV. & ayant
fait un beau coup, ce Prince dit
en s'écriant, voilà un coup de Roi :
Oui, Sire, lui répondit Roni, si
on

on ôtoit un N. de mon nom. Ventre Saint-Gris, reprit Henri IV. je serois bien fâché qu'on en fit de même du mien, car on m'appelle Roi de France & de Navarre, & l'on me nommeroit Roi de France & avaré.

* Si j'épouse une femme avare, elle ne me ruinera point : si une joyeuse, elle pourra s'enrichir ; si une savante, elle saura m'instruire : si une prude, elle ne sera point emportée : si une emportée, elle exercera ma patience : si une coquette, elle voudra me plaire : si une galante, elle le fera peut-être jusqu'à m'aimer : si une fausse devote, elle mais que puis-je attendre de bon de celle qui veut tromper Dieu, & qui se trompe elle-même ?

* Le fils aîné du Roi d'Angleterre, & présomptif héritier de la Couronne, est nommé Prince de Galles. Ce titre est fort ancien, puis-

puisqu'il fut donné pour la première fois par Edoüard I. à son fils aîné, d'une manière assez singulière. Ceux de Galles ne pouvant se résoudre à subir le joug des Anglois, le Roi Edoüard, qui leur avoit déclaré la guerre, s'avisa pour les soumettre de leur proposer un accommodement; il leur demanda s'ils voudroient s'assujettir à un Prince de leur nation, dont la vie étoit sans reproche, & qui ne parloit pas un mot Anglois. Ce Peuple aiant déclaré qu'oui, le Roi leur presenta son fils, dont la Reine venoit d'accoucher dans le Château de Caernavan dans la Province de Galles, à qui le peuple prêta d'abord le serment de fidélité.

* Une jeune veuve belle & riche étoit aimée par un jeune Gascon pauvre & presomptueux; ce Gascon, suivant la coutume établie parmi les gens de son pays, vou-

vouloit qu'on crût qu'il étoit fort bien avec cette Dame, & divulgoit beaucoup plus de faveurs qu'il n'en recevoit. La Dame, qui l'aimoit, mais qui étoit d'une humeur enjouée & plaisante, resolut de l'en punir d'une maniere nouvelle : je fai, lui dit elle, que vous avez de l'affection pour moi, & je suis persuadée que vous voudrez bien m'en donner des marques dans une occasion qui se presente ; le Gascon lui temoigna être prêt à tout faire ; vous, connoissiez, ajouta la veuve, une telle Dame de mes amies, qui a un mari jaloux & fort incommode, & qui ne lui permet pas de coucher hors de chez lui ; cependant il est nécessaire pour des raisons particulieres qu'elle couche ce soir chez moi, & ce que je desire de vous est que vous alliez vous coucher en sa place, afin que son mari, qui ne reviendra que tard, vous trouvant dans son

son

son lit croye que c'est sa femme ; & comme il se leve de meilleur matin qu'elle p^{ou}rra aller à ses affaires , il ne s'apercevra de rien , car , quoi qu'il soit fort jaloux de sa femme , il n'a pas accoûtumé de troubler son repos durant la nuit. Le Gascon , après avoir consenti à tout ce qu'elle voulut , se laissa mener chez l'amie de sa Maîtresse ; on lui mit une coëffure de nuit telle que les femmes en portent , & il se mit ensuite dans le lit du mari jaloux , qui étoit absent , & que la jeune veuve savoit bien ne devoir pas revenir ce soir là. Les deux amies laissèrent le Gascon seul dans ce lit , & quelque tems après la jeune veuve entra en robe de chambre , & sans lumiere , & alla se coucher dans le lit où étoit le Gascon , qui la prenoit pour le mari jaloux , & qui étoit en une peine extrême ; il tenoit fort peu de place dans le lit , & tournant le dos à la jeune veuve ,
il

il s'étoit mis le plus près qu'il avoit pû de l'autre bord du lit. Il passa de cette sorte une nuit la plus inquiète qu'il eût jamais eüe, appréhendant toujours quelques caresses à contre-tems du mari jaloux ; mais sa peine fut encore plus grande, lorsque le jour commençant à paroître, la jeune veuve prit une sonnette, au bruit de laquelle il entendit qu'il entroit quelqu'un dans la chambre, il se couvrit la tête avec la couverture, & auroit voulu s'abîmer dans le lit, tant il avoit peur d'être connu ; ce fut l'amie de la veuve qui entra, & qui ouvrit les rideaux du lit ; d'où la veuve sortit aussi tôt, parée de toutes ses beautés naturelles, qui penserent faire mourir le Gascon de regret, de dépit, & de honte, d'avoir fait un si mauvais usage d'une si belle nuit.

* Dans la ville de Prato on fit un Edit, aussi blâmable que cruel, qui sans nulle exception condamnoit

noit au feu toutes les femmes surprises en adultere. Une femme des principales de la ville nommée Madame Philippe, belle & d'un cœur fort tendre, fut surprise par son mari avec un jeune Gentilhomme qu'elle aimoit passionnement. Le mari jaloux & vindicatif, comme un Italien, fut fort tenté de les tuer sur le champ, & il l'auroit fait sans doute, s'il n'eût fait reflexion que le jeune homme n'étoit pas d'humeur à le souffrir, sans lui faire au moins partager le peril; ainsi moderant son premier mouvement, il se contenta de se servir de la loi pour assurer sa vengeance sans s'exposer, il alla accuser sa femme, & la fit appeller en justice. La Dame, qui avoit beaucoup de courage, résolut de s'y presenter, & de mourir plutôt en avouant la verité, que de trainer une vie malheureuse dans un exil, ne pouvant

vant d'ailleurs desavoüer la grande passion qu'elle avoit pour son amant. Elle se rendit devant les Juges , accompagnée de plusieurs de ses parens & de ses amis , qui lui conseilloyent de nier le fait ; mais elle , sans s'étonner , se presenta avec un visage assuré , & répondit d'une voix ferme aux demandes que lui firent les Juges.

„ Il est vrai , leur dit elle , que
„ mon mari m'a trouvée avec un
„ jeune Gentilhomme que j'aime ,
„ je sai la rigueur de l'Edit contre les femmes , mais vous ne
„ pouvez ignorer que les loix , pour
„ être justes , doivent être communes , & faites avec le consentement des personnes à qui elles touchent ; cependant celle
„ dont il s'agit n'a aucune de ces
„ conditions , elle condamne à un
„ suplice cruel les femmes qui
„ manquent de fidélité à leurs
„ maris , & elle ne condamne à au-
„ cunes

„ cunes peines les maris qui en
„ manquent à leurs femmes. Le
„ mariage est un traité , dont les
„ conditions doivent être recipro-
„ ques ; vos femmes sont vos com-
„ pagnes , & vous les traitez en
„ esclaves , en leur imposant des
„ loix sans leur consentement , &
„ même sans les avoir apellées pour
„ défendre leurs droits ; si elles
„ avoient été écoutées avant que
„ de faire cette loi barbare , elles
„ auroient représenté la tyrannie
„ qu'il y a de vouloir les contrain-
„ dre seules à s'abstenir des mê-
„ mes plaisirs , que les hommes
„ prennent sans scrupule , dans
„ toutes les occasions qu'ils en ren-
„ contrent , quoiqu'ils en aient
„ d'ordinaire moins de besoin.
„ Quel tort ai je fait dans le fonds
„ à mon mari que voilà ? je de-
„ mande qu'il soit interrogé , pour
„ dire , si je lui ai jamais refusé
„ de satisfaire à ses desirs , & s'il a

re-

„ reciproquement fatisfait à tous
„ les miens ? & nonobstant des
„ traitemens si oppofez , il a l'in-
„ justice de trouver à redire que je
„ difpofe de fon fuperflu. Ce dif-
cours fit rire toute l'Affemblée , qui
s'écria que Madame Philippe avoit
raifon , & qu'il faloit la renvo-
yer libre , & la force de fes rai-
fons , jointes à fa beauté & à
fon courage , mirent les Juges
dans fes interêts ; de forte qu'a-
près avoir fi bien plaidé fa cau-
fe & celle de fon fexe , elle fut
non feulement exemptée de la ri-
gueur de la loi , mais elle la fit en-
core reformer pour l'avenir , &
c'eft de là fans doute que vient l'im-
punité , qui eft prefentement fi bien
établie pour les criminelles de cette
efpece.

* Quelqu'un difant au Maré-
chal de Gaffion , qu'il devoit fe ma-
rier , quand ce ne feroit que pour
laiffer des heritiers de fa valeur &
de

de son courage, il lui répondit. *Je n'estime pas assez la vie pour en vouloir faire part à quelqu'un.*

* La Provence est la petite Barbarie. M. d'Urfé dit, que les peuples sont dans ce Pays-là riches de peu de biens, glorieux de peu d'honneur, & savans de peu de science.

* Le nom de Cocu semble avoir été donné par antiphrase, cet oiseau ayant de coutume d'aller pondre au nid des autres, comme en celui du Pinçon, qui est si sot, que trouvant un gros œuf, il s' imagine d'avoir fait un miracle, & le couve avec d'autant plus de courage. Et celui de Cornard, & de porteur de Cornes, a été donné à cause du Bouc, animal qui en a de fort grandes, & qui seul regarde avec plaisir que ses compagnons couvrent sa femelle: l'Italien dit *Becco*, qui signifie le Bouc même.

* Les Hollandois peuvent être

H

com-

comparez à leur tourbe, qui s'alume lentement, & qu'il ne faut point hâter, mais qui étant une fois alumée tient son feu.

* Tout le monde n'est pas propre à vivre dans la solitude, & je me souviens à ce propos qu'un jour m'entretenant avec un Religieux, qui étoit de mes grands amis, sur la peine qu'il y avoit à se faire à leur règle, plus pour la grande solitude que pour tout le reste, il demeura d'accord avec moi que c'étoit là l'endroit le plus fâcheux, & me dit ensuite en confidence: *Monsieur, quand en un an il n'y a que dix ou douze Religieux dans tout nôtre Ordre qui perdent l'esprit, nous disons que l'année est bonne.*

* Madame L.... avoit mis son mari sur un si bon pié, qu'il n'osoit rien faire, qu'elle ne le lui eût auparavant ordonné; jusques là qu'un soir étant venu coucher avec elle sans lui en avoir demandé la

la permission, elle le jetta d'un coup de pié dans la ruelle, lui disant qu'il étoit bien insolent de venir la trouver sans savoir si elle le vouloit bien. Le pauvre mari fut trop heureux de se relever, & de s'en retourner, sans rien dire, coucher dans son appartement.

* Traduction d'une lettre Italienne, écrite par un Sicilien à un de ses amis, contenant une Critique agreable de Paris & des François.

MON AMI,

Il y a près de dix ans que je suis à Paris, & je ne connois pas encore bien la Ville; ne croyez pas que les plaisirs, qui sont infinis

H 2

dans

dans cette grande Babilone, m'empêchent de m'en instruire; au contraire, ce sont ces mêmes plaisirs, qui m'ont donné une envie extrême de la connoître. Pendant un si long-tems je n'ai point eu besoin de Medecin, parce que je n'ai pas été malade; je rougirois de honte, si ayant passé trente ans je cherchois encore cette sorte de Philosophes. Le plus rusé de tous les Empereurs s'étonnoit, qu'après cet âge les hommes voulussent un second pour combattre les maux du corps, & pour conserver leur santé. Mais quand j'ai voulu assurer que jamais on ne m'avoit ouvert la vène, les Chirurgiens de France n'ont pû me croire, sans auparavant me voir nud.

† Vous qui savez ma maniere de vivre, & mes inclinations, vous pouvez vous imaginer comme je
vis

† *Maniere de vivre de l'Auteur à Paris.*

vis ici. Ordinairement je me leve le matin aussi-tôt que le Soleil paroît, mais ce grand luminaire ne se laisse pas voir souvent, cela fait qu'il est ici en plus grande veneration, que ne le sont dans leur Empire les Rois de la Chine, puis qu'il passe la moitié de l'année, comme s'il étoit invisible. Je suis toujours éveillé de bon matin; le chant des coqs m'ouvre les yeux, & le bruit des hommes & des chevaux acheve de me tirer du sommeil.

Mon principal plaisir est de lire quand je n'écris pas, ou de lire & d'écrire en même tems. Ayant fini l'étude du matin, qui est le mouvement de l'esprit, je commence le mouvement du corps, & je ne trouve point de plus grand divertissement que la promenade. Quand le tems est beau, je marche dans de belles & longues allées à l'ombre des arbres; nous apellons cela *se promener*, exercice

que les Turcs ne peuvent souffrir, & qui paroît ridicule aux Asiatiques ; je fai donc tous les jours plusieurs milles sans voyager. Pour cet effet le Roi entretient, en faveur des oisifs, le plus beau jardin qui soit dans l'Europe. Je me couche le soir le plus tard que je puis, je m'examine sur tout ce que j'ai fait pendant la journée, pour me rendre conte à moi même, en suite je prie Dieu qu'il me ferme l'œil la nuit, pour me l'ouvrir le matin.

Mes besoins sont toujours les mêmes, du pain, un lit, & des habits : je ne desire point les viandes, que mange un plus delicat, ou un plus riche que moi. En sortant des Palais des Grands, je n'ai pas honte d'entrer dans ma petite retraite : les habits d'or & d'argent ne couvriroient pas mieux mon corps que fait un habit de laine. Si j'ai dilette de quelque chose, je le cher-

cherche dans les Livres de Seneque: *Voulez vous être riche? ne desirez rien.* Je m'abstiens de tout ce que l'on vend cher, & qu'on ne peut acheter qu'avec un repentir. Avec cette moderation, je fai mourir de faim la volupté, & si quelquefois la chair se revolte, l'avarice du sexe sert de remede à sa rebellion. J'aime à faire l'amour à *Susanne* plutôt qu'à *Dalila*; & je ne donne pas volontiers mes cheveux, si je ne les coupe moi même. Comme il est plus difficile d'être Zenocrate, que de le paroître, nous serons toujours hommes, tant qu'il y aura des femmes; & le meilleur moyen est de nous soumettre le plaisir, & non pas de lui être soumis.

Les Etrangers sont bien-venus en ce pays-ci, pourvû qu'ils ne demandent rien. Ils n'y ont d'autre emploi que de se divertir, &

quelques uns d'ôter la fuye des cheminées ; qui est le privilege des Savoyards , qu'on voit dans les ruës plus noirs que les Ethiopiens , & plus puans qu'une Synagogue.

Au reste j'ai fait le sage , & quelquefois le fou , ce qui n'est pas un petit secret pour se faire aimer de tout le monde. J'ai écrit & même imprimé , & j'ai trouvé des applaudissemens depuis le trône jusqu'à la houlette. Le Roi m'avoit donné une pension , & la guerre me l'a ôtée. Les Grands m'ont honoré de leurs paroles ; & les Gens de Lettres , d'encens & de fumée. Les femmes m'ont pressé d'écrire des livres nouveaux ; mais je n'ai pu faire un mot pour elles , si ce n'est quand j'ai été amoureux ; alors ma Muse , qui ne fait pas chanter , a fait des Poësies plus tendres que celles de Guarini.

Comme dans ce pays ci on dépen-

pense en tout tems, & beaucoup, à moins que d'avoir deux Anges Gardiens, un pour le corps, & l'autre pour la bourse, la propre sensualité, & l'avarice d'autrui, nous mettent premierement en chemise, & puis nous mènent à l'hôpital. Si je n'ai plus ce que j'ai dépensé, je me trouve avec un nouveau bien, que je n'ai jamais eu, je suis devenu flatteur. Il faut ici louer tout, & toujours, & les mauvaises choses plus que les bonnes, & on est contraint d'applaudir même le vice, pour vivre en paix avec les jeunes gens. Je n'ai fait la guerre qu'à l'hypocrisie, ne pouvant souffrir qu'on trompe Dieu & les hommes, pour honorer les Demons. Je me suis rendu Docteur dans les complimens, & sur tout à demander pardon; & ces sortes de ceremonies sont plus triviales en France, que les soupîrs ne sont

tuel, qui regne ici le jour & la nuit.

† Quand le Precepteur de Ner-
ron écrivit de la tranquillité de la
vie, je croi qu'il en prit le sujet
sur les Carosses de louïage de son
tems, en oposant le repos au bruit
continuel qu'ils faisoient à Ro-
me. Il y en a ici un nombre infi-
ni, qui sont délabrez & couverts
de bouë, & qui ne sont faits que
pout tuer les vivans. Les Chevaux
qui les tirent, mangent en mar-
chant, comme ceux qui menoient
Seneque à la Campagne, tant ils
sont maigres & décharnez. Les
cochers sont si brutaux, ils ont la
voix si enrouée & si effroyable, &
le claquement de leurs fouets au-
gmente le bruit d'une maniere si
horrible, qu'il semble que toutes
les furies soient en mouvement
pour faire de Paris un enfer. Cette
voiture cruelle se paye par heure;

H 6 coû.

† *Bruit des Carosses de louïage.*

coutume inventée pour abréger les jours, dans un tems où la vie est si courte.

† De plus le grand nombre de grosses cloches, suspendues au haut d'une infinité de tours, ôtent la tranquillité à la premiere region de l'air avec leurs retentissemens lamentables, pour appeller les vivans aux prieres, & pour donner le repos aux morts; ainsi les oreilles payent cherement les plaisirs innocens, que tous les autres membres du corps peuvent prendre.

Si autrefois un Empereur eut la folie de juger de l'étendue de Rome en pesant toutes les toiles d'araignées, qu'il fit ramasser de tout le circuit de cette grande ville, l'étendue de Paris se pourroit mesurer à plus forte raison, par la quantité extrême de laquais, de chevaux, de chiens, de plaideurs, & de

† *Bruit des Cloches.*

de filoux , qu'on y trouve ; tous ces gens composent un tiers de ce grand peuple.

† Ajoûtez les hurlemens & les cris de tous ceux qui vont dans les ruës , pour vendre des herbes , du laitage , des fruits , des haillons , du sable , des balais , du poisson , de l'eau , & mille autres choses nécessaires à la vie , & je ne croi pas qu'il y ait au monde aucun sourd né , si ennemi de lui même , qui voulût à ce prix recevoir l'oüie , pour entendre un tintamarre si diabolique.

* La privation de la vûe est ici fort honorée , je n'ai jamais vû un si grand nombre d'aveugles ; ils vont par toute la ville sans guide , & marchent plusieurs ensemble parmi une infinité de charettes , de carosses , & de chevaux , avec la même sûreté que s'ils avoient des

H 7 yeux

† *Les cris de Paris.*

* *Les Aveugles.*

yeux à leurs piés. Ils demeurent tous ensemble dans une grande maison , apellée *l'Hôpital des Quinze-vingts* , où ils sont nourris des aumônes du peuple , en memoire de trois cens Gentilshommes François , à qui autrefois un Sultan d'Egypte fit crever les yeux. Ils se marient , font des enfans , & se réjoüissent. Sur tout ils ne manquent pas de tourmenter dans les Eglises les fideles , à qui ils demandent l'aumône avec une tasse de cuivre d'une main , & un bâton de l'autre , & d'une voix aussi haute , que si les Chrétiens étoient ces mêmes statues , auxquelles autrefois le Cynique d'Athenes demandoit du secours pour aquerir la patience.

† Les Maisons semblent ici bâties par des Philosophes , plutôt que par des Architectes , tant elles sont grossieres en dehors ; mais elles sont bien ornées en dedans.

Ce-

† Les Maisons.

Cependant elles n'ont rien de rare que la magnificence des tapisseries, dont les murailles sont couvertes, n'étant pas en France l'usage de les embellir par la sculpture.

Les Grands se distinguent par ne vouloir rien faire pour servir les autres, & par un grand nombre de bêtes & d'animaux à deux piés, qui les suivent toujours; quand ils se font traîner dans leurs carosses, les chevaux ont le pas devant les Laquais, étant la mode ici de les mettre sur le derrière du carosse en troupes, droits sur les pieds comme le Colosse de Rhodes, & embrassez ensemble avec une posture indecente, comme s'ils entroient en triomphe dans la ville de Pentapolis.

† Ce n'est point exagérer, que de dire que tout Paris est une grande hôtellerie, on voit par tout des cabarets & des hôtes, des tavernes &

† *Les Hôtelleries.*

& des taverniers ; les cuisines fument à toute heure , parce qu'on mange à toute heure ; déjeuner , & manger toute la journée , sont en France la même chose. Les François n'aiment pas les aromates du Levant , non pas qu'ils méprisent ces assaisonnemens précieux ; mais parce qu'étant les delices des Italiens & des Espagnols , ils ne veulent pas imiter les autres nations , mêmes dans les bonnes choses. Ils ne font rien avec avarice , leurs tables sont toujours abondantes ; ils ne mangent jamais seuls ; ils aiment à boire de petits coups , mais souvent , & ils ne boivent jamais , qu'ils n'invitent leurs convives à faire le même.

† Le menu peuple ne s'enivre que les jours de fête , qu'il ne fait rien , mais il travaille les jours ouvriers avec assiduité. Il n'y a pas un peuple au monde plus industrieux ,

† *Le Peuple.*

frieux, & qui gagne moins, parce qu'il donne tout à son ventre, & à ses habits, & cependant il est toujours content.

† Le Luxe est ici dans un tel excès, que qui voudroit enrichir trois cens villes desertes, il suffiroit de détruire Paris. On y voit briller une infinité de boutiques, où l'on ne vend que les choses dont on n'a aucun besoin, jugez du nombre des autres, où l'on achete celles qui sont nécessaires.

La riviere apellée la Seine passe au milieu de la Ville, elle y apporte tout ce qui est nécessaire pour nourrir un million de personnes; ses eaux sont tranquilles & salutaires, les hommes & les animaux en boivent, mais on les achete toujours, soit qu'elles soient claires, ou qu'elles soient limoneuses. Ce que je trouve d'injuste, est qu'un seau d'eau vaut autant quand la rivie-

re

† *Le Luxe.*

re est grosse , que quand elle est basse.

Les choses nécessaires pour vivre se voyent en abondance , & dans tous les endroits de la Ville. Themistocle auroit trouvé dans chaque rue de Paris les trois Villes , que le Roi de Perse lui donna , une pour le pain , & les deux autres pour le vin & pour les habits. Tout se prend ici dans le même lieu , pour la nécessité & pour le plaisir , le plaisir étant autant recherché que le besoin ; tant ont de pouvoir sur les hommes les choses vaines & inutiles.

Quoiqu'il ne pleuve pas , on ne laisse pas de marcher souvent dans la boue , comme l'on jette toutes les immondices dans les rues , la vigilance des Magistrats ne suffit pas pour les faire nettoyer , cependant les Dames ne vont plus qu'en mulles. Autrefois les hommes ne pouvoient marcher à Paris qu'en bottines,

nes, ce qui fit demander à un Espagnol, les voyant en cet état le jour de son arrivée, si toute la Ville par-
toit en poste.

On voit plusieurs ponts sur la
riviere, les uns de bois & les au-
tres de pierre; il y en a sur lesquels
on a bâti quantité de maisons agrea-
bles, & plusieurs boutiques plei-
nes de marchandises précieuses.
Mais le Pont-neuf paroît plus di-
gne de la ville que de la riviere;
il est soutenu par douze grandes
arches de pierres massives, il est
large & majestueux; & c'est là
principalement, où les carrosses,
les chevaux, les charrettes, & le
peuple, sont nuit & jour dans un
mouvement perpetuel. On y voit
au milieu la statue equestre d'Henri
le Grand, élevée sur un magnifi-
que pié d'estal; majestueuse, &
digne d'un si grand Roi; il semble
que le bronze, tout froid qu'il est,
respire encore l'ardeur martiale de
ce

ce Prince guerrier, tant l'ouvrier l'a vivement représenté.

† Les femmes aiment ici les petits chiens avec une passion extrême, & elles les caressent avec autant de tendresse, que s'ils étoient de la race du chien qui suivit Tobie. Elles sont le plus beau, & le plus laid ornement de la Ville, parce que les belles sont rares, mais elles surpassent en agrémens toutes les femmes du monde, & cela fait qu'elles ont la facilité de persuader, de gagner tout à elles, & de ne perdre jamais rien. Elles ont aussi le privilege de commander à leurs maris, & de n'obéir à personne. La liberté de ce sexe est ici plus grande, que celle dont jouissent à la campagne les Arabes, qui ne couchent jamais le soir dans le lieu où ils se sont levez le matin. Elles sont également fines & éloquentes, elles vendent publique-

† *Les Femmes.*

quement les marchandises dans les boutiques & dans les places, & ne cedent aux hommes ni en l'art de conter, ni en celui de chicaner, & de vendre cherement les choses mêmes qui leur demeurent.

Celles qui se piquent d'être savantes ne donnent quartier à personne ; & quand elles tiennent dans la tête les maximes d'*Amince* & de *Corisque* , il n'y a point de *Zenocrate* assez severe , qui ne se laisse persuader. Quelques unes vont au Parnasse en la compagnie des Poëtes ; & comme ici on condamne l'ignorance des choses mêmes inutiles , presque toutes les femmes se glorifient d'avoir eu des maîtres pour les apprendre, & d'être sorties de quelque école. Ainsi il y en a qui écrivent , & qui font des livres ; les plus sages font des enfans , & les plus pieuses consolent les affligez ; les plus sobres mangent par jour autant de fois que

que les Musulmans font oraison, étant la coutume du pays de saluer le soleil levant le pain à la main.

Elles s'habillent toutes avec beaucoup de bienfaisance, on les voit à toute heure, elles aiment la conversation des personnes gayer, elles vont par la ville comme il leur plaît; la porte de leur maison est toujours ouverte à ceux qui y sont entrez une seule fois. Elles ne haïssent personne, si ce n'est quand on les raille de ces choses, que Lamia fit entendre au Roi Demetrius qu'elles étoient injurieuses à ce sexe, c'est à dire quand un homme se vante de ce qu'il ne fait pas, & qu'il ne tient pas la parole qu'il a donnée. Elles changent souvent de modes dans leurs habits, comme elles changent souvent de visage.

Il y en a quelques unes, qui en sortant de leurs maisons oublient de

le fermer la porte, au mépris des voleurs, parce qu'elles portent sur elles tout leur patrimoine. Les plus nobles traînent par derrière une longue queue d'or ou de soye, avec laquelle elles balient les Eglises & les jardins. Elles ont toutes le privilege d'aller masquées en tout tems, de se cacher & de se faire voir quand il leur plaît, & avec un masque de velours noir elles entrent quelquefois dans les Eglises, comme au Bal & à la Comedie, inconnues à Dieu & à leurs maris. Les plus belles commandent aux hommes comme Reines, à leurs maris comme à des hommes, & à leurs amans comme à des esclaves. Elles ne savent ce que c'est de donner le lait à leurs enfans, d'être retirées en leur maison, de faire la toile de Penelope, de moquer d'Hercule, qui tournoit le fuseau; & en vivant avec cette liberté, elles se vantent d'enfanter

fanter des Capitaines, & des gens de lettres, dont ce pays abonde : trouvant ici plus de Soldats & de Docteurs, qu'on ne voit dans l'Indes & dans l'Asie de superstitieux & d'Astrologues.

Elles donnent & reçoivent facilement de l'amour, mais on n'aime ni long tems, ni assez. Les mariages, qui autrefois étoient pour toute la vie, ne sont à cette heure que pour un tems ; cela fait que le divorce volontaire se trouve facilement dans les maisons des plus retenues ; après quoi le mari vit tranquille dans la Province, & la femme se réjouit à Paris.

On ne voit presque jamais ici de jaloux, rarement un homme qui se croye malheureux pour l'infidélité de sa femme, & très rarement une fille qui sacrifie à Diane. Le baiser, qui en Turquie, en Italie, & en Espagne, est le commencement de l'adultere, n'est

ici qu'une simple civilité ; & si ce gentil Persan , qui fit tant de voyages mystérieux pour baiser trois fois le beau Cyrus , se fût trouvé à Paris , il n'auroit pas fait grand cas du plaisir qu'il eut. On ne fait point de visites , où l'on ne mêle des baisers , mais ceux là sont de la qualité des monnoyes , qu'on fait valoir ce qu'on veut , & comme le baiser est une marchandise , qui ne coûte rien , qui ne s'use point , & qui abonde toujours , personne n'est avare d'en donner , & peu sont avides d'en prendre.

† La legereté est le cinquième élément des François ; ils sont amateurs des nouveautez , & ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas conserver long - tems un ami. Ils s'accommodent en même tems du froid & du chaud : ils inventent tous les jours des modes nouvelles

I

pour

† *La legerete des François*

pour s'habiller ; & s'ennuyant de vivre dans leur pays , on les voit aller tantôt en Asie , & tantôt en Afrique , peu en Espagne , plusieurs en Italie ; & en une infinité de pays differens , seulement pour changer de lieu , & pour se divertir. Ceux qui ne peuvent voyager , font de leurs maisons comme de leurs habits ; ils changent souvent de demeure , de peur , disent-ils , de vieillir dans le même endroit.

† Les Tailleurs ont plus de peine à inventer qu'à coudre ; & quand un habit dure plus que la vie d'une fleur , il paroît décrépite. De là est né un peuple de Fripiers , gens vils , & descendus de l'ancien Israël ; ils font profession d'acheter & de vendre de vieux haillons , & des habits usés , & ils vivent splendidement de dépouïller les uns & de vêtir les autres. Com-
modi-

† *Les Fripiers.*

modité assez singulière dans une ville fort peuplée, où ceux qui s'ennuyent de porter long-tems le même habit, trouvent à le changer avec une perte médiocre, & où les autres, qui en manquent, ont le moyen de s'habiller avec une petite dépense. Enfin ce qui est de plus incroyable, c'est que si en un seul jour cent mille plaideurs sortent nus des mains des Procureurs, il y a dans cette ville assez de chemises & d'habits pour couvrir leur nudité.

† L'idiome des François est un noble mélange du Latin, de l'Italien, & de l'Espagnol; il est agréable seulement à qui l'entend bien; ils mangent la moitié des mots; ils n'écrivent pas comme ils parlent, & ils se font un plaisir de parler pour n'être pas entendus; tant leur manière de prononcer est rapide & précipitée, quoique pre-

sentement leur langage soit épuré & gracieux.

Comme ils s'ennuyent de s'entretenir des choses presentes, ils discourent toujours de l'avenir, rarement du passé, & jamais de l'antiquité. Ils croient que c'est un vice des Espagnols d'aller déterrer les siècles éloignez, & ils ne cherchent que des livres nouveaux, des chevaux jeunes, & des amis qui soient nez le même jour.

† On connoit un veritable François à quatre choses; quand l'horloge sonne, quand il interroge quelqu'un, quand il promet, & quand il parle de ses amours. A peine l'horloge commence à sonner, qu'il demande quelle heure il est; il veut que son ami lui réponde avant qu'il l'ait interrogé; il ne fait que ce qu'il ne promet pas; & pour ses amours, il a plus de plaisir à publier les faveurs de sa maîtresse, qu'à les recevoir.

Si

† *A quoi on connoit un François.* ●

Si le changement de tems oblige les François de se vêtir de laine le matin, & de soye l'après-dîné, la legereté de leur esprit les oblige aussi à se faire de nouvelles manieres de vivre & de s'habiller.

Le luxe & la bonne chere seroient ici deux viens plutôt que deux maux, s'il n'y avoit que les riches qui vecussent splendidement; mais la jalousie l'a fait passer aux autres, à qui elle devient ruineuse. Ainsi il semble que Paris approche continuellement de sa fin, s'il est vrai ce qu'a dit un Ancien, *que la depense excessive est le signe évident d'une cité mourante.* Mais presentement que les laquais & les cochers commencent à porter l'écarlate & les plumes, & que l'or & l'argent sont devenus communs jusques sur leurs habits, il y a aparence que l'on verra finir le luxe excessif, n'y ayant rien

I 3

qui

qui fasse tant mépriser les habits dorez aux personnes nobles , que de les voir sur le corps des derniers hommes du monde. Le Roi seul est obeï , & il n'y a pas un Grand qui ne ménage le plus petit. Quand vous avez rendu au Maître ce qui lui est dû , du reste vous pouvez vivre à la Greque. On n'est pas obligé par les ruës de tirer son chapeau devant qui que ce soit , si ce n'est devant Dieu , quand on le porte aux malades. Ceux de la lie du peuple jouïssent du même privilege , ils ne cedent le pas à personne , ils ne souffrent pas la moindre injure , & ils se font craindre plus que les honnêtes gens , ne sachant pas ce qui se fait dans les Republiques , où mille maîtres commandent à une infinité d'esclaves.

Il n'y a pas un peuple plus imperieux & plus hardi , ils se sont donné eux mêmes le bruit de ne
rien.

rien faire le soir de ce qu'ils ont promis le matin ; ils disent qu'ils sont les seuls au monde , qui ont le privilege de manquer de parole , fans craindre de rien faire contre l'honnêteté , & cela parce qu'ils croient être les seuls au monde. qui sachent jouir de la veritable liberté.

† Les pierres se vendent ici fort cher , une petité chambre veut plus que dix maisons en Moscovie. La mienne , où Platon ne voudroit pas coucher , & où Diogene même ne trouveroit rien de superflu , m'oblige à une dépense que dix Cyriques ne pourroient pas soutenir ; cependant tout mon meuble ne consiste qu'en une mediocre tapisserie , qui couvre quatre murailles minces , en un lit , une table , quelques chaises , un miroir , & le portrait du Roi.

I 4

Les

† *Le loier des maisons.*

† Les mauvaises choses sont plus cheres que les bonnes ; les figues sont de ce nombre , elles se vendent plus que les melons en Espagne ; assurément qu'Eve n'auroit pas desobeï à Dieu dans le Paradis d'Armenie, si le fruit défendu avoit été une de ces figues , mais en échange les poires sont excellentes.

Les oranges & les citrons tiennent le premier rang entre les choses qui se vendent cher , parce qu'ils viennent d'Italie & de Portugal ; & ils sont plus estimez que les autres fruits : telle est l'inclination de l'homme , qui ne trouve bon que ce qui coûte beaucoup.

* Le vin est à un prix mediocre , quand il est aux portes de la Ville ; mais d'abord qu'il est entré , il se change en or potable :
une

† *Les Fruits.*

* *Le Vin.*

une petite mesure vaut plus à Paris, qu'un baril à la Campagne : les riches trouvent cette liqueur plus chere que les autres, qui l'achètent à mesure contée dans les tavernes. Les taverniers sont en si grand nombre, qu'ils peupleroient une grande ville ; ils sont presque tous saints, par la vertu qu'ils ont d'augmenter cette liqueur, en changeant l'eau en vin, c'est à dire en rendant Bacchus adulateur.

† Si vous venez jamais à Paris, gardez vous de mettre le pié dans les boutiques, où l'on vend les choses inutiles ; d'abord que le Marchand vous a fait la description de ses marchandises, avec plusieurs paroles précipitées, il vous flatte, & vous invite insensiblement, & avec beaucoup de reverence, à acheter quelque chose, & à la fin il parle tant, qu'il vous ennuye &

I 5

vous

† Les Marchands.

vous étourdit. Quand on entre dans la boutique, il commence par montrer tout ce qu'on ne veut pas, faisant voir ensuite ce qu'on demande; & alors il dit & il fait si bien, que vous dépensez tout vôtre argent, en prenant la marchandise qu'il vous donne pour plus qu'elle ne vaut. C'est par ce moyen qu'ils se payent de leur civilité, & des peines continuelles qu'ils prennent à montrer inutilement, & cent fois par jour, leurs marchandises à des curieux, qui veulent tout voir sans rien acheter. Que si les choses inutiles s'achètent plus cher que les autres, je trouve que le Censeur Romain avoit raison, en disant que *ce qui coûte une obole est très cher, quand il n'est pas nécessaire.*

† Aujourd'hui il a pleu le matin, le tems a été beau à midi, ensuite il a neigé, & tout à coup il s'est élevé un orage avec de la pluie,

† La variété du tems.

ye, qui a duré deux heures ; enfin l'air a paru tranquille , & le soleil s'est montré ; qui a fini le jour agréablement. Tel est le climat de Paris, le chaud du soir succède au froid du matin ; les élémens sont ici dans un mouvement perpétuel, & les saisons presque toujours déréglées ; le ciel n'y est jamais en repos, & ses influences sont toujours inégales ; il n'y a de la persévérance que dans les mauvaises choses, sur tout dans l'hiver , qui dure ici huit mois, avec toutes les rigueurs de cette saison, qui se succèdent les unes aux autres, pluies , neiges, grêles, gelées, frimats, & un tems noir, qui cache le soleil des mois entiers. Ce n'est donc pas une grande merveille, si les François s'accommodant à l'inconstance de leur climat, sont si remplis de légèreté, & si les Dames portent en même tems un manchon d'une main ; & un éventail de l'autre,

* Pendant le Carême le peuple court le matin au Sermon avec une grande devotion, & l'après-dinée à la Comedie avec le même empressement. Il y a ici plusieurs Theatres, qui sont continuellement ouverts, pour divertir ceux qui aiment ces sortes de spectacles; sur l'un on represente des Opera, & sur les autres des Comédies & des Tragedies. Chaque Troupe travaille à l'envi pour s'attirer des spectateurs, mais la foule se trouve au Theatre, où l'on rit davantage; c'est pour cela que les Comédiens Italiens profitoient plus que les Comédiens François de la simplicité populaire.

Les Solliciteurs, les Carlatans, les Joïeurs, & les Laquais font un des plus beaux ornemens de Paris. Les premiers nous apprennent à ne point plaider, de peur qu'il n'absorbent nôtre bien par leurs

* *Les Theatres.*

leurs chicanes. Les seconds nous montrent la maniere de vivre sobrement, afin que nous ne tombions pas entre leurs mains, & qu'ils ne nous tuent pas par leurs remedes. Les Joueurs excitent nôtre vigilance pour garder nôtre bien. Et les Laquais ont trouvé le secret de nous faire goûter le plaisir de nous servir nous mêmes, *pour ne pas avoir, comme dit le Seigneur, des ennemis dans nôtre maison.* Ils disent entre eux que les Valets Allemans sont camarades de leurs Patrons, que les Valets Anglois sont esclaves, les Italiens respectueux, les Espagnols soumis, mais qu'eux Valets François sont les seuls qui commandent à leurs Maîtres. Leur insolence est extrême, & le Roi leur a defendu sous de grieves peines de porter des bâtons, avec quoi ils faisoient tous les jours de nouveaux désordres; sur tout étant plus de cent

mille , 'capables de toutes sortes d'emportemens.

† Le lieu où le Parlement s'assemble fait une ville , au milieu de la ville même ; ce lieu n'est fréquenté que par ceux qui défendent leur bien , ou qui veulent avoir celui des autres. Diogene avec sa lanterne n'y trouveroit pas deux amis , ni un homme content.

* Les Procureurs , qui sont en troupes dans toutes les villes de France, se trouvent ici à milliers ; c'est une espece d'hommes choisis pour dégraisser ceux qui sont trop gras , & pour empêcher que les maigres n'engraissent. Il semble que les Princes ne les souffrent , qu'afin d'entretenir une guerre civile parmi leurs sujets , persuadez que s'ils ne passioient leur vie à demander en justice ce qui leur
apar-

† *Le Palais.*

* *Les Procureurs.*

apartient, & à ufurper ce qui ne leur appartient pas ; leur autorité feroit en danger par leurs intrigues , & par leur agitation.

Quand j'entre dans la Grand' Salle ; je voi une infinité de personnes échauffées , dont la moitié tourmente l'autre par des contestations opiniâtrées depuis plusieurs années, & soutenues par les inventions diaboliques des Praticiens. Leur robe est longue & noire , pour faire voir combien elle est funeste à tout le monde ; ils portent sur la tête un bonnet à quatre cornes à la maniere des Prêtres , & en cet équipage ils conduisent leurs Parties comme autant de victimes sur l'Autel de Justinien.

Leurs armes sont la langue , la plume , & la bourse ; avec les deux premieres ils défendent & ruinent leur cliens , & avec la bourse ils les dépouillent : ils ne finissent les procès que quand les
par-

parties n'ont plus d'argent pour les continuer ; & lors qu'ils sont jugez, il ne reste aux plaideurs qu'un amas de papiers barbouillez, remplis d'une espece de termes magiques. C'est dans ce champ de bataille, où le pere & l'enfant, le mari & la femme, le maître & le valet, combattent l'un contre l'autre à coups de plumes, avec des menaces, des injures, & des calomnies, & où l'on voit des concussions réelles, des dépôts niez, des vols de tuteurs, & des pleurs de veuves & d'orphelins.

Quand au bout d'un grand nombre d'années quelqu'un gagne son procès, sa victoire le réduit à la mendicité. Cet exercice de contestation a quelque chose de bisarre, deux adversaires sollicitent jour & nuit le même Juge, l'un pour demeurer en chemise, & l'autre pour être nud, l'experience ne faisant que trop voir, que celui qui gagne
son

son procès à peine a-t-il de quoi s'habiller, & que celui qui le perd n'a pas de quoi se couvrir.

* Les livres sont dans la Bibliothèque d'un fameux Avocat, comme on voit dans la mer les poissons, dont une partie mange l'autre. Un million de morts sont rangez en bataille les uns contre les autres, pour entretenir la sedition dans toutes les familles des vivans, tant les opinions de ces Docteurs Interpretes des loix sont opposées, douteuses, incertaines. & variables. C'est ainsi que les Loix de Justinien, & de tous les autres Princes, sont corrompues, violées, ou confondues par ces Interpretes ignorans, ou malicieux, qui ne connoissent pas la verité de la Loi, ou qui se font un plaisir d'y trouver un sens inconnu, se souciant peu que leur interpretation subtile devienne la source d'une infinité

* *Les Avocats.*

nité de mauvaises contestations Le proverbe Espagnol me semble bien veritable , *qui commence un procès plante un palmier*, arbre qui ne donne jamais de son fruit à celui qui le plante. Les Mahometans sont bien plus heureux, leurs bâtons decident plus de procès en deux jours, que tous les Docteurs en plusieurs années. Les Romains ne s'accordoient pas en la maniere dont devoit être le Barreau ; Caton vouloit que le plancher fût tout herissé de pointes, pour déchirer les piés des plaideurs, & Marcellus au contraire, qu'il fût bien couvert contre les injures du tems, afin d'inviter tout le monde à y venir multiplier les contestations.

† Les Medecins guerissent & tuent ici les malades, comme dans tous les lieux du monde. Quand ils aprochent d'un malade, au lieu de connoître son mal, ils le lui de.

† Les Medecins.

demandent. Il n'y a point de remède plus sûr, pour avoir une vie longue & heureuse, que de les éloigner. Un Poëte Latin parlant d'un jeune Romain, qui s'étoit allé coucher en bonne santé, dit qu'il mourut subitement pendant la nuit, & cela parce qu'il avoit vû un Medecin en songe. Ce que je trouve d'injuste, c'est que l'on paye également le Medecin qui tue, & celui qui guerit; & qu'on ne trouve aucun Juge, qui punisse un Medecin ignorant.

* Le plus adroit exercice est celui de certains voleurs, qu'on appelle ici *Filoux*, leur métier est plus subtil que celui de *Geber*: s'il a montré à changer le plomb en or, ceux ci font l'or avec rien; ils volent avec tant d'adresse, que s'il n'étoit honteux de se laisser voler, ce seroit un plaisir de l'être par des gens si fins & si rusez. •Hercule n'au-

* Les Filoux.

n'auroit jamais scû qui lui avoit pris ses bœufs, si Cacus eût été filou de Paris. A vous dire la verité, qui va la nuit, est en danger de se trouver nud comme nos premiers parens; & qui dort pendant le jour, fait souvent mentir Aristote; qui dit qu'il n'y a point de vuide dans la nature, car ceux qui ne veillent pas assez, ne trouvent rien ni dans leur coffres, ni dans leurs maisons. Ces filoux sont toujours punis par les Juges, mais c'est quand on les attrape, & qu'ils ne font pas leur métier adroitement.

Les animaux sont ici plus doux qu'en pas un lieu du monde; on ne voit point de serpens, ni presque aucune sorte de bêtes venimeuses. Ce qui est admirable, c'est de voir que les chevaux, qui sont les animaux les plus fiers, perdent ici leur fierté, & deviennent plus doux, que ne sont les ânes d'Arcadie. Les François en font tout ce qu'ils veu-

veulent , il s'en faut peu qu'ils ne les fassent mettre à genoux , comme les Turcs font aux chameaux de leurs Caravanes. Ils les battent , ils les châtent ; & quand ils ne savent plus comme les tourmenter , ils les reduisent à la vilaine figure de singe , en leur coupant la queue & les oreilles , c'est de là qu'est venu le proverbe , que *Paris est le Paradis des femmes , le Purgatoire des hommes , & l'Enfer des chevaux.*

* Quant à la devotion , je n'ai jamais vû Peuple plus devot , Prêtres plus retenus , Clergé plus réglé , & Religieux donner meilleur exemple. Le Peuple frequente les Eglises avec pieté , les Marchands vont demander à Dieu que leur negoce prospere ; il n'y a que les Nobles & les Grands qui y viennent pour se divertir , pour parler , & pour faire l'amour : & on voit quelquefois des hommes qui y entrent
avec

* *La devotion.*

avec des bottes , fans se souvenir du respect qu'ont les Mahometans , qui , avant que d'entrer dans leurs Mosquées , laissent leurs souliers à la porte.

* Quoiqu'on vive long tems ici , cependant on n'y voit presque point de vieillards ; les hommes n'y portent point de barbe , ni leurs propres cheveux , & ils couvrent avec beaucoup de soin les défauts des années avec les cheveux d'autrui , qui leur donnent une perpetuelle jeunesse. Depuis que la perruque a été reçûë , les têtes des morts , & celles des femmes , se vendent cher , étant la mode , que les sepulchres & les femmes fournissent le plus bel ornement à la tête des hommes..

Tout le monde s'habille avec beaucoup de propreté , les rubans , les dentelles & les miroirs sont trois choses , sans lesquelles les François
ne

* *Les ajustemens*

ne peuvent pas vivre. L'or & l'argent est devenu si commun, comme j'ai déjà dit, qu'il brille sur les habits de toutes sortes de personnes, & le luxe démesuré confond le maître avec le valet, & les gens de la lie du peuple avec les personnes les plus élevées. Tout le monde porte l'épée, & Paris ressemble à l'Utopie de Thomas Morus, où l'on ne distinguoit personne.

C'est ici le pays du plaisir. Les amans ne soupirent gueres, la jalousie ne tourmente personne, les soldats François vont à la mort par divertissement, & les affligés ne paroissent point en public. Il y a des Musiciens en si grand nombre, qu'en commençant depuis la plus grande Dame jusqu'à la plus vile servante, & depuis le plus noble Cavalier jusqu'au dernier laquai, chacun sacrifie à Orphée, c'est à dire que chacun chante, & plus
dans

dans les places publiques & dans les jardins, que dans les maisons particulieres, les François se moquant du Philosophe, qui remarque dans sa Politique, que les Poètes n'ont jamais fait chanter Jupiter, comme si le chant étoit indigne d'un Dieu.

Comme tout est cher à Paris, il n'y a pas jusques aux morts, qui ne payent un droit pour obtenir la sepulture, ainsi un homme qui se meurt est moins embarrassé de mourir, que de payer le Medecin qui le tue, & le Curé qui l'enterre.

* Les Gens de lettres sont ici en aussi grand nombre que les ignorans à Constantinople. Il y a plusieurs Academies, où les honnêtes gens vont discourir; les deux plus fameuses sont celle de la langue Françoisé, & celle des Sciences. La dernière est composée de plusieurs
Phi-

* *Les Academies.*

Philosophes plus éclairez que les Anciens, & qui découvrent tous les jours de nouveaux myfteres dans la nature. Et l'autre est une Compagnie d'Esprits sublimes, qui apprennent les beautez de la langue Françoisè, & qui ont rendu cette nation la plus éloquente de l'univers. L'Université est auffi une Academie celebre, où l'on exerce les jeunes gens dans les principes des choses naturelles; & la Sorbonne, un seminaire fameux, où la Theologie enseigne à parler des Myfteres de la Religion; & c'est de là que sont sortis les premiers hommes de l'Europe, pour la science & pour la vertu.

* J'ai ouï dire que les Alchymistes sont ici en aussi grand nombre que les Cuisiniers; mais ils ne tirent de leur Art que des connoissances inutiles. On en conte cinq à six mille, qui seront assez mal-

K

heu-

* *Les Alchymistes.*

heureux pour ne recevoir de leurs travaux & de leur assiduité, que de la fumée; récompense ordinaire, que donne à ses adhérens un Art riche en espérances, libéral en promesses, & ingénieux pour la peine & pour la fatigue, dont le commencement est de mentir, le milieu de travailler, & la fin de demander l'aumône.

* Les Libraires & les Imprimeurs tiennent le premier rang parmi les Arts Mécaniques; il n'y a pas une ville au monde, où l'on voie plus de livres nouveaux, & où la difficulté de faire imprimer soit plus grande. Plusieurs personnes écrivent sur des matières nobles & curieuses, mais ils sont presque tous pauvres. La Morale est principalement du goût des François, on en écrit avec beaucoup de politesse; on traduit, & on imprime aussi plusieurs livres Grecs, Latins, Ita-

** Les Libraires.*

Italiens & Espagnols. Marque certaine de la pauvreté des Auteurs, de la richesse des Libraires, & du grand fruit que produisent les applications des Gens de Lettres. Les Libraires s'enrichissent sans entendre les livres qu'ils vendent, & c'est d'eux que Quevedo dit, *qu'ils sont tourmentez en l'autre monde pour les œuvres d'autrui.*

On trouve à Paris tout ce qu'on peut demander, & on le trouve sur le champ. Et le monde ne fournit aucune invention pour goûter tous les plaisirs de la vie, que l'on ne mette en usage. Les Peripateticiens & les Stoiciens n'ont jamais tant travaillé pour réformer les mœurs, que les Cuisiniers travaillent pour satisfaire le ventre. Toujours sauces nouvelles, & ragoûts inconnus; & les François, fatiguez de se nourrir de viandes ordinaires, ont trouvé le moïen d'amolir les os décharnez des animaux,

& d'en faire des mets délicieux! On vit chèrement ici, le pain est bon, il est blanc, bien fait, & un seul pain est quelquefois si grand, qu'il suffit pour rassasier une famille pendant plusieurs jours, ce qui a fait dire à un plaisant, que si cette maniere de faire de grands pains eût été dans la Judée au tems du Messie, les cinq mille Juifs, qui furent rassiez, se seroient plutôt étonnez du four, que du miracle.

Cependant, quoiqu'on soit dans une ville si abondante, qui n'a rien, n'a rien; c'est à dire que l'eau & le feu sont interdits à ceux qui n'ont point d'argent, comme ils l'étoient aux criminels du tems des Romains. Je ne pense pas qu'il y ait au monde un enfer plus terrible, que d'être pauvre à Paris, & de se voir continuellement au milieu de tous les plaisirs, sans en pouvoir goûter aucun. Parmi cette grande abondance
on

on trouve une infinité de misérables qui demandent l'aumône d'un ton comme s'ils chantoient, on les voit gelez de froid en hiver, & au printemps ils présentent des fleurs pour exciter la compassion.

* On ne croit ici ni aux enchantemens ni aux sorciers, & rarement aux possédez. L'adultere y passe pour une galanterie, même dans l'esprit des maris, qui voient tranquillement faire l'amour à leurs femmes, & ils ont raison. C'est une grande folie de nos jaloux Italiens, de planter l'honneur dans un endroit si fragile.

On vend toutes choses, excepté l'art de taire un secret; les François disent que c'est la profession d'un Confesseur, & que pour eux ils ne taisent que les choses indifférentes, qu'on ne leur confie point, & dont ils ne sentent aucune demangeaison de parler.

K 3

* La

* *La Galanterie.*

* La civilité est plus étudiée en France, que dans le Roïaume de la Chine. On la pratique avec beaucoup d'agrémens parmi les personnes de qualité, les Bourgeois y mélangent de l'affectation, & le Peuple s'en acquitte grossièrement; chacun en fait un art à la mode; on trouve des maîtres qui montrent les ceremonies, & ces jours passez je rencontrai dans la rue une femme assez bien faite, qui s'offrit de me vendre des complimens, & de me les donner à bon marché. Cette femme va dans les maisons, elle y déploie sa marchandise, & gagne de quoi vivre.

On aime les Etrangers, ils y viennent de tous les endroits du monde pour voir le Roi, qui est un Prince très bien fait, & très accompli. Ils jouissent en même tems de tous les plaisirs, qui peuvent flatter les sens, excepté l'odorat.

* *La civilité.*

dorat. Comme le Roi n'aime pas les fenteurs, tout le monde se fait une nécessité de les haïr, les Dames affectent de s'évanouïr à la vûë d'une fleur. Ainsi les personnes les plus délicates refusent de se satisfaire dans les odeurs, que nous autres Italiens aimons si parfaitement; & que les Espagnols & toutes les nations de l'Asie estiment si précieuses. Aussi étant privez de ce plaisir, nous sommes continuellement engloutis de la mauvaise odeur des ruës, & de la puanteur des cloaques, qui pourroient porter *le navire de Ptolomée.*

On trouve plusieurs maîtres qui enseignent les Langues étrangères. L'Italienne & l'Espagnole sont plus à la mode que les autres, & elles ont des sectateurs. Les Dames sur tout, curieuses d'entendre ces deux Langues, & de les parler, n'épargnent pas leur peine, & el-

les reüssissent. Les histoires du tems, & les grands événemens du monde, sont ici écrits avec beaucoup de delicateſſe, on represente auſſi ſur les Almanachs toutes les batailles & les prises de villes, & toutes les actions conſiderables qui ſe paſſent ſur la mer & ſur la terre, & on a ſoin d'embellir la representation de pluſieurs deviſes & de figures agreables.

† On tient tous les ans en Carême une foire fameuſe, apellée la Foire Saint Germain; c'eſt dans un grand lieu tout rempli de boutiques, où une infinité de marchands étalent toutes les marchandises les plus belles & les plus riches qu'on faſſe dans cette grande ville. On y trouve auſſi de toutes ſortes de liqueurs, de vins, & de confitures, & l'on y vend de toutes ſortes de meubles precieux. Toute la Ville y va, mais bien plû-

† *La Foire Saint Germain.*

plûtôt pour se divertir, que pour acheter. Les amans les plus rusez, les filles les plus jolies, & les filoux les plus adroits, y font une foule continuelle: il n'y a larcin de cœur, ni larcin de bourse, qu'on n'y fasse; & comme l'affluence est toujours grande & continuelle, il y arrive des aventures assez singulieres pour le vol & pour la galanterie. Les bourses ont le même sort que les ames de Pythagore, elles passent de l'un à l'autre par une transmigration invisible. Autrefois le Roi y venoit, mais presentement il n'y vient plus. Le principal divertissement s'y fait la nuit, où une infinité de lumieres, rangées dans toutes les boutiques, rendent la foire plus brillante & plus magnifique, cachent plus facilement les défauts du visage des Dames, & donnent à d'autres plaisirs un goût plus agreable & plus delicieux.

* L'in-

* L'invention d'éclairer Paris pendant la nuit par une infinité de lumieres, merite que les peuples les plus éloignez y viennent voir ce que les Grecs & les Romains n'ont jamais pensé pour la police de leurs Republiques. Les lumieres enfermées dans des fanaux de verre, suspendus en l'air, & à une égale distance, sont dans un ordre admirable ; on les met toutes dans le même tems, & elles éclairent toute la nuit. Ce spectacle est si beau, & si bien entendu, qu'Archimede même, s'il vivoit encore, n'y pourroit rien ajouter de plus agreable & de plus utile. Ces feux nocturnes font un bien extrême à tout le peuple, ils contribuent à la sûreté publique ; aussi bien que plusieurs troupes de gens, les uns à pié, & les autres à cheval, qui vont toute la nuit par la ville, pour empêcher les meurtres, les vols

* *Les Lanternes.*

vols & les assassins, que l'on faisoit autrefois impunement à l'abri des tenebres. Ce qui rend Paris, si vous en ôtez le bruit épouvantable, la plus sûre & la plus délicieuse ville de l'univers.

* Je reviens au Jardin fameux des Tuilleries, dont la beauté charme jusqu'aux aveugles, qui s'y vont promener tous les jours de l'Été. Comme il est fait pour le plaisir d'un grand peuple, l'art y a fait tous ses efforts pour le rendre digne d'une infinité de personnes considérables qui le fréquentent, d'un grand nombre de belles Dames qui l'embellissent, & d'une quantité extrême d'honnêtes gens qui s'y promènent toujours. L'entrée en est interdite aux laquais & à la canaille ; il est très spacieux, & quasi capable de contenir une grande partie du peuple, s'il y venoit en même tems, situé sur

K 6

le

• *Les Tuilleries.*

le bord de la Seine , & la vûe de cette riviere , des collines , & des campagnes voisines , augmenté sa beauté & ses agrémens. Les grandes allées , couvertes d'une infinité d'arbres , qui ne produisent que de l'ombre , conviënt les personnes de s'y promener , & quand on est fatigué , on trouve plusieurs sieges dans tous les endroits pour s'asseoir , & des theatres , des labirintes , & des tapis d'herbes fraîches , pour se retirer comme dans une agreable solitude.

On voit là étalé dans les habits tout ce que le luxe peut inventer de plus tendre & de plus touchant. Les Dames avec des modes toujours nouvelles , avec leurs ajustemens , leurs rubans , leurs pierrieres , & les agreables manieres de s'habiller , étalent dans les étofes d'or & d'argent les applications continuelles de leur magnificence.

Les

Les hommes de leur côté, aussi vains que les femmes, avec leurs plumés & leurs perruques blondes, y vont chercher à plaire, & à prendre les cœurs, mais souvent ils y sont pris eux-mêmes; car il n'y manque pas de Dianes, qui charment des Endimions. Dans ce lieu si agreable, on raille, on parle d'amour, de nouvelles, d'affaires, & de guerre. On decide, on critique, on dispute, on se trompe les uns les autres, & avec cela tout le monde se divertit. On y voit au Printems plusieurs sortes de fleurs, & les rossignols en Eté semblent y avoir choisi leur demeure, & avec leur voix sonore ils y chantent leurs amours & leurs plaintes. On ne voit là aucun visage triste, on y est tranquile, éloigné du bruit, & on n'y entend aucun discours lamentable: & je croi que ce fut dans ce jardin charmant, que se trouva Armide pour desarmer son Renaud, & pour le mettre dans

les chaînes. Ce beau lieu est entretenu aux dépens du Roi , & on n'oublie aucun soin pour le rendre agreable ; le Roi y a mis un Gouverneur avec beaucoup d'Officiers subalternes. Les portes en sont toujours gardées ; s'il y avoit une plus grande quantité d'eau , & quelques belles statues de marbre , les yeux y auroient plus de plaisir , & n'auroient rien à y souhaiter.

* Je n'ai jamais vû tant d'Abez , & qui portent plus volontiers l'habit court , le petit colet , & la perruque blonde. En verité ils sont l'ornement de Paris , & le refuge des Dames affligées ; comme ils ont l'esprit galant , leur conversation est plus agreable , & plus souhaitée. J'ai trouvé parmi eux les personnes les plus obligeantes ; les plus civiles , & les plus secretes. Il seroit à souhaiter que le grand nombre d'Abez fût diminué, en re-
tran-

* *Les Abez.*

tranchant de ce rang tous ceux qui ont leurs Abayes dans le conclave de la Lune & dans les espaces imaginaires.

Quoique les hommes soient laborieux & ingénieux dans leur art, les femmes ne laissent pas de faire la moitié du travail. Les plus belles gardent les boutiques, pour y attirer les marchands; comme elles sont extrêmement ajustées, & qu'elles ont une voix & des paroles gracieuses, elles ne manquent jamais, comme j'ai déjà dit, de tirer tout nôtre argent, quoiqu'on n'ait aucune envie d'acheter.

* On trouve sur le Pont-neuf une infinité de gens qui donnent des billets; les uns remettent les dents tombées, & les autres font des yeux de crystal, il y en a qui guerissent de maux incurables, celui-ci prétend avoir découvert la
ver-

* *Les Charlatans.*

vertu cachée de quelques pierres en poudre pour blanchir & pour embellir le visage. Celui-là assuré, qu'il rajeunit les vieillards, il s'en trouve qui chassent les rides du front & des yeux, qui font des jambes de bois pour reparer la violence des bombes. Enfin tout le monde a une application au travail si forte & si continuelle, que le Diable ne peut tenter personne que les Fêtes & les Dimanches.

Comme les François ont trouvé le secret des peaux impenetrables, ils se moquent presentement des naufrages; le tems est venu de marcher sur la mer & sur les fleuves avec sûreté, & sans se servir du manteau d'Elie. Un homme vêtu de ces peaux est porté sur l'eau sans se mouiller, & on voit si souvent cette experience sur la riviere, qu'on n'y fait plus d'attention.

* Vou-

* Voulez vous être homme de bien à Paris pendant six mois seulement , & après vivre en scelerat ? changez de quartier , & personne ne vous connoîtra. Voulez vous y vivre inconnu toute vôtre vie ? allez loger dans une maison , où il y ait huit ou dix familles , celui qui demeurera le plus près de vous , fera le dernier à savoir qui vous êtes. Vous prend-il envie d'être aujourd'hui tout couvert d'or , & demain habillé de bure ? personne n'y prendra garde & vous pouvez marcher par la ville vêtu en Prince , ou en faquin.

J'ai vû un dimanche dans une seule paroisse faire soixante-cinq mariages. On dit qu'il y a ici jusqu'à quatre mille vendeurs d'huîtres , que l'on y mange chaque jour quinze cens gros bœufs , & plus de seize mille moutons , veaux ou cochons , outre une prodigieuse quan-

* *La Liberté de Paris.*

quantité de volaille & de gibier. Le peuple dépense un million chaque année pour se divertir au Theatre de Musique, & aux Theatres de Comedie. On conte cinquante mille maisons, dans chacune desquelles les familles sont si nombreuses, qu'elles logent depuis le grenier jusqu'à la cave; on y conte aussi cinq cens grandes rues, outre une infinité de petites, dix places; plusieurs marchez, dix-sept portes, neuf ponts, avec autant de fauxbourgs, & plus de trente Hôpitaux. On y voit un grand nombre d'Eglises, & Colleges, plusieurs belles Bibliothèques publiques ou particulieres, & quantité de Cabinets riches & curieux, ornés de medailles & de peintures, & remplis des plus belles raretez de l'Europe.

Ce n'est pas ici l'usage de rien prêter, & c'est quelquefois une sorte d'injure d'offrir de l'argent & d'en

d'en emprunter, on n'offre jamais dans la maison des logemens aux étrangers, ni même à les amis.

Il y a dans chaque quartier une maniere de Juge, qu'on nomme Commissaire, qui décide sur le champ de certaines petites contestations, & qui empêche le bruit & les querelles.

Ceux qui ne sont pas François, ne peuvent souffrir que les hommes se peignent publiquement dans les rues, que les Dames portent toujours un petit miroir à la main, & qu'elles aillent masquées toute l'année. Les jeunes gens se divertissent à tous les exercices du corps, & sur tout à la paume, dans un lieu fermé & couvert; les hommes âgés passent le tems aux dez, aux cartes, & à dire des nouvelles; & les Dames jouent plus ordinairement que les hommes, elles font aussi quantité de visites, & sont assidues à toutes les Comedies.

Ce

Ce qu'on trouve ordinairement à Paris , sont quantité de paroles données, qu'on ne tient point, de graces reçues qu'on se fait un plaisir d'oublier, plusieurs fous dans les ruës, & quelques uns d'enfermez; mais ce qu'on voit rarement, c'est la modestie & la sagesse, ce sont des gens oisifs, des personnes sobres, & des hommes qui ayent vieilli: il est très rare d'y trouver des timides & des scrupuleux; mais ce qu'on n'y voit jamais, & qu'on souhaiteroit avec plus d'ardeur, c'est le repos, le secret, & un ami veritable.

Au reste, le chocolat, le thé, & le caffé, sont extrêmement à la mode, mais le caffé est préféré aux deux autres, comme un remede qu'on dit être souverain contre la tristesse: aussi dernièrement une Dame aprenant que son mari avoit été tué dans une bataille: *Ah! malheureuse que je suis*, dit-elle, *vîte qu'on m'a-*

m'apporte du *café*, & elle fut aussi-tôt consolée.

* Je ne savois ces jours passez, si on mangeroit encore du pain; celui qui étoit allé pour en acheter, me vint dire que le pain tortillé, que j'aimois, n'étoit plus à la mode. C'est la mode qui est le véritable démon, qui tourmente toujours cette nation. Jusques là qu'ils n'aiment plus les femmes comme ils faisoient autrefois, & les plus débordés regarderoient comme un crime l'attachement le plus tendre. On a porté les cravates si courtes, qu'à peine les voyoit-on, & à cette heure on les attache au col, d'où elles pendent comme des saucissons de Boulogne. Les François ne portent plus d'épées, mais des cimeterres. Les chiens de Boulogne passent présentement pour laids & insupportables; & on ne caresse plus que ceux qui ont le museau de loup,

&

* *La mode.*

& les oreilles coupées, & plus ils sont difformes, plus ils sont honorez de baisers & d'embrassemens. Les perruques ont aussi leur mode, on les faisoit à la Françoisé, & maintenant on les porte à l'Espagnole. Les petites montres ont été recherchées, & elles sont aujourd'hui ridicules, & les plus grosses sont le plus à la mode. J'ai même ouï dire que l'on ne fait plus de complimens dans les lettres, mais que l'on introduit une nouvelle mode, qui est de cacheter, non pas d'un seul cachet, mais de trois, de peur de blesser la civilité.

Mon cher ami, prions Dieu de tout nôtre cœur, qu'il donne à cette brave nation l'esprit de paix, & que la fureur martiale, qui l'agite toujours, se change en une mode salutaire, qui fasse revenir le repos & la tranquillité dans toute l'Europe.

* La

* La Reine Christine aiant fait l'abjuration publique de la Religion Luthérienne à Inspruch, on la regala de la Comedie l'après-dinée. Sur quoi elle dit à des personnes du premier ordre, qui avoient assisté à son changement de Religion, & qui n'étoient là envoiez que pour chercher tous les moïens de la divertir; *Messieurs, il est bien juste que vous me donniez la Comedie, après vous avoir donné la Farce.*

* Le Duc de Rohan passant en Suisse, & se trouvant indisposé, on envoia chercher le plus celebre Medecin du Canton. On lui amena le Docteur Thibaut, qui entrant dans la chambre de ce Duc, le salua fort gravement, & lui demanda quelle pouvoit être sa maladie. Mr. de Rohan le regarda, & lui dit: Je ne sai Monsieur le Docteur, où je vous ai vû, mais il me semble que je vous connois. Le Docteur
Thi-

Thibaut lui répondit ; Cela pourroit être , Monseigneur , & vous pouvez bien vous souvenir que j'ai été le Maréchal de vôtre Ecurie. Comment donc , lui repartit Monsieur de Rohan , faites vous ici le Medecin ? & de quelle maniere pouvez vous traiter les malades ? Maître Thibaut repartit sans hesiter , qu'il passoit pour le plus grand Medecin de tout le Canton , & qu'il traitoit les Suisses , comme il àvoit traité les chevaux de son Excellence ; qu'à la verité il en mouroit beaucoup des remedes qu'il leur faisoit prendre , mais qu'il en guerissoit aussi quelques uns ; & qu'il le prioit de ne le point decouvrir , & de lui laisser gagner sa vie aux dépens de celle de Messieurs les Suisses.

* La question étant proposée au Maréchal de Grammont , quelle bête ressembloit plus à l'Homme ; quelques-uns dirent que c'étoit le
fin.

linge , d'autres l'Elephant ; & il y en eut qui furent pour le Cheval & pour le Chien. Chacun fit valoir son bel esprit , & n'oublia ni les exemples , ni les raisons , ni les histoires de tous les païs. Le Maréchal , après une longue contestation , prit la parole , & dit avec son sérieux ordinaire ; qu'il n'y avoit point de bête qui ressemblât plus à l'Homme que le Suisse.

* Un Espagnol , qui n'avoit qu'un œil , & qui étoit dans la Galerie d'un Jeu de Paume pour voir jouer , eut l'autre œil crevé d'un coup de bale ; sans s'émouvoir , il ôta son chapeau à la Compagnie , & ne fit que dire , *Buenas noches* , c'est à dire , *Bon soir*.

* Il y avoit un Aveugle à Mastrich , qui alloit souvent chez Mr. le Rhingrave jouer au Piquet avec des hommes de qualité ; mais quand c'étoit à lui à donner , ils ne lui permettoient pas de toucher les cartes ,

L

par-

parce qu'au toucher il les connoissoit parfaitement.

* *Dans l'amour, comme dans le jeu,
Rien n'est certain, rien n'est solide;
Et le mérite sert bien peu,
Où sans ordre & sans choix la fortune
preside.*

*Du plus adroit, & du plus généreux,
Du plus aimable, & du plus amoureux,
Souvent le malheur est extrême;
Et souvent, sans y penser même,
Le plus sot est le plus heureux.*

* Quand les Ambassadeurs de Jean V. Duc de Bretagne revinrent d'Ecosse, où il les avoit envoiez pour traiter le mariage de François son fils avec Isabeau; il leur demanda comment étoit faite cette Princesse; & ils lui répondirent. *Elle a beauté suffisante, & corps pour porter enfans, mais elle n'a pas grand & subtil langage. Voila justement comme il nous la faut,* repartit Jean, *& je tiens une femme assez savante,*
quand

quand elle fait mettre de la difference entre le pourpoint & la chemise de son mari.

* J'ai vû autrefois une Demeoiselle, qui étoit riche, & qui avoit la peau farineuse; & comme je conseilloyois à un Gentilhomme, qui n'avoit pas beaucoup de bien, de l'épouser, il me dit, *qu'elle n'étoit bonne que pour un Meunier*. Un autre de ses voisins, qui étoit informé de la réponse qu'il avoit fait, l'épousa, & dit par une autre espece de turlupinade, *qu'elle feroit venir l'eau au moulin*.

* Constantin marquant avec une demi pique cinq ou six piés de terre à son filz, lui dit ces mots;
 „ pourquoi tant fuer & tant travailler?
 „ au bout de tout cela, ni toi
 „ ni moi n'aurons que ce peu de terre,
 „ encore n'en sommes nous pas
 „ assurés.

* On a dit de la maniere de chanter de diverses nations. L'Espagnol

pleure, l'Italien se plaint, l'Alleman meugle, le Flamand hurle, le seul François chante.

* Le Pere Pelleprat dit dans la seconde partie de ses Relations, que les Americains Meridionaux dansent pour marquer leur deuil & leur tristesse, & pleurent & gemissent pour témoigner leur joye.

* Recommandez, disent les Orientaux, aux parens & aux allicz, de se voir & de se rendre visite, mais ne leur recommandez pas d'être voisins; pourquoi? parce que le voisinage produit la familiarité, la familiarité produit le mépris, & le mépris produit la haine & la division.

* Un Seigneur à Cordon bleu, dont le genie passoit pour être fort grossier, voyant briller un gros diamant à la main d'une belle Dame, dit à un de ses amis, *j'aimerois mieux la bague que la main.*

Et

*Et moi, répondit la Dame qui l'avoit entendu, j'aimerois mieux le li-
cou que la bête.*

* Les raisonnemens des Mathématiques sont faits comme l'Amour. Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un Amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, & puis encore davantage, & à la fin cela va bien loin. De même accordez à un Mathématicien le moindre principe, il vous menera si loin de conséquence en conséquence, qu'à peine le pouvez vous croire.

* Le Prince de Condé voulant se railler d'une personne, qui pour se donner des airs de qualité disoit, *Monsieur mon Pere, Madame ma Mere*, dit en sa présence, *Monsieur mon Ecuyer, allez dire à Monsieur mon Cocher qu'il mette Messieurs mes Chevaux à Monsieur mon Carrosse.*

* Un Roi ayant prononcé sen-
L 3 tence

tence de mort contre un criminel, & le criminel, qu'on alloit exécuter en sa présence, n'ayant plus que la langue dont il pût disposer, vomissoit contre lui mille injures & mille maledictions. Le Roi ayant demandé ce qu'il disoit, un de ses Courtisans, qui ne vouloit pas l'aigrir davantage contre ce malheureux, prit la parole, & assura que le criminel disoit que Dieu cherissoit ceux qui se moderoient dans leur colere, & qui pardonnoient à ceux qui les avoient offensés. Sur ce rapport le Roi fut touché de compassion; & donna sa grace au criminel. Un autre Courtisan, ennemi de celui qui venoit de parler au Roi, dit: „Des
„ personnes de nôtre rang & de
„ nôtre qualité ne doivent rien dire aux Monarques qui ne soit
„ veritable; ce miserable a injurié
„ le Roi, & a proferé des choses indignes contre Sa Majesté.
Le

Le Roi en colere de ce discours
„ dit; le menfonge de ton Colle-
„ gue m'est beaucoup plus agrea-
„ ble que la verité que tu viens de
„ me dire.

* Le fage fonge, avant que de
parler, à ce qu'il doit dire; le fou
parle, & enfuite fonge à ce qu'il a
dit.

* Le peu d'attention est le de-
faut qui regne le plus dans les con-
versations, & qui en fait auffi l'or-
dinaire defagrément; & ce peu
d'attention confifte prefque tou-
jours à fonger plutôt à ce qu'on
veut dire, qu'à répondre à ce qu'on
a dit. On écoute les autres feule-
ment avec les yeux, pendant que les
oreilles font fermées, & que l'esprit
s'est retiré pour vaquer à d'autres af-
faires.

* Ceux qui n'aiment pas, ont ra-
rement de grandes joyes, ceux qui
aiment, ont souvent de grandes trif-
teffes.

* Un Roi de Perse étant en colere , deposa son Grand Vizir & en mit un autre en sa place ; néanmoins , parce qu'il étoit d'ailleurs content des services du déposé , il lui dit de choisir dans ses Etats un endroit tel qu'il lui plairroit , pour y jouir le reste de ses jours avec sa famille des bienfaits qu'il lui avoit faits jusques alors. Le Vizir lui répondit ;
„ Je n'ai pas besoin de tous les
„ biens , dont Vôte Majesté
„ m'a comblé ; je la supplie de
„ les reprendre , & si elle a en-
„ core quelque bonté pour moi ,
„ je ne lui demande pas un lieu qui
„ soit habité , je lui demande avec
„ instance de m'accorder quelque
„ village desert , que je puisse re-
„ peupler & retablir avec mes
„ gens par mon travail , par mes
„ soins , & par mon industrie. Le
Roi donna ordre qu'on cherchât
quelques villages , tels qu'il en
de-

demandoit , mais après une grande recherche ceux qui en avoient eu la commission vinrent lui rapporter, qu'ils n'en avoient pas trouvé un seul. Le Roi en parla au Vizir dessus posé, qui lui dit. Je savois fort
,, bien qu'il n'y avoit pas un seul en-
,, droit ruiné dans tous les païs,
,, dont le soin m'avoit été confié;
,, ce que j'en ai fait a été , afin
,, que Vôte Majesté scût elle mê-
,, me en quel état je les lui rends, &
,, qu'Elle en charge un autre, qui
,, puisse lui en rendre un aussi bon
conte. Ce Vizir fut retabli par cette adresse.

* Tel connu dans le monde par de grands talens , honoré & cheri par tout où il se trouve , est petit dans son Domestique , & aux yeux de ses proches , qu'il n'a pû reduire à l'estimer. Tel au contraire , prophete dans son païs, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens, & qui est resserré dans l'enceinte

de sa maison, s'aplaudit d'un mérite rare & singulier, qui lui est accordé par sa famille, dont il est l'idole; mais qu'il laisse chez soi, toutes les fois qu'il sort, & qu'il ne porte nulle part.

* Il est des actions comme des viandes; les meilleures ne valent rien, quand elles sentent la fumée.

* Une Dame de qualité, qui étoit vieille & sèche, étant allée avec un habit verd à un bal, que donnoit le Roi Henri IV. ce Prince lui dit; *Je vous suis bien obligé, Madame, de ce que vous avez employé le verd & le sec pour faire honneur à la compagnie.*

* La pensée du Chevalier d'Acceilli sur un avare est naturelle & plaisante.

Oùt las, quand la nuit nous rend l'obscurité,

En paroît toujours attristé;

Mais ce n'est pas à cause d'elle,

C'est parce que le jour épargne la chandelle,

* Si

* Si vous observez avec soin, qui sont ceux qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes, dont personne n'est content.

* Un Evêque étant à table, & en mangeant aiant fait tomber quelque ordure sur sa barbe, qu'il portoit fort longue, son maître d'hôtel lui dit; Monseigneur, il y a quelque chose de malpropre *sur la barbe de vôtre Grandeur*; mais voyant que ce Prélat le regardoit de travers, il crut que c'étoit à cause qu'il ne s'étoit pas bien expliqué, & pour se corriger, il se reprit, & dit; Monseigneur, il y a quelque chose de malpropre *sur la Grandeur de vôtre barbe*.

* Quand Gomor mange, agit *quod agit*, il ne songe à autre chose qu'à manger.

Gomor étant à table avec certains pedans, Qui criaient & prechoient trop haut sur la vengeance,

*Lui, qui se jonne alors qu'à ce que font ses
dents,*

*Paix là, paix là, dit il, on ne fait-ce
qu'on mange.*

Dorinice n'approuvoit pas qu'on
mît cet article dans ce Recueil, par-
ce qu'il n'étoit bon que pour les
mangeurs; mais *Dorilas* lui répon-
dit, tout le monde mange, il est
donc bon pour tout le monde.

* Il n'est rien de si bisarre que
l'Amour, & ce qu'il fait naître.

Lycidas voudroit bien épouser *Maronit-
le,*

*Il insiste, il l'en prie, il lui donne, il la
vent;*

Mais est elle si belle fille,

*Que pour l'avoir pour femme il fasse ce
qu'il peut?*

*Helas! tout au contraire elle est épouvan-
table,*

*A peine l'on peut dire à la voir ce qu'elle
est.*

*Qu'est ce donc que dans elle il trouve d'a-
greable?*

Elle touffe, & cela lui plaît.

Un

* Un railleur de profession étant extrêmement malade, & voyant autour de lui plusieurs Medecins, qu'il avoit fait appeller *pro forma*, afin de faire une consultation sur sa maladie, dit qu'il s'imaginoit être un soldat, qu'on alloit passer par les armes, & ainsi, ajouta-t-il, en parlant à celui qui passoit pour être le plus habile de ces Medecins, Monsieur, je vous prens pour mon parrain.

* Les donneurs de commissions doivent commencer par donner l'argent necessaire pour les faire, s'ils veulent qu'on les execute, c'est ce qu'un Curé Italien, nomme *il Piovano Arlotto*, fit comprendre d'une maniere fine & agreable à quelques uns de ses amis qui lui avoient donné plusieurs commissions. Ce Curé fameux par ses bons contes & par ses plaisantes reparties, s'embarquant pour un voyage, fut prié par plusieurs de

ses amis de leur faire diverses emplettes au pays où il alloit , ils lui en donnerent des memoires , mais il n'y en eut qu'un qui s'avisât d'y joindre l'argent necessaire pour payer ce qu'il lui demandoit. Le Curé employa cet argent de son ami conformément à son memoire , & n'acheta rien pour tous les autres ; lorsqu'il fut de retour , ils vinrent tous chez lui pour y recevoir leurs emplettes , & le Piovano leur dit.

„ Messieurs , lorsque je fus em-
„ barqué , je mis tous vos me-
„ moires sur le pont de la Galere ,
„ à dessein de les mettre en or-
„ dre , mais il s'éleva un vent ;
„ qui les emporta tous dans la mer ,
„ ainsi je n'ai pû me souvenir de
„ ce qu'ils contenoient. Cepen-
„ dant , lui dit un d'entre eux ,
„ vous avez apporté des étoffes à
„ un tel. Il est vrai , repliqua Pio-
„ vano , mais c'est qu'il avoit en-
„ veloppé dans son memoire un
„ nom :

„ nombre de ducats, dont le poids
 „ empêcha le vent de l'emporter
 „ avec les vôtres qui étoient le-
 „ gers, c'est ce qui a fait que je ne
 „ me suis souvenu que de ce qu'il
 „ m'a demandé.

* Le même Curé passant par Na-
 ples, alla saluer le Roi Alfonse,
 qui y regnoit alors. Ce Roi aprit
 par un de ses Courtisans, que le
 Piovano Arlotto étoit un homme
 plaisant, qui disoit librement &
 agreablement ce qu'il pensoit aux
 personnes les plus élevées, & qu'il
 avoit un livre, où il écrivoit tou-
 tes les fautes des Principaux de son
 tems sans en excepter les Souve-
 rains. Messer Piovano, lui dit le
 Roi, ne serois je point écrit sur
 vôtre livre ? il faut voir, répon-
 dit le Piovano, & le Roi lui a-
 yant ordonné de l'aller querir, il y
 lut, *faute faite par Alfonse Roi de*
Naples, d'avoir envoyé en Allema-
gne un Alleman qui étoit en sa Cour
 avec

avec douze mille florins d'or , pour lui acheter des chevaux. En quoi

trouvez vous que j'aye failli , dit le Roi , de donner cette commission à cet Alleman ? C'est , répondit le Piovano , parce qu'il restera en son pays avec votre argent. Et s'il revient avec des chevaux , ou qu'il me raporte mon argent ? repartit le Roi.

Alors , repliqua le Piovano , je vous effacerai de mon livre , & j'y écrirai l'Alleman en votre place. La li-

berté de cette réponse , loin de fâcher le Roi , lui parut si agreable , qu'il renvoya Piovano Arlotto avec des presens , après lui avoir fait beaucoup de caresses.

* Un Curé Italien invita un jour à dîner ce même Piovano avec plusieurs autres Curez. Ce Curé , qui voulut faire le plaisant , les tira à part & leur dit , Messieurs , je suis d'avis que nous nous rejoüissions aujourd'hui aux dépens du Piovano Arlotto , qui fait le bon compagnon ,

&c

& qui se moque de tout le monde : comme mon clerc est malade , & que je n'ai personne pour nous servir , j'ai dessein de vous proposer de tirer à la courte paille , pour voir lequel de nous ira à la cave tirer le vin , & servir les autres , pendant que nous dînerons , & je ferai en sorte que le sort tombera sur le Piovano Arlotto ; ce qui ayant été conclu entre eux fut exécuté. Arlotto s'aperçut du complot , & résolut d'en faire repentir son Maître ; il alla à la cave remplir les bouteilles , pendant que les autres commençoient à dîner , & étant remonté avec ses bouteilles : *Vous voyez , Messieurs* , leur dit il , *comme j'ai fait ce que le jeu m'a ordonné , rejoignons présentement , pour voir lequel de nous descendra à la cave , pour refermer les maids que j'y ai laissez ouverts.* Alors le maître de la maison ne parla plus de tirer à la courte paille , & connoissant Arlotto pour être

hom-

homme à l'avoir fait comme il le disoit, il quitta promptement son dîner, & courut à sa cave, où il trouva ses muids coulans, & une grande partie de son vin perdu, dont il fit ensuite de grandes plaintes à Arlotto. *Vous n'avez pas raison de vous plaindre de moi*, lui répondit il, *puisque j'ai satisfait ponctuellement au jeu, qui m'avoit bien ordonné d'aller tirer le vin & de remplir les bouteilles, mais non pas de retenir les muids d'un hôte, qui fait si mal les honneurs de sa maison*; & il aprit ainsi à son confrere qu'il n'étoit pas assez bon railleur pour entreprendre de se jouer à lui.

* M. de Noailles avoit écrit sur le lit de sa Maîtresse;

*Nul heur, nul bien ne me contente,
Absent de ma divinité.*

Henri IV. n'étant encore que Roi
de

de Navarre y apostilla de sa main
ces deux autres.

*N'appellez pas ainsi ma Tante,
Elle aime trop l'humanité.*

* Quelque opinion que l'on ait
de la Medecine & des Medecins,
on se trouve pourtant reduit dans
le malheur d'avoir recours à eux à
cause du monde, & dût on crever
d'une maladie, dont on releveroit
peut-être sans eux, il faut les fai-
re venir pour mourir dans les for-
mes. C'est ce qui est arrivé à Ma-
dame D.... Elle tomba dans une
maladie, qui ne paroïssoit pas de-
voir avoir aucunes suites fâcheuses :
quatre Medecins venoient la voir
tous les jours quatre fois, & selon
le bruit commun, cela seul a été
cause de sa mort. Un homme d'es-
prit écrivit sur ce sujet à une de ses
amies qui cherchoit la cause de cette
mort, & lui envoya l'Epigramme
suivante.

Pour-

Pourquoi vous étonner, Julie,

*Qu'un peu de fièvre & de melan-
colie*

*Ait pû mettre en cinq jours Amarante
au tombeau?*

Avec ce penetrant genie,

Qui connoît le plus fin de la Philosophie,

*Pouvez vous rester court dans un chemin
si beau,*

Et douter du sujet de ce malheur funeste?

*Cessez de vous en prendre aux innocens
destins:*

La cause en est trop manifeste;

Elle avoit quatre Medecins.

* Un homme à qui on reproche
quelque chose qu'il n'a pas fait; ne
doit non plus s'en affliger, que si on
lui disoit qu'il est malade quand il se
porte bien.

* Celui là est très homme de bien
& très regulier dans les mœurs; qui
pardonne tout aux autres, comme
s'il faisoit tous les jours des fautes,
& qui s'abstient d'en faire, com-
me s'il ne pardonnoit rien à per-
sonne.

* La

* La fortune tient lieu de vertus à quelques uns ; & il y a des gens auxquels elle tient lieu de tout, de noblesse, d'esprit, de probité, de bonne mine, & de suffisance. Tout leur mérite, pour parvenir aux dignitez, pour gagner la faveur des Princes, c'est d'être heureux : on peut dire encore que l'industrie tient lieu du plus grand mérite, & que l'art de se faire valoir donne plus souvent de la reputation que ce qu'on vaut.

* C'est bien la faute des grands Princes, quand ils ne se font pas aimer de tout le monde. Un de leurs regards, un souris, une parole gracieuse, tout cela leur gagne les cœurs. Pour nous autres particuliers, il nous faut bien d'autres choses, & souvent après beaucoup de peines nous n'avons rien gagné. Le mérite même, qui les fait admirer quand ils en ont, nous attire, quand nous en avons, la haine & l'envie.

* De

* De même que pour bien jouer à la paume, il ne suffit pas de bien recevoir la balle, mais qu'il faut la renvoyer à propos, ainsi pour remplir les devoirs de la reconnoissance, ce n'est pas assez de recevoir un bienfait de bonne grace, si on ne le rend dans l'occasion.

* Caractere du riche. *Giton* a le teint frais, le visage plein, & les joues pendantes, l'œil fixe & assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la demarche ferme & deliberée, il parle avec confiance, il fait repeter celui qui l'entretient, & il ne goûte que mediocrement tout ce qu'il lui dit; il deploye un ample mouchoir, & se mouche avec grand bruit, il crache fort loin, & il éternue fort haut, il dort le jour, il dort la nuit, & profondement, il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre, il tient le milieu en se promenant avec ses égaux,

égaux, il s'arrête, & l'on s'arrête, il continue de marcher, & l'on marche; tous se reglent sur lui; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtems qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il debite; s'il s'affied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser ses jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, & decouvrir son front, par fierté & par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, presomptueux, colere, libertin, politique, mystereux sur les affaires du tems; il se croit des talens & de l'esprit: il est riche.

* Caractere du pauvre. *Phébon* a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec & le visage maigre; il dort peu, & d'un sommeil fort

fort leger; il est abstrait, reveur, & il a avec de l'esprit l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il fait, ou de parler d'evenemens qui lui sont connus, & s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brievement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole, pour leur rendre de petits services; il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement & legerement, il semble craindre de fouler la terre, il marche les yeux baissés, & il n'ose les lever sur ceux qui passent; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derriere celui qui parle,

le , il recueille furtivement ce qui se dit , & il se retire si on le regarde ; il n'occupe point de lieu , il ne tient point de place , il va les épaules serrées , le chapeau abaissé sur ses yeux , pour n'être point vû , il se replie & se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rue ni de gallerie si embarrassée , & si remplie de monde , où il ne trouve moyen de passer sans effort , & de se couler sans être aperçû ; si on le prie de s'asseoir , il se met à peine sur le bord d'une chaise ; il parle bas dans la conversation , & il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques , chagrin contre le siècle , médiocrement prévenu des Ministres & du Ministère , il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il touffe , il se mouche sous son chapeau , il crache presque sur soi , & il attend qu'il soit seul pour éternuer , ou si cela lui arrive , c'est

à l'inscû de la Compagnie, il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre.

* Quelqu'un disant à un homme, qu'il ne falloit pas encore marier son fils, qu'il falloit attendre qu'il fût plus sage, *Vous vous trompez*, lui dit-il, *car si mon fils devient sage, il ne se mariera jamais.* Ce bon homme en disant ce bon mot s'accusoit de folie. Chose étrange ! que l'on est ordinairement si mécontent de son état, qu'on ne le conseille jamais aux autres, particulièrement celui du mariage, contre lequel on a beaucoup declamé. Ah ne vous mariez pas, dit l'un ; car votre femme sera belle, ou laide ; si elle est belle, elle vous fera mal à la tête, que d'inquietudes pour la garder ! que de soins pour la veiller ! ce qui est beau est bien regardé ; ce qui est bien regardé est bien souhaité, ce qui est bien souhaité est bien recherché, & souvent ce qui est bien recher-

cher ••

cherché est enfin trouvé. Si elle est laide, elle vous fera mal au cœur, car vous ne l'aimerez pas toujours. Ah ne vous mariez pas, dit un autre, car ou votre femme sera vieille, ou jeune; si elle est vieille, que de dégouts! peut-on s'apivoiser avec la mort? quels combats? si elle est jeune, que de simplicité dangereuses! ou que de gayetez mortifiantes! ou que de peines à se tenir à la maison! ou que d'incapacité pour conduire un ménage! Ah ne vous mariez pas, dit celui-ci; car ou votre femme sera sage, ou elle ne le sera pas; si elle est sage, elle vous fera bien valoir sa sagesse; si elle ne l'est pas, quel affront! que de sobriquets contre vous! Ah ne vous mariez pas, dit celui-là; car ou votre femme sera noble, ou elle ne le sera pas; ou elle sera savante, ou ignorante; ou elle sera riche, ou pauvre. Si elle est noble, quelle fierté! Si elle n'est pas no-

ble, ce fera un reproche humiliant pour vôtre posterité. Si elle est savante, que vous paroîtrez petit à ses yeux ! Si elle est ignorante, quelque belle qu'elle soit ; beau corps sans science, belle lanterne sans lumière. Si elle est riche, vous lui vendez l'autorité, que vous devriez avoir sur elle. Si elle est pauvre, tant pis pour vos affaires. Enfin on ne manque pas de raisons, pour prouver que le mariage a de très grandes incommoditez, & par conséquent qu'on le doit fuir, comme le plus grand obstacle au repos & à la tranquillité de l'esprit. On dit mille jolies choses là dessus ; on dit, par exemple, qu'une femme & un almanach ne sont bons tout au plus que pour un an ; qu'un Espagnol, voyant que pendant une tempête il étoit obligé de jeter dans la mer ce qu'il avoit de plus pesant, y voulut jeter sa femme, qui s'étoit embarquée avec lui, par-

ce

ce qu'il ne trouvoit rien de si pesant ; que pour punir très severement un homme d'avoir épousé deux femmes , on le condamna à vivre avec elles ; que Dieu assoupit nôtre premier pere , avant que de lui donner une femme , non seulement pour nous avertir de nous défier de nôtre vûe , comme d'un très mauvais conseiller là dessus , mais encore que ce fut pour nous apprendre , que personne ne se marieroit , si l'on avoit les yeux assez ouverts pour voir dans l'avenir combien de peines accompagnent le mariage. Avec tous ces raisonnemens & beaucoup d'autres , que l'on croit bien plus forts , on ne laisse pas de se marier ; Aristote appelle la femme un monstre de nature , & cependant le bon homme Aristote sacrifie à une concubine d'Hermias , qu'il avoit épousée. En verité , l'homme n'a guere soin de sa reputation , de dire tant de mal

de ce qu'il recherche avec tant d'empressement.

* Un Avocat avoit coutume de tourner la bouche en parlant. Un jour qu'il pressoit sa partie de répondre à ses instances, elle lui dit ; *je repondrai à vos raisons , aussi-tôt que vous aurez cassé la noix , que vous avez dans la bouche.*

* Les Atheniens voulant faire choix entre deux Architectes pour la construction d'un bâtiment considérable , les interrogerent l'un après l'autre , pour avoir quelque connoissance de leur habileté dans l'Architecture ; le premier fit un grand discours sur le dessein de cet ouvrage , & sur les moyens qu'il falloit prendre pour le mettre en execution ; le second leur dit simplement , *Messieurs , ce que celui-ci vient de dire , ce sera moi qui l'exécuterai.*

* Le Marquis de Chatelet Académicien étant sorti de la Bastille
où

où il avoit été mis pour un sujet assez leger, se presenta devant le Roi Louis XIII. qui ne le regardoit pas, & qui s'apliquoit même à détourner les yeux de dessus lui, parce qu'il avoit de la peine à voir un homme, qu'il n'avoit pas bien traité. Le Marquis s'aprocha de Mr. de S. Simon, & lui dit; *je vous prie, Monsieur, de dire au Roi que je lui pardonne, & qu'il me fasse l'honneur de me regarder*: ce qui produisit l'effet qu'il desiroit; car Mr. de S. Simon l'ayant dit au Roi, ce Prince en rit, & lui parla ensuite fort obligeamment.

* Une Dame galante accorda un rendez-vous à un homme, qui lui avoit témoigné de la passion, elle le reçut dans sa chambre, étant couchée dans son lit & fort parée; il se mit à genoux auprès d'elle, & après plusieurs beaux discours, il lui dit, *Ah Madame, que ne vous tiens-je à present dans le fonds*

d'un bois ! C'est donc pour m'égorger !
 s'écria la Dame irritée, & elle apela ensuite ses femmes pour se délivrer de ce froid amant. Je ne sai si cette Dame auroit été plus contente de ce compliment, qu'un Amant fait à sa Maîtresse.

*Si par une étrange aventure,
 Belle Iris, je vous rencontrois
 Toute seule au milieu d'un bois,
 Dans le fond d'une grotte obscure ;
 Je tâcherois à vous toucher le cœur,
 Mais si vous ne vouliez vous rendre par
 douceur,*

*Et que vous fîssiez la cruelle,
 Après un si pénible & si long entretien,
 Que pensez vous que je ferois, la Belle ?
 Ma foi je ne vous ferois rien.*

* Deux freres, qui logeoient ensemble, se ressembloient parfaitement, & portoient le même nom; un homme demanda à parler à l'un des deux; lequel demandez vous ? lui dit le Portier! celui qui

qui est Conseiller, répondit cet homme ; ils le sont tous deux , repliqua le Portier : celui qui est un peu louche ; ils le sont tous deux ; celui qui est marié ; ils le sont tous deux : celui qui a une belle femme ; ils en ont tous deux : c'est donc celui qui est cocu ; Ma foi, lui répondit le Portier , je croi qu'ils le sont tous deux. Voilà, dit cet homme, deux freres bien destinez à se ressembler.

* Une Princesse de grande vertu , & qui étoit demeurée fille toute sa vie , perdit la vûe sur le retour de l'âge ; comme elle étoit en cet état , un pauvre aveugle fut conduit à la portiere de son carosse , & lui dit , ma bonne Dame ayez pitié d'un pauvre homme , qui a perdu les joyes de ce monde. La Princesse, qui l'entendit, demanda à une de ses femmes , qu'a donc cet homme ? est ce qu'il est Eunuque ? Non, ma Princesse,

lui répondit cette femme, c'est qu'il est aveugle. *Helas le pauvre homme ! il a raison*, repliqua-t-elle, *& je n'y songeois pas*. Cette bonne Princesse fit connoître assez plaisamment par la naïveté de sa demande l'opinion qu'elle avoit touchant les joyes de ce monde.

* Une Princesse fort éclairée étoit dans une Province, dont les Dames lui venoient faire la cour, elle ne trouvoit pas dans leur entretien de matière à occuper son attention, & cependant elle vouloit par honnêteté leur dire quelque chose ; elle demanda à une jeune Dame de la ville où elle étoit, combien elle avoit d'enfans ; j'en ai trois, Madame, lui répondit cette Dame ; à un quart d'heure de là cette Princesse ne sachant que lui dire, lui demanda encore, Madame, combien avez vous d'enfans ? *Comme je n'ai pas accouché*, lui répon-

pondit la Dame de Province, depuis que vous m'avez fait l'honneur de me le demander, je n'en ai encore que trois. Cette réponse libre & plaisante reveilla l'attention de cette Princesse, qui au lieu de s'en fâcher l'en estima davantage, & l'honora ensuite de son amitié.

* Une autre grande Princesse, qui étoit aussi sujette à ces sortes de distractions, voyant une jeune veuve qui venoit de perdre son mari, lui dit, vous avez perdu votre mari, Madame, hélas ! que je vous plains ; & ensuite rêvant à autre chose, elle lui demanda, *Madame n'aviez-vous que celui-là ?*

* Une jeune Dame étoit en compagnie avec son mari, on se mit sur les bons contes, & chacun dit ceux qu'il savoit ; la Dame en voulut dire un à son tour, & raconta toutes les adresses, dont un galant s'étoit servi pour s'introduire la nuit dans la chambre d'une femme

qu'il aimoit dont le mari étoit absent, mais par malheur, ajoûta-t-elle, comme ils étoient ensemble, fort contens l'un de l'autre, voici le mari, qui vint fraper à la porte, *imaginez-vous*, dit elle, *alors l'embarras où je fus.* Cette reflexion trop sincere jetta son mari, qui l'écoutoit, dans un autre embarras, en lui faisant connoître la part qu'il avoit dans cette aventure, & comme sa femme sans y penser avoit laissé échaper une vérité, qu'elle n'avoit pas intention de lui apprendre.

* Un vieux seigneur devint amoureux d'une jeune Demoiselle qui servoit sa femme : la vertu de cette suivante se trouvant utilement soutenue par les desagrémens du vieillard, fut assez forte pour résister à ses sollicitations ; elle en avertit sa maîtresse, elle les traita de persecutions, & elle confirma par les larmes ces temoignages de sa

sa chasteté ; il n'est pas possible ,
Madame , lui dit elle , que j'en
souffre davantage , pour qui me
prend il , & comment peut il me
croire capable de manquer à ce que
je dois & à vous & à mon hon-
neur ? s'il continue , je vous sup-
plie de me permettre de m'en reti-
rer. La bonne Dame , fort pi-
quée contre son mari , & très con-
tente de l'honnêteté de sa suivan-
te , & qui craignoit d'ailleurs que
si elle la perdoit , elle pourroit
en prendre quelque autre qui ne
seroit pas si scrupuleuse , lui dit ,
ma fille ne te mets pas en pei-
ne , il ne faut pas que tu songes
à me quitter , étant aussi assurée
que tu l'es de mon amitié. Il faut
donc , Madame , que vous son-
giez à me delivrer des persecutions
de Monsieur. Hé bien , lui dit
elle , il me vient un expedient
fort propre pour cela , il faut que
tu fasses semblant de t'adoucir pour

lui, & qu'ensuite tu lui donnes la nuit un rendez-vous dans ta chambre. Moi, Madame, un rendez-vous ? lui dit la Demoiselle. Ecoute jusqu'au bout ce que j'ai à te dire ; quand tu lui auras donné le jour & l'heure, & laissé la porte ouverte pour le faire entrer, j'irai en ta place dans ton lit, & tu passeras dans ma chambre, & alors quand il viendra, je lui ferai tant de honte, qu'il perdra l'envie de te tourmenter. Elle promit de faire tout ce que sa Maîtresse souhaitoit : & la nuit étant venue, que le vieillard amoureux attendoit avec beaucoup d'impatience, il se glissa doucement & sans lumière dans la chambre de la suivante, & il alla avec grand empressement trouver dans son lit sa femme qui l'attendoit. Elle ne jugea pas à propos de le quereller d'abord ; mais comme cette aventure se passoit plus chaste-

chastement qu'elle ne se l'étoit imaginé ; elle s'en ennuya , & se résolut enfin de parler , *n'est-ce que pour cela* , lui dit elle , *que vous vous êtes donné tant de peine ?* Le mari reconnut alors son erreur , & la voix de sa femme , & plein de dépit de la tromperie qu'elle lui avoit faite , & des mauvais succez de ses desirs amoureux ; *Je vous avoüe , Madame* , lui dit il , *que mon corps est plus sage que mon esprit , car il vous a reconnue , & mon esprit aveugle ne vous reconnoissoit pas , & vous prenoit pour une jolie fille.* Il se sauva ensuite pour éviter les injures & les reproches qu'il avoit si bien mérités.

* Un Courtisan des plus agréables de son tems jouïoit au piquet avec un Ministre qui gouvernoit l'Etat , & qui se piquoit d'être un fin jouëur ; un jour qu'ils jouïoient mille pistoles en une partie , le Courtisan jugea qu'il pouvoit le
faire

faire capot & gagner, s'il lui persuadoit qu'il eût trois valets, dont il en avoit écarté un; il conta le point, & le reste de son jeu jusqu'à vingt, & après avoir revé un moment, il jetta sa premiere carte, & conta vingt-quatre. Le Ministre lui demanda dequoi il les contoit; le Courtisan recommença à conter son jeu jusqu'à vingt, & y ajouta trois valets; le Ministre dit qu'il ne les avoit pas nommez avant que de jouer sa premiere carte; le Courtisan soutint le contraire, & offrit de parier cent pistoles; le Ministre accepta le parti; les spectateurs condamnerent le Courtisan, qui continuant à jouer les cartes, se plaignoit comme s'il eût été condamné injustement, voilà le plaisir qu'il y a, disoit il, de jouer avec un Ministre, en presence de ces Messieurs les flatteurs, qui lui font ici la cour à mes dépens. A la fin du jeu le

Mini-

Ministre garde l'as du valet, que le Courtisan avoit écarté, fut capot, & perdit mille pistoles pour en avoir gagné cent.

* Sur la vanité des louanges & des honneurs.

*Votre Madrigal est joli,
Il est agreable & poli.
Vous me louez de bonne grace;
Mais pour cette immortalité,
Dont on parle tant au Parnasse,
Hélas ce n'est que vanité.
Car à la fin, Damon, le plus grand nom
s'efface
Dans la sombre posterité,
Et si le Ciel vouloit contenter mon envie,
J'en quitteroïis ma part pour un siecle de
vie.*

* Schachroch fils de Tamerlan étoit un Prince naturellement avare. Un vendeur de pots de terre se presenta à lui, & lui demanda, s'il ne tenoit pas pour veritable la doctrine de la Religion Mahometane, qui enseigne que tous les Musulmans
sont

freres ; Schachroch répondit , qu'il la tenoit pour veritable. Le vendeur de pots repartit ; puisque nous sommes tous freres , n'est ce pas une injustice que vous ayez un si grand trésor , & que je sois dans le besoin d'une pauvre maille ? donnez moi au moins la portion qui m'appartient en qualité de frere. Schachroch lui fit donner une piece de monnoye d'argent de la valeur d'environ trois sols , mais il n'en fut pas content , & il dit ; quoi d'un si grand trésor il ne m'en revient que cette petite portion ? Schachroch le renvoya , & lui dit , retire toi , & ne dis mot à personne de ce que je t'ai donné. Ta portion ne seroit pas si considerable , si tous nos autres freres le savoient. On attribue aussi ce bon mot à Charles-quin.

* Quand un malade paroît devant les ministres de la Justice Medicinale , je m'imagine , dit Scapin , qu'on

qu'on va instruire un procez criminel ; car le Medecin après avoir considéré & examiné ce qu'a fait le malade , il interroge d'ordinaire ce patient sur la felette , & le condamne par ses ordonnances ; le Chirurgien le bande , & l'Apoticaire , Maître des basses œuvres , lui décharge son coup par derriere ; aussi les reçoit on tous trois d'une maniere qui marque l'averfion qu'on a pour eux ; car aussi tôt qu'ils sont dans une chambre , on tire la langue au Medecin , on tend le poing au Chirurgien , & on tourne le dos à l'Apoticaire.

* La devotion vient à quelques uns , & sur tout aux femmes , comme une passion , ou comme le foible d'un certain âge , ou comme une mode qu'il faut suivre ; elles contoient autrefois une semaine par les jours de jeu , de spectacle , de concert , de mascarade , ou d'un joli Sermon. Elles alloient le Lundi

di perdre leur argent chez Ismene, le Mardi leur tems chez Climene, & le Mercredi leur reputation chez Celimene : elles savoient dès la veille toute la joye qu'elles devoient avoir le jour d'après & le lendemain : elles jouissoient tout à la fois du plaisir present, & de celui qui ne leur pouvoit manquer ; elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour, c'étoit alors leur unique inquiétude, & tout le sujet de leurs distractions ; & si elles se trouvoient quelquefois à l'Opera, elles y regrettoient la Comedie. Autre tems, autres mœurs : elles outrent l'austerité & la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnez pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage, & chose incroyable ! elles parlent peu ; elles pensent encore & assez bien d'elles mêmes, comme assez mal des autres ; il y a chez elles une ému-

émulation de vertu & de reforme, qui tient quelque chose de la jalousie, elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût; elles se perdoient gayement par la galanterie, par la bonne chere & par l'oïveté, & elles se perdent tristement par la presomtion & par l'envie.

* Pour plaire en conversation, n'affectez pas tant de bien dire & de bien penser, comme de faire bien penser, & faire bien dire les autres. Nous sommes extrêmement agréables à ceux à qui nous donnons occasion de l'être.

* L'envieux devient maigre de la graisse des autres. On donna le choix à deux envieux l'un de l'autre, de demander chacun en particulier ce qu'il desiroit, à condition que sa demande étant accordée, l'au-

l'autre auroit le double. Le premier, qui étoit avare, eût bien voulu demander de l'or & de l'argent en abondance, mais craignant de faire plaisir à celui qui étoit l'objet de son envie, il aimait mieux ne rien demander. L'autre demanda qu'un œil lui fût arraché, afin qu'on arrachât les deux à celui que l'envie faisoit regarder comme son ennemi.

* Le jour que Thomas Morus fut décapité, un Barbier lui demandant s'il ne lui plaisoit pas qu'on lui coupât les cheveux; *Mon ami*, lui dit-il, *j'ai à t'avertir, que le Roi & moi avons un procez pour matête, & que je ne veux point faire de dépense pour elle, jusqu'à ce que le différend en soit vidé.*

Thomas Morus illustre par sa doctrine & par sa piété étoit Chancelier d'Angleterre sous le regne de Henri VIII. Son intégrité étoit extraordinaire, rien ne le pouvoit corrompre, en voici un exemple.

Un

Un grand Seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un prix considerable , afin de l'avoir favorable dans un procez d'importance, dont il étoit le Juge , aussi-tôt qu'il eut veu les deux flacons , il commanda à son Sommelier de les remplir du meilleur vin de sa cave , & les renvoya à ce Seigneur , disant à celui qui les avoit apportez , qu'il dit à son Maître que tout le vin de sa cave étoit à son service. Ainsi il évita par cet ingenieux artifice un present fait par intérêt , sans offenser celui qui le lui avoit envoyé. C'est un grand art , que de savoir dans de certaines occasions soutenir sa vertu sans offenser ceux qui l'attaquent. Ce n'est pas assez de la chose , il faut de la maniere.

* La promptitude du François est un effet de sa vivacité. C'est cette même vivacité , qui le rend furieux dans le premier choc , impatient dans son amour , changeant dans

dans ses modes , penetrant dans les sciences , agreable dans ses reparties , ouvert dans sa vangeance. Ceux qui ne le connoissent pas à fonds prennent sa vivacité pour une folie ; mais Charles-quint , qui avoit eu du tems & des occasions pour le connoître , ne pouvoit s'empêcher de lui rendre justice , quand le comparant avec l'Italien & l'Espagnol , qui passent pour des peuples aussi prudents que rusez , il disoit que l'Italien est sage & le paroît , que l'Espagnol paroît sage & ne l'est pas , mais que le François est sage sans le paroître. Une sagesse cachée vaut une très bonne prudence. La penetration des François va plus loin pour découvrir , que la dissimulation pour se cacher.

* Penible coûtume , amusement incommode ! se chercher incessamment les uns les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer , ne se rencontrer que pour se dire des riens,

riens, que pour s'apprendre reciproquement des choses, dont on est également instruit, & dont il importe peu que l'on soit instruite; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir, ne sortir de chez soi l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vû en cinq petites heures trois Suisses, une femme que l'on connoît à peine, & une autre que l'on n'aime guere. Qui considereroit bien le prix du tems, & combien sa perte est irreparable, pleureroit amèrement sur de si grandes miseres.

* Un Avocat voyant qu'un President le méprisoit à cause de sa jeunesse, lui dit; *Monsieur, je suis jeune, mais j'ai lu de vieux livres.* Un jeune Capitaine se voyant raillé sur la jeunesse de sa barbe, repartit, *je ne tranche pas de la barbe mais de l'épée.* Deux Ambassadeurs de la Republique de Venise à la Cour de l'Empereur Frederic, se
N voyant

voyant méprisez de Sa Majesté Imperiale, parce qu'à cause de leur jeunesse ils étoient encore sans barbe, lui dirent hardiment, que si leur Republique eût crû qu'il eût fait plus d'état des barbes que de la prudence des personnes, elle lui auroit envoyé des chevres.

* Un homme étant fort indigné contre une Dame, qui lui avoit fait une piece, fit pour se vanger d'elle cette Epigramme inimitable.

*Philis perd tems à se parer,
Sa beauté ne peut plus durer,
En vain elle fait la mignarde,
Chaque jour elle s'enlaidit.
Ce n'est pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit.*

* Un Capitaine racontant ses proüesses au Maréchal de Bassompierre, & lui disant entre autres choses, que dans un combat sur mer il avoit tué trois cens hommes sur un vaisseau; Et moi, dit le Maréchal, étant en Suisse, je me glissai

fai par une cheminée, pour voir une fort belle voisine que j'aimois. Le Capitaine lui soutint que cela ne pouvoit pas être, parce qu'il n'y a point de cheminée en ce pays-là. Hé! Monsieur, reprit Mr. de Bassompierre, je vous ai laissé tuer dans un combat trois cens hommes sur un vaisseau, laissez-moi en Suisse, au moins une fois seulement, descendre par une cheminée pour voir une jolie femme.

* Walher Poète de Londres fit en très-beaux vers Latins un excellent panegyrique de Cromwel, tandis qu'il étoit Protecteur. Charles II. ayant été rétabli, Walher lui fit présenter des vers, qu'il avoit faits à sa louange. Le Roi les ayant lûs lui reprocha, qu'il en avoit fait de meilleurs pour Cromwel. Walher lui dit: *Sire, nous autres Poètes, nous réussissons mieux en fictions qu'en vérités.*

* Une Courtisane à Madrid tua
N 2 son

son galant pour une infidélité qu'il lui avoit faite. Elle fut prise & amenée devant le Roi, à qui elle ne cacha rien de l'affaire. Le Roi en la renvoyant lui dit : *Va, tu as trop d'amour pour avoir de la raison.*

* Les Portugais ayant perdu une bataille, on trouva quatorze mille guitarres sur la place.

* On dit ordinairement d'un homme d'esprit qui ne parle pas, qu'il n'en pense pas moins; mais Mr. de Benferade disoit d'un homme qui n'avoit pas beaucoup d'esprit, & qui ne parloit point, il n'en pense pas davantage. Une Dame disoit de ces sortes de gens, qu'ils avoient l'esprit en dedans.

* Le meilleur Mouton que l'on puisse manger est celui d'Espagne, car ces animaux ne s'y nourrissent que du thim, de marjolaine & de serpolet. Le plus excellent Bœuf est celui d'Angleterre, à cause de l'excellence & de la quantité des
pâ-

pâturages de cette Île. Et le meilleur Veau est celui d'Italie, parce qu'on les nourrit là de lait & de jaunes d'œufs, & on ne souffre point qu'ils mangent de l'herbe.

* J'ai ouï dire que pour un gant de senteur, il falloit que trois Royaumes y contribuassent; que l'Espagne en préparât la peau, à cause de l'excellence & de la quantité de fleurs, les Espagnols entendent bien cela, & rien autre chose: après que la peau auroit été préparée en Espagne, il faudroit l'apporter en France, pour la couper, car c'est en ce Royaume qu'on donne le bon air & la grace à toutes choses; après que le gant auroit été coupé, il faudroit l'envoyer en Angleterre, pour le coudre, car la couture à l'Angloise est la meilleure de toutes les coutures.

* Une Dame demandoit au Prince Maurice, qui étoit le premier & le plus grand Capitaine de

son siècle ; Madame, lui dit-il, le Marquis de Spinola est le second. Il donnoit par là à entendre, qu'il se croyoit le premier, mais qu'il n'osoit se nommer.

* Une femme mariée, qui n'avoit point d'enfans de son mari, apelloit son lit un veritable lit de repos.

* L'Auteur du Roman de la Rose, où tout art d'amour est enclose, c'est Lorris & son continuateur Jean de Meun, que l'on apelloit Clopinel. parce qu'il étoit boiteux. Ce Clopinel étoit assez mal voulu des Dames, pour avoir dit d'elles :

*Toutes êtes, serez, ou fûtes,
De fait, ou de volonté, putes,
Et qui bien vous rechercheroit,
Toutes putes vous trouveroit.*

Elles le virent un jour qui venoit au Louvre. Ah, dirent-elles, voilà le galant qui nous a hon-
ni.

ni. Il lui faut donner le fouët, dit l'une; les autres approuverent la proposition; & Clopinel étant entré, elles l'enfermerent, & lui firent entendre de quoi il étoit question. J'y consens, dit Clopinel, qui vit qu'il ne pouvoit se défendre, mais du moins que la plus garse de vous me donne le premier coup. Dieu fait si on parla après de donner le fouët à Clopinel.

* Les livres de Devotion & ceux de Galanterie s'achètent également. La difference que j'y trouve, c'est qu'il y a plus de gens qui lisent les livres de Galanterie, qu'il n'y en a qui les achètent, & plus de gens qui achètent les livres de Devotion, qu'il n'y en a qui les lisent.

* L'honnêteté, qui fait qu'un homme est honnête homme, est la justesse de l'esprit, & l'équité du cœur. Ainsi être honnête homme, c'est n'être point prévenu, avoir

du discernement, juger bien des choses, avoir l'esprit & le cœur droit; c'est louer avec chaleur son concurrent, ou son ennemi, dans les choses où il est louable, c'est le condamner sans aigreur & sans emportement, quand il est condamnable, c'est enfin ne pas exagerer le merite de son ami, & ne pas soutenir ses sottises. Tout roule là-dessus; la justesse de l'esprit, & l'équité du cœur. L'une est une vertu dans l'esprit, qui combat les erreurs; & l'autre une vertu au cœur, qui empêche l'excez des passions, soit en bien, soit en mal. L'une & l'autre sont nécessaires; car l'une sans l'autre fait un homme fort éclairé, & abandonné à ses passions, ce qui est un monstre; ou un homme de qui le cœur est droit; mais qui manquant de lumieres fait mille fautes & s'abuse souvent. L'un pèche par malice, & l'autre par simplicité. Des deux on fait un parfait.

faitement honnête homme, sans passions au cœur, & sans erreurs dans l'esprit.

* Voici un tour, dont un avare se servit pour donner un repas magnifique à peu de frais. Un homme riche, mais avare, avoit été regalé par un de ses parens, qui n'avoit rien oublié pour le divertir; cet homme eut envie de lui rendre ce regal par un repas magnifique; mais comme naturellement il n'étoit pas liberal, il chercha le moyen de le lui donner sans qu'il lui en coûtât rien. La chose étoit mal-aisée; cependant il en vint à bout, & voici comment. Il proposa à quelques-uns de ses amis de venir souper chez lui un certain jour, à condition que chacun lui enverroient son plat, & de peur qu'ils ne se rencontraient dans la même espece de viande, il marqua à chacun celle qu'il lui devoit envoyer. Ils convinrent de

leur fait, & lui tinrent parole. Quand l'homme eut chez lui de quoi faire un grand repas, il alla convier son parent, qui l'avoit si bien regalé, & envoya prier ses amis de remettre la partie au lendemain, à cause, leur dit-il, d'une affaire imprévue qui lui étoit arrivée. Il trouva le lendemain une autre raison pour différer le souper à un autre jour, & il les mena de cette manière pendant sept ou huit jours, qu'ils sçurent qu'il les avoit jouez, en donnant à son parent le repas qu'ils s'étoient préparez pour eux-mêmes.

* Une Dame tâchant de consoler une de ses amies, qui étoit mariée dans une ancienne maison, & qui ayant été fort galante n'avoit jamais voulu avoir pour amans que des personnes de la première qualité, sur les malhonnêtetez continuelles de ses enfans: Je n'ai rien, dit elle, à me reprocher là-dessus, tou-

te ma vie j'ai fait ce que j'ai pû pour
mettre d'honnêtes gens dans ma fa-
mille, je n'en ai pû venir à bout,
ce n'est pas ma faute.

DIALOGUE.

DAMON, PANOPE'E.

DAMON.

*De quoi vous sert tant de fierté,
Belle & cruelle Panopée?*

PANOPE'E.

*De conserver ma liberté,
Et m'empêcher d'être trompée.*

DAMON.

*Quoi! craindriez-vous de voir changer
L'amour dont mon cœur vous revere?*

PANOPE'E.

*Ne m'en mettant point au danger,
La peur ne m'en travaille guere.*

N 6 . D' A-

D A M O N.

*Vous feriez grand tort à ma foi,
D'estimer mon ame infidèle.*

P A N O P E' E.

*Je m'en ferois bien plus à moi,
De vous aimer, la croyant telle.*

D A M O N.

*Mais deux ans ont pû faire voir,
Qu'elle n'est feinte ni legere.*

P A N O P E' E.

*Mais un moment a le pouvoir
De me témoigner le contraire.*

* En certaines Provinces de la Chine les Magistrats font épouser les belles filles aux hommes riches, & comme les maris dotent leurs femmes, les mêmes Magistrats prennent la dot pour marier les laides à des hommes pauvres. Dans d'autres Provinces, quand le mari a doté la fille qu'il veut épouser, elle porte la dot à son pere pour la peine qu'il a eüe à l'élever.

* Le

* Le monde est un rendez-vous de toutes les passions. Il n'y a personne qui n'ait la sienne, qui n'en soit possédé, & qu'il ne suive, ou directement, ou indirectement, en lui rapportant tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait, si bien qu'une assemblée de gens, qu'on appelle sages, habiles, expérimentez, n'est qu'une assemblée de passions sages, habiles, expérimentées; raison aparente dans leurs discours, mais passions raffinées dans leurs paroles; combien d'avis dans ces assemblées donnez en apparence pour le bien public, qui pourtant sont secrètement raportez au bien particulier de celui qui parle? Un peuple entier à la promenade est un peuple de passions qui se divertit; les armées d'hommes sont des armées de passions. Passions par tout. Les passions se rendent visite les unes aux autres dans celles qu'on se rend dans le commerce du monde. La Cour, cen-

tre & réduit de toutes les passions les plus fines, les plus déliées, & les plus dangereuses. Le Palais, assemblée des passions les plus vives, les plus violentes, & les plus furieuses. Parlerons-nous des Devots, où régnent, ce semble, la modestie, la douceur, & la charité, & dans le fond les passions les plus cruelles, les plus inexorables & les plus sanglantes ? Chacun est conduit par sa passion, l'un par l'avarice, l'autre par l'ambition, par la vengeance; celui-ci par la calomnie, & par l'envie, celui-là par la gourmandise, par la jalousie, & par le plaisir. Enfin passions par tout, adresse, fourberie, intérêt, orgueil. Les terres, les mers sont couvertes de passions. Ce seroit là un étrange spectacle, & un séjour bien terrible, pour un homme, qui par hazard se trouveroit raisonnable !

* Caractere des joueurs. Imaginez-vous des joueurs autour d'une table :
le

le commencement du jeu est assez tranquille, un quart d'heure après on sent un peu de chaleur, après on s'échauffe davantage, ensuite les passions s'animent, à proportion du gain ou de la perte. Tous attentifs à la carte fatale, poussent tout à coup, quand elle vient, mille voix à la fois. L'attente de la carte suivante les replonge dans le silence; l'un s'emporte, l'autre déchire les cartes, celui-ci les mord, l'autre les écrase, maudit la couleur, se désespère du coupe-gorge; le perdant veut se raquiter, & s'embarasse toujours plus, il se pique, passe la nuit au jeu; nulle modération, colere, plaintes, emportemens; enfin figurez-vous une assemblée de possédez, chaque joueur à son démon, dont il est agité jusqu'à la fin du jeu, qui se termine presque toujours par le dépit & par la douleur.

* Les Coquetes se font une étude continuelle d'une infinité de minau-
de

deries, à se faire un visage avec du blanc & du rouge, à se mettre du vermillon sur les levres, au bout des doigts, & au sein: à trouver les places heureuses pour les mouches, à se coëffer de bon air, à arranger ses traits devant un grand miroir, y composer ses yeux, y apprendre à adoucir ses regards, à les rendre gracieux, tendres, languissans, amoureux. La bouche placée d'une telle maniere leur semble plus jolie, les dents en paroissent plus blanches, les levres plus vermeilles; quand elles parlent d'une certaine façon, elles croient que la voix en passant par leurs levres prend des agrémens plus touchans, & que le son en est plus doux. Elles étudient leurs mouvemens de tête, leur geste, leur contenance, leur demarche; elles apprennent à donner à de jolis hommes, qu'elles se figurent, de petits coups à vuide, afin d'en donner de significatifs à ceux qu'elles tiennent déjà,

déjà, ou qu'elles veulent gagner dans la suite.

- * Il y a une espèce de femmes, qui commencent par se faire justice à elles mêmes, & puis qui la font aux autres ; qui étant dans le monde, y vivent conformément à leur qualité, sans scrupule & sans libertinage. Le spectacle est pour elles un simple divertissement, & non pas un rendez-vous ; ces femmes vont dans les compagnies, jouent quand l'occasion s'en présente ; à la vérité on ne les rencontre pas dans les hôpitaux, mais elles payent leurs dettes ; la porte de leurs maisons n'est pas fermée rigoureusement à une certaine heure, mais leurs gens vivent dans l'exactitude ; elles reçoivent les visites des hommes, mais elles ne connoissent aucun amant ; elles sont gayer & agreables, sans être libres ni dissipées ; les plaisanteries ne les épouvantent pas, parce

ce qu'elles n'y comprennent que ce qu'une honnête femme y doit comprendre. Il y a plus à parier pour la vertu de ces sortes de femmes, que pour celle de plusieurs devotes de profession.

* Une honnête femme ne doit jamais louer un homme ni trop longtemps ni avec trop d'ardeur. Celle qui prend plaisir à faire briller son mérite, est soupçonnée avec raison d'avoir de la complaisance pour lui. La trop grande application à parler de la vertu d'un autre, ne se fait pas sans penser au vertueux; ce sont deux choses trop proches pour les regarder séparément, & l'on ne croit pas que le cœur se démele dans cette occasion aussi bien que la langue. Sur tout, que les femmes ne louent que l'esprit & la sagesse d'un homme, sans parler de sa beauté. La marque la plus infailible du goût d'une femme pour les hommes, c'est quand elle les trouve beaux,

beaux, sur tout en leur presence; c'est la declaration la plus vive & la plus significative de son cœur & de ses desirs, & si elle en demeure là, elle n'a rien à se reprocher, ce n'est pas sa faute. *Celie*, toute sage qu'elle est, peche par cet endroit, elle ne sauroit parler d'un homme, que par sa belle jambe & son bel air, & elle excelle trop dans la description du corps humain. Ses amies devroient l'en avertir; car malgré sa vertu, on dit qu'elle retient trop bien les traits des hommes, pour être aussi indifferente qu'elle le veut faire paroître.

* Quand les devots, en traitant des interêts du Ciel, s'avisent de réfléchir sur leurs agrémens, l'entretien devient dangereux, & la devotion periclite beaucoup. *Il n'arrive que trop souvent*, disoit autrefois un bon vieux portier d'un Couvent, *que les devots commencent par je croi en Dieu le Pere tout puissant, & qu'ils*

qu'ils finissent par la resurrection de la chair.

* Le Moscovite est justement l'homme de Platon, dont il est parlé dans Diogene Laërce, *animal à deux piés, sans plumes*, à qui rien ne manque pour être homme, que la raison & la propreté.

* Le Cardinal d'Armagnac, Evêque de Rhodéz, faisant sa visite dans son Diocèse l'an 1554. trouva un bon vieillard en la caducité de son âge, qui pleuroit sur le seuil de sa porte, & s'étant enquis de la cause de ses larmes, il répondit que c'étoit de douleur, de ce que son pere l'avoit battu. Le Cardinal étonné d'entendre qu'il avoit encore son pere, lui demanda pourquoi il l'avoit battu ; c'est, répondit le bon homme, parce que j'ai passé devant mon grand pere sans le saluer. A ces mots ce grand Prélat fut si surpris, & en même tems si touché, qu'il se mit à pleu-

pleurer, & voulut voir ce prodige. Estant donc monté dans une chambre, il trouva deux vieillards, dont l'un ne se pouvoit remuer, & l'autre, quoi qu'extrêmement vieux, paroissoit néanmoins être dans sa jeunesse; en comparailon de celui qui étoit son pere.

* Une Demoiselle dit dans l'Eglise à un jeune homme qui l'aimoit, qui lui presentant de l'eau benite lui demandoit s'il étoit aimé d'elle, Monsieur, vous êtes dans mon esprit, comme le Benitier est dans l'Eglise, près de la porte & loin du cœur.

* *Festus, qui partout prend du bien,
Est au pauvre fort charitable,
Mais il seroit plus équitable,
De ne prendre & ne donner rien.*

* Epitaphe d'un homme qui prenoit à toutes mains, & qui ne rendoit jamais.

Cigit qui se plut tant à prendre ,
Et qui l'avoit si bien appris ,
Qu'il aimamieux mourir , que rendre
Un lavement qu'il avoit pris.

* La pauvreté rend l'esprit timide , & c'est très-souvent la timidité que les pauvres font paroître , qui les rend si meprisables. Quand le pauvre *Trimalcion* parle au riche *Cresuriasse* , il paroît d'un si petit raisonnement , qu'il fait pitié à ceux qui l'entendent , il a pourtant beaucoup de bon sens & une grande étendue d'esprit. Mais pourquoi paroît il donc si mal raisonner ? c'est qu'étant en présence de *Cresuriasse* , de qui il dépend , & dont il implore les bienfaits , il aime mieux mal raisonner que d'apporter de bonnes raisons pour résister aux sentimens de ce riche , & se mettre par cette résistance raisonnée en danger de se faire un ennemi dangereux , de celui qu'il souhaite avoir
pour

pour bienfaiteur obligé. Rien n'est si ordinaire que cette conduite timide dans le commerce que les pauvres sont obligés d'avoir avec les riches.

* **Henri VIII. Roi d'Angleterre** ayant des démêlez avec **François I. Roi de France**, résolut de lui envoyer un Ambassadeur, & de le charger de plusieurs paroles fieres & menaçantes; il choisit pour cet emploi un Evêque, en qui il avoit beaucoup de confiance: cet Evêque lui représenta que sa vie seroit en grand danger, s'il tenoit de pareils discours à un Roi aussi fier qu'étoit **François I.** Ne craignez rien, lui dit **Henri**, si le Roi de France vous faisoit mourir, je ferois abattre bien de têtes à quantité de **François** qui sont en ma puissance. Je le croi, répondit l'Evêque, mais de toutes ces têtes, ajouta-t-il en riant, il n'y en a pas une qui vînt si bien sur mon corps que

que celle-ci, en lui montrant la sienne. Cette réponse agreable pleut au Roi, & l'obligea à reformer l'instruction de son Ambassadeur.

* Un jour un étranger dit à Denis le Tyran en presence de tout le monde, qu'il lui enseigneroit en particulier un moyen infailible pour connoître ceux qui oseroient conspirer contre lui : Denis le pria fort de le lui apprendre. Cet étranger alla vers lui & lui dit à l'oreille ; donne moi un talent (c'est 600. écus) afin qu'il semble à ton peuple que je t'ai appris le secret, & que tu en es content, & qu'ainsi il n'ose rien entreprendre contre toi. Denis le crut, & lui donna en presence de tout le peuple ce qu'il demandoit.)

* Il y a bien de la difference entre dire du bien de quelqu'un, ou lui faire du bien.

Tout

*Tout le monde me veut du bien,
Chacun me dit que j'en merite,
(Moi même je le dis, sans faire l'hypocrite,
Mais la fortune n'en croit rien.*

* Guillaume III. Roi d'Angleterre, lorsqu'il n'étoit encore que Prince d'Orange, fit cette réponse à un Colonel trop curieux. Ce Prince étant en marche pour quelque expedition militaire, cet Officier le pria de lui dire quel étoit son dessein. Le Prince lui demanda, si, au cas il le scût, il n'en diroit rien à personne; & le Colonel lui ayant protesté que non, son Altesse lui repliqua, que le Ciel lui avoit aussi accordé le don de savoir garder un secret.

* Une Demoiselle curieuse voulut arracher des tablettes des mains d'un jeune homme: celui-ci y écrivit les vers suivans, & lui laissa prendre ses tablettes.

Puisque malgré moi même
Vous voulez savoir mon secret,
Vous pairez ce tour indiscret,
En apprenant que je vous aime.

* Assûrement, Cloris, vous me voulez
séduire,
Je vous voi depuis peu me faire les yeux
doux,
Vous m'avez pris la main entre vos deux
genoux.
Si vous continuez, vous m'achevez de
cuire.

Que vous seriez de mal, si vous aimiez à
nuire !
Plus de dix mille cœurs sont percez de vos
coups,
Dont les uns sont ravis, & les autres
jaloux,
De l'éclat que l'on voit dans vos beaux
yeux reluire.

Vous avez là des vers, vous en savez
par cœur ;
Vous chantez, ce dit-on, comme un En-
fant de chœur,
Et lors que vous parlez, vous charmez
les oreilles.

Dieux !

*Dieux ! que ne suis-je né pour être votre
époux !*

*Vous riez, ô Cloris, d'entendre ces mer-
veilles ;*

*Pleurez, sote, pleurez, je me moque de
vous.*

* Du tems de l'Empereur Soliman II. un Chrétien emprunta 500. écus d'un Juif à Constantinople, & ce Juif, pour mieux assûrer son argent & la rente, voulut que le Chrétien s'obligeât à donner à la fin du terme deux onces de sa chair, s'il différoit le payement. Le terme échu, il se trouva dans l'impuissance de payer, & en même tems ne voulut pas satisfaire à la peine que le Juif lui avoit imposée. Soliman ayant été averti de ce marché, envoya querir le Chrétien & le Juif, & l'un & l'autre ayant répondu à ses interrogations, conformément à ce qu'il avoit ouï dire, il déclara au Chrétien qu'il fa-
O 2 loit

loit qu'il satisfît à sa promesse, en donnant deux onces de la chair, & d'un autre côté il presenta un rasoir au Juif, en lui disant, coupez partout où il vous plaira; mais je vous avertis d'une chose, c'est que vous coupez justement deux onces; car si vous en coupez plus ou moins, je vous ferai pendre aussi-tôt. Le Juif aima mieux perdre son argent que d'exposer sa vie, & rendit l'obligation au Chrétien.

* François I. pour railler une Dame âgée, qui avoit été fort belle, lui dit; *Madame, combien y a-t-il que vous êtes revenue du pays de Beauté?* Sire, répondit-elle, *j'en revins le même jour que vous revintes de Pavie;* lui reprochant par là l'affront qu'il reçut quand il fut fait prisonnier par les Espagnols devant cette Place. Il faut être aussi puissant & aussi redoutable qu'un Roi, pour oser dire à une femme qu'elle n'est pas belle, & ne point craindre
ses

ses ressentimens. Les femmes n'entendent pas raillerie là dessus. Et ne semblent elles pas avoir raison de vouloir à quelque prix que ce soit paroître belles, puisque c'est tout ce que les hommes leur ont laissé? car point de gouvernement pour elles, point d'autorité absolue, point de conduite d'ames, point de pouvoir dans l'Eglise, point de possession de Charges, point d'entrée dans les secrets, point d'application aux sciences. Les Atheniens ne leur permettoient de faire aucun marché au dessus de la valeur d'une mesure d'orge. Il semble même qu'on leur veuille ôter l'esprit, en traitant de precieuses celles qui en font paroître; laissons leur donc la beauté, & si elles n'en ont point, laissons leur du moins le plaisir de croire qu'elles en ont.

* Strabon rapporte que quand les Romains eurent conquis l'Espagne, les Espagnols, qui n'aiment point

à se promener, les voyant se promener dans les places des villes; en allant & en revenant sur leurs pas, leur disoient: *Est-ce que vous vous égarez? voulez vous que nous vous remenions chez vous?*

- * Un Angevin, qui ne se fioit point à sa memoire, & qui écrivoit tout ce qu'il avoit à faire, mit sur ses tablettes: *Memoire à moi pour me marier en passant à Tours.* Mr. de Br.... ne fit pas de même, car le soir même du jour qu'il se maria, il alloit coucher chez un Baigneur à son ordinaire; si son valet de chambre ne l'avoit fait souvenir qu'il s'étoit marié le matin.

O Ciel! un jour de nêce oublier une femme!

Pour le lendemain passe; & j'en vois aujourd'hui,

Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme lui.

- * Monsieur D.... ayant envoyé en se-

ensevelir sa femme, cinq heures après sa mort, on lui vint dire qu'elle étoit encore chaude. *Allez, dit-il, allez faire ce que je vous ai ordonné, elle est assez morte.* Il avoit raison, car il l'épousa qu'elle étoit fort vieille; & l'on disoit que pour vivre, il avoit fait société avec un corps mort.

* Un Poète présentant au Prince de Condé l'Epitaphe de Molière, ce Prince lui dit : *J'aimerois bien mieux que ce fût lui qui m'apportât la vôtre.*

* Il y avoit deux Dames, qui étant déjà sur le retour de l'âge faisoient tout leur possible pour cacher le nombre des années; dont l'une en rendant visite à l'autre, au commencement de chaque année, avoit coutume de lui dire; Madame, je viens savoir quel âge vous voulez que nous ayons cette année.

* Monsieur de Langres donna par
 .O 4 son

son Testament cent écus à celui qui feroit son Epitaphe. Quelqu'un lui fit celle-ci.

*Monsieur de Langre est mort, Testateur
olographe,*

Et vous me promettez, si j'en fai l'Epitaphe,

Les cent écus par lui legnez à cet effet.

*Parbleu l'argent est bon, dans le siecle
où nous sommes,*

*Contez toujours. Cygit le plus mechant des
hommes.*

Payez, le voila fait.

* Dans un village de Poitou une femme après une grosse maladie tomba en létargie : son mari & ceux qui étoient autour d'elle la crurent morte. Ils l'enveloperent seulement d'un linge, selon la coûtume des pauvres gens du pays, & la firent porter en terre. En allant à l'Eglise celui qui la portoit passa si près d'un buisson, que les épines l'ayant piquée elle revint de sa létargie. Quatorze ans après elle mou-

mourut tout de bon, au moins le crut on ainsi : comme on la portoit en terre, & que l'on aprochoit d'un buisson, le mari se mit à crier deux ou trois fois, *N'aprochez pas des hayes.*

* Il y avoit une grande amitié, qui aprochoit fort de l'amour, entre Mr. Pelisson & Mademoiselle de Scuderi. Enfin elle ne put s'empêcher de lui declarer la passion qu'elle avoit pour lui, par ces vers qu'elle fit sur le champ.

*Enfin, Acanthe, il faut se rendre,
Vôtre esprit a charmé le mien;
Je vous fais Citoyen de Tendre,
Mais de grace n'en dites rien.*

Monsieur Pelisson y répondit par d'autres vers d'une grande beauté, qu'il fit aussi sur le champ. Mademoiselle de Scuderi aimoit plus fortement que Mr. Pelisson. La mere de Mr. Pelisson la haïssoit, & craignoit que son fils ne l'épousât. Mr.

Peliffon donna de la jalousie à Mr. Conrart, qui aimoit aussi Mademoiselle de Seuderi. Elle a fait le portrait de Mr. Peliffon dans sa Clelie sous le nom d'Herminius.

* Sonnet de Monsieur de Fontenelles.

*Je suis, croit jadis Apollon à Daphné,
Lors que tout hors d'haleins il couroit après
elle,*

*Et lui couloit pourtant la longue kirielle
Des rares qualitez, dont il étoit orné;*

*Je suis le Dieu des vers, je suis bel esprit
né;*

*Mais les vers n'étoient point le charme de
la Belle.*

*Je sai jouer du luth, arrêtez; bagatelle,
Le luth ne pouvoit rien sur un cœur obstiné.*

*Je connoi la vertu de la moindre racine,
Je suis, n'en doutez pas, Dieu de la Mé-
decine:*

*Daphné couroit plus fort à ce nom si fatal.
Mais s'il eût dit, voyez quelle est vôtre
conquête,*

Je

*Je suis un jeune Dieu, beau, galant,
liberal;*

*Daphné sur ma parole auroit tourné la
tête.*

* Un jour que l'on s'entretenoit sur les effets du mois de Mai, qui rechauffe non seulement la terre & ce qui est dessus, mais même va rallumer l'amour jusqu'aux fonds des eaux. Une Dame d'un grand mérite, & qui est fort agreable dans la conversation, dit, je répons de ma chasteté dans tous les autres mois de l'année, mais dans le mois de Mai je n'en répons pas. Pendant que nous sommes sur le mois de Mai, il faut que je vous dise un Triolet si joli, qu'on peut l'appeler le Roi des Triolets. C'est Mr. Ranchin qui en est l'Auteur.

*Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein, que je formai!
Le premier jour du mois de Mai,
Je vous vis, & vous aimai.*

Et ce dessein vous plut Sylvie.

Le premier jour du mois de Mai

Fut le plus heureux de ma vie.

* La Reine Christine de Suède étoit toujours en justacorps & en perruque d'homme. Lors qu'elle alla à Fontainebleau, plusieurs Dames de la Cour en l'allant saluer s'avancèrent pour la baiser. Elle y trouva un peu à redire, toutefois sans en rien témoigner, elle se contenta de dire; Quelle fureur ont ces Dames à me baiser? est-ce à cause que je ressemble à un homme?

* Un Poëte avoit envie de faire imprimer un Poëme qu'il avoit composé. Il alla voir Mr. de Bautru Prieur des Matras, à qui il le laissa pour le lire, & lui en dire ensuite son sentiment en ami. Mr. de Bautru le lut tout du long, & le Poëte étant allé quelques jours après pour le retirer, il lui dit; Monsieur, votre Poëme me paroît trop long. Vous me feriez plaisir, reprit le Poëte, de

de me dire ce qu'il faudroit faire à cela. C'est, lui repliqua Mr. de Bautru, d'en retrancher la moitié, & de supprimer l'autre.

* Un Cavalier & une Dame ayant été long-tems brouillez, après avoir été bien ensemble, se trouverent un jour dans un même endroit, & s'engagerent insensiblement à jouer. Que jouerons nous ? dit le Cavalier. Jouïons, ajouta la Dame, une reprise d'amitié.

* Le Cardinal du Perron parlant de la Réponse de Coëffeteau, dit *Il l'auroit fait plus courte s'il eût eu plus de tems.* Mr. Paschal dit de même à la fin de sa seizième Lettre Provinciale: *Je n'ai fait celle-ci plus longue, que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte.*

* Un homme d'esprit étant dans une Compagnie de Dames, où l'on parloit de la prise de Mons, comme il se levoit pour sortir, une de ces Dames l'arrêta par son manteau

& lui dit; Monsieur, vous ne sortirez point d'ici, que vous ne nous ayez fait un petit quatrain sur cette nouvelle conquête de nôtre grand Monarque. Il fit tout ce qu'il put pour s'en défendre; mais voyant qu'il n'y gaignoit rien, il lui demanda quartier pour un moment. Et voici de quoi il la paya sur l'heure:

*Mons étoit, disoit-on, pucelle,
Qu'un Roi gardoit avec soin.
Louis le Grand en eut besoin;
Mons se rendit. Vous auriez fait comme elle.*

* On mit ce vers pour l'Epitaphe d'un Medecin:

Ci git, par qui les autres gisent.

DIALOGUE.

L'AMOUR ANCIEN, ET
L'AMOUR NOUVEAU.

L'Am. Anc. JE ne sai par quelle raison tu prétens avoir la préférence sur moi, & m'ôter un Empire, dont j'ai jouï paisiblement pendant si long-tems.

L'Am. Nouv. Si tu étois capable de reflexion, je te ferois convenir que c'est avec justice que j'occupe ta place.

L'Anc. Bien, soit, je veux bien t'écouter, mais à condition que je parlerai aussi à mon tour.

Le Nouv. Il ne tient qu'à toi de commencer.

L'Anc. Je le veux bien. N'est-il pas vrai que je donne de l'esprit, de la prudence, & du courage? Les Poètes de toutes les nations n'ont-ils pas chanté mes douceurs

&c

& mes plaisirs? D'un cœur bas n'en fais-je pas un cœur noble, & d'un esprit forcé, un homme complaisant? Sans moi point de bonne grace, ni de politesse; j'adoucis les occupations pénibles des hommes, je dissipe leurs inquiétudes, je vivifie leur cœur, je ranime leurs sentimens, -& je modere même la gravité des Philosophes. Les sociétés, où je me trouve, sont vives, ingénieuses, animées, agréables, & pleines de plaisirs; hé! quelle félicité plus parfaite, que celle de deux amans, qui sans témoins, & libres dans leurs conversations, se font des effusions de cœur, & se communiquent leur tendresse?

Le Nouv. Comment se peut-il faire que donnant, comme tu viens de dire, tant de prudence, tu fausses les hommes si foux? Quelle nature de sagesse est la tienne, qui tombe dans la fureur & l'empor-
te..

tement ? Au contraire méchant dans tes conseils, malin dans ta conduite, artificieux dans tes discours, fourbe dans tes conseils, tu ne cherches qu'à séduire & à perdre. Où sont les plaisirs que tu donnes ? En as-tu jamais donné un pur, & sans mélange de quelque amertume ? Est-il même en ton pouvoir de le faire ? Quelle malignité à exciter la jalousie sur la moindre apparence ! & quand tu as jeté dans le cœur cette vilaine passion, quelles tragedies ! Tes plus grandes faveurs vont à remplir tes favoris d'imaginations agréables pour un tems, & à les amuser de quelque légère espérance. Soulagement frivole, que tu ne manques pas de leur faire cruellement payer dans la suite par des douleurs bien longues & bien sensibles !

L'Anc. Eh toi ! dis-moi un peu ta conduite,

Le

Le Nouv. Je ne paroïs jamais qu'avec un air gracieux ; les amans que j'instruis sont toujours satisfaits , ils s'aiment sans s'incommoder , tant , & si peu qu'il leur plaît , ils se quittent , se reprennent , s'empruntent , se prêtent , & deviennent même les confidens les uns des autres sans le moindre chagrin. Mes loix sont douces , aisées , commodes , on les observe sans soupirs & sans inquietude. Dans mon empire point de rupture d'éclat , au sortir de l'amour , on entre dans l'estime & dans les agrémens. Un amant fait une nouvelle intrigue , parce qu'il est touché d'un nouvel objet , & quitte son ancienne maîtresse , pour laquelle il ne se trouve plus sensible. Personne ne s'étonne de ces changemens , la maîtresse les apprend en riant , & offre son service pour leur donner un bon succès. Sur tout point
de

de longues amours, mais toujours le plaisir de la nouveauté ; on se moque des amans passionnez, tristes, sombres ; je les fais gais, fleuris, vermeils. Tes élèves sont gens ferores, soupçonneux, inquiets ; les miens toujours persuadez de leur merite, polis, bien auprès de leurs maîtresses, qu'ils courtisent jusqu'à l'heure d'un nouveau rendez-vous : enfin chez moi point de reproches , mais toujours paroles douces & obligantes, langage qu'on tient également à toutes les femmes ; parce que suivant mes loix, celle qu'on voit est toujours celle qu'on doit aimer davantage.

L'Anc. Et avec ces belles maximes, tu as trouvé moyen de t'introduire parmi elles ?

Le Nouv. Je ne les ai faites que par rapport à leur goût. Combien d'entre-elles, qui languissoient sous une fidelité tyrannique, qui presen-
te-

tement sentent leur cœur soulagé par là liberté qu'elles ont de changer d'amant ? Le blond, le brun, le plaisant, le sérieux, le vieux, le jeune, elles s'accoutument de tout ; le vieux fournit au luxe, le jeune au plaisir, le plaisant rejouit, le sérieux plaît quelquefois, le blond a de l'éclat, le brun de la vivacité ; l'humeur diverse des femmes met en usage tous ces differens caracteres, & cette variété donne toutes sortes de plaisirs. Mais sur tout défense à la plus fidèle d'aimer plus d'un mois.

L'Anc. Plus d'un mois !

Le Nouv. Le terme leur paroît encore trop long ; & il n'y en a gueres qui puissent aller jusqu'au bout. Enfin je suis l'amour aisé, qui apporte avec moi la tranquillité, la joye & le plaisir. Les amans, que je conduis, dorment d'un sommeil profond, sans être interrompu par aucune inquietude. Ils ne se morfondent point sous les fenêtres de celles qu'ils

qu'ils aiment, ils ne souffrent ni le froid ni le chaud, grand feu en hiver dans la chambre de leurs maîtresses, & en été ils ne font pas difficulté de quitter devant elles leurs cravates & leurs perruques, & même, quand le cœur leur en dit, de se mettre en robe de chambre.

L'Anc. Manières bien aisées.

Le Nouv. Elles sont du goût des François. De ton regne le Cavalier parloit le premier, présentement c'est la Dame, elle dit tout, & s'explique sur tout. A force de faire les amans respectueux, tu les avois rendus ridicules; & moi, qui ai fait de nouvelles decouvertes dans le cœur des femmes, & qui ai connu leurs vrais sentimens, j'ai formé les amans tels qu'elles les demandent. Et c'est par cette conduite que j'entraîne tout le monde.

L'Anc. J'aurois donc bien de la
pei-

peine à trouver encore quelqu'un,
qui voulût défendre mes droits;
comme a fait Marot par ce Ron-
deau?

*Au bon vieux tems un train d'amour re-
gnoit,*

*Qui sans grand art & dons se demenoit;
Si qu'un Bonquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde;
Car seulement au cœur on se prenoit;
Et si par cas à plaisir on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt ans, trente ans, cela duroit un
monde,*

Au bon vieux tems.

*Ors est perdu ce qu'Amour ordonnoit,
Rien que pleurs feints, rien que changes
on voit.*

*Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'Amour on refonde,
Et qu'on le mene, ainsi qu'on le menoit,
Au bon vieux tems.*

Le Nouv. Je le croi.

*L'Anc. Ainsi je n'ai plus rien à
faire en ce pays-ci?*

*Le Nouv. Pas grand'chose. Il
n'y*

n'y reste que fort peu d'amans de ce bon vieux tems, dont tu viens de parler, décendus de ces anciens aventuriers, qui ne cherchoient qu'à mourir pour les Dames. Mais elles sont bien revenues de leur erreur, & ne veulent plus d'amans à beaux sentimens. Elles les ont tous releguez dans le pays des Romains, où se rencontraient seuls à seuls, ils ne songent qu'à exhiler leurs passions par de belles paroles. Les femmes d'aujourd'hui employent le tems plus utilement.

L'Anc. Que deviendrai-je donc moi, car il faut bien que je devienne quelque chose?

Le Nouv. Tu peux te retirer en Espagne, ou en Italie, ce sont pays à aventures, tu y triompheras, tes artifices & ta malignité feront des prodiges de constance & de jalousie. Car ces nations sont encore dans ces sortes de puerilités;

tez; pour ici, si tu y demeuroid plus long-tems, tu n'y trouverois pas de quoi vivre.

L'Anc. Adieu donc, je vai suivre ton conseil.

Le Nouv. Viens auparavant que je t'embrasse. Adieu; ne regrette pas ce pays, & sois persuadé que tu n'y feras regretté de personne.

* *Portrait du Prince de Condé.*

*J'ai le cœur comme la naissance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant.*

*J'ai de la foi, de la constance;
Je suis prompt, je suis fier, genereux, & vaillant:*

*Rien n'est comparable à ma gloire,
Les plus fameux Heros, qu'on vante dans l'Histoire,*

*Ne me le sauroient disputer;
Si je n'ai pas une Couronne,
C'est la fortune qui la donne,
Il suffit de la mériter.*

* Il y a tel Armenien, dit Mr. Tavernier, qui depuis dix ans qu'il est

est marié n'a jamais vû le visage de sa femme, & ne l'a jamais ouï parler. Quand elle couche avec son mari, elle n'ôte son voile qu'après avoir éteint sa chandelle, & en quelque tems que ce soit elle se leve avant le jour, & ne mange point avec son mari.

* Epitaphe de Malherbe par Gombaut, qui fait voir que les Poëtes sont mal partagez des biens de la fortune:

*L'Apollon de nos jours, Malherbe,
repose,*

Il a vécu long tems sans beaucoup de support;

En quel siecle? Passant, je n'en dis autre chose,

Il est mort pauvre, Et moi je vis comme il est mort.

* Rien de plus naturel que la maniere d'écrire de Marot, rien de plus difficile à imiter. Par exemple cette Epigramme.

P

Amour

*Amour trouva celle qui m'est amere,
Et j'y étots, j'en fai bien mieux le conte;
Bon jour, dit-il, bon jour, Venus ma
mere;*

*Puis tout à coup il voit qu'il se mēconte,
Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli, bonteux Dieu sait com-
bien;*

*Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez
honte,*

Plus clairvoyant que vous s'y trompe bien.

** L'Amour est une passion, qui
vient souvent sans savoir comment,
& qui s'en va aussi de même.*

*Cette amoureuse ardeur, qui dans les cœurs
s'excite,*

*N'est point, comme l'on fait, un effet du
merite,*

*Le caprice y prend part, & quand quel-
qu'un nous plaît,*

*Souvent nous avons peine à dire pourquoi
c'est.*

Corneille dit sur ce sujet.

*Il est des nœuds secrets, il est des sym-
pathies,*

Dont

Dont par un doux rapport les ames affor-
ties,
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent
piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expli-
quer.

* En Moscovie quand quelqu'un meurt, d'abord les parens & les amis se mettent de rang à l'entour du corps, & ensuite demandent au défunt, pourquoi il s'est laissé mourir, si c'est que ses affaires alloient mal, & qu'il n'eût pas tout ce qu'il lui fa-
loit; si sa femme à son gré n'étoit pas assez belle ni assez jeune, ou qu'elle lui eût manqué de fidélité; ensuite ils l'ensevelissent. Sur le bord de la fosse on découvre la biere, & après quelques prières que le Prêtre fait, la compagnie prend congé du défunt & le baise. Ces ceremonies achevées, le Prêtre passe entre les doigts du mort un billet signé du Patriarche & du Confesseur, & ce billet est comme une Lettre de re-

commandation , & un Passeport pour le voyage de l'autre monde ; dans lequel ils certifient que le défunt a vécu en bon Chrétien ; en foi de quoi ils lui expedient le present certificat ; afin que Saint Pierre le voyant lui ouvre la porte à la vie éternelle. Ce billet donné on referme la biere, & le corps est mis dans la fosse, le visage tourné vers l'Orient.

* Epigramme de Mr. Perrault sur l'Amour.

*L'Amour est un enfant aussi vieux que le
monde,
Il est le plus petit & le plus grand des
Dieux,
De ses feux il remplit le ciel , la terre,
& l'onde,
Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.*

* Un Gentilhomme s'efforçant de persuader à Dom Barthelemi des Martyrs de faire quelque nouveau bâtiment dans son Palais , ce saint Prélat lui dit. En verité, Monsieur,
vous

vous me pardonneriez bien , si je vous dis que ce que vous voulez me persuader est pire que ce que le Demon proposoit à Jesus Christ ; car il lui conseilloit de changer des pierres en du pain , qui auroient pû nourrir les pauvres , & vous me conseillez au contraire de changer en pierres le pain des pauvres.

* La tranquillité en amour est un calme desagreable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux , il faut du haut & du bas dans la vie , & les difficultez , qui se mêlent aux choses , reveillent les ardeurs , augmentent les plaisirs.

* Sulpitius Galba faisant semblant de dormir , pendant que Mecenas parloit d'amour à sa femme , & voyant en même tems un de ses valets qui deroboit le vin du buffet , pendant qu'il dormoit de cette maniere ; Mon ami , lui dit-il , je ne dors pas pour tout le monde.

* On ne reçoit point à Montpel-

lier, à ce qu'on dit, de Docteur en cette Faculté que premierement il n'ait reçu sept fois la Robe & le Bonnet de Rabelais dans le Château de Morac, tant ce Docteur est en veneration parmi ceux qui ont la conduite de cette Academie. En voici la raison. Des Ecoliers ayant fait quelque desordre dans la ville, qui attirerent des plaintes à la Cour contre l'Université, on la priva d'une partie de ses Libertez & de ses Privileges. Rabelais, qui avoit été Moine, & qui étoit d'un esprit fort enjoué, étant pour lors à Montpellier, participa au chagrin que cette nouvelle donna aux Academiciens. Il alla à Paris se presenter en habit & bonnet de Docteur chez le Chancelier du Prat; Le Suisse, qui le prit pour un fou, lui ayant demandé ce qu'il vouloit, Rabelais répondit en Latin; & comme le Suisse n'y entendoit rien, on fit venir un des Officiers du Chancelier; lorsque Rabelais

lais l'entendit, il lui parla Grec; ensuite on lui présenta un homme qui entendoit parfaitement le Grec, à qui le Docteur parla Hebreu, & si on lui parloit Hebreu, il répondoit en Arabe, en Syriaque, &c. De maniere qu'ayant épuisé la science de l'Hôtel du Chancelier, le seigneur demanda à le voir, & Rabelais l'ayant harangué en faveur de tous ceux qui faisoient leurs études à Montpellier, il en obtint le rétablissement de tous les Privileges qu'on leur avoit ôtez. Ce Rabelais fut Curé de Meudon, & mourut à Paris en 1553. son humeur étoit si enjouée, qu'on lui fit l'Epitaphe suivante.

*Pluton, Prince du noir Empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi rire.*

* Quelqu'un demandant à un autre s'il n'avoit point de défauts;

Tu l'apprendras mieux de mon voisin,
lui répondit il. L'Amour propre nous empêche de connoître nos défauts; mais la curiosité, l'envie, ou l'intérêt, qui se trouvent dans les autres, font qu'ils découvrent facilement ce qui échape à nos lumières. Un certain homme disoit, que pour faire son examen de conscience, avant qu'il allât à confesse, il mettoit sa femme en colere contre lui, & qu'elle ne manquoit pas par ses reproches de le faire res-souvenir de toutes ses fautes.

* Il n'y a rien d'inutile & de superflu, qui ne devienne nécessaire, à force de s'y accoutumer.

* On presenta à Alexandre un homme, qui étoit si adroit à faire passer un grain de mil par le trou d'une aiguille, qu'il en jettoit d'une assés grande distance beaucoup l'un après l'autre sans y manquer. Alexandre ne recompensa cette inutile adresse, que par un boisseau de
de

de ces grains de mil, *ain*, dit-il agreablement, *qu'une si belle adresse ne perisse pas faute de matiere pour l'exercer.*

* Caractere d'une femme qui aime extrêmement sa liberté, & qui se rit de l'esclavage des autres. Sa Cousine lui disant ;

Quoi, tu pretens toujours être railleuse & fiere ?

Elle lui repond :

Je veux vivre toujours, Cousine, à ma maniere ;

Et mon cœur ne sera pour l'Hymen attendre ;

Que quand on se pourra défaire d'un mari,

Comme on fait d'un habit, qui n'est plus à la mode :

Des manieres d'agir j'aime la plus commode,

Sous un joug que je crains mon esprit languiroit ;

Je me fais des plaisirs que l'Hymen troubleroit.

On ne fait ce qu'on fait souvent quand on
 se donne,
 Pour n'aimer qu'un mari, j'aime trop ma
 personne;
 J'aime le jeu, le bal, la danse, l'entre-
 tien;
 J'aime à troubler des cœurs sans engager le
 mien;
 A tourner d'un amant l'humeur en ridi-
 cule,
 A vivre sans attache, & railler sans scru-
 pule,
 A flater vingt galans de l'espoir de ma
 main,
 Et même quelquefois à dauber le prochain:
 Si bien qu'à ces plaisirs donnant mon ame en
 proie,
 Des sottises d'autrui je me fais une joye;
 Et ne veux point troquer, par de semblables
 nœuds,
 Tant de plaisirs certains contre un plaisir
 douteux.

* Epitaphe de Mr. de la Fon-
 taine faite par lui même.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
 Mangea le fonds avec le revenu,
 Tint les trésors chose peu nécessaire,
 Quant à son temps, bien le sçut dispen-
 ser,

Deux

*Deux parts en fit, dont il souloit
passer,*

*L'une à dormir, & l'autre à ne
rien faire.*

* Histoire fort remarquable de la conversion d'un Comedien. Genest étoit un Comedien Romain, qui se railloit souvent en public des Mysteres sacrez du Christianisme, pour plaire à l'Empereur Diocletien & au Peuple. Afin de mieux réussir dans son dessein impie, il frequentoit les Chrêtiens, & s'informoit des Mysteres de leur Religion. Il entreprit un jour de représenter les Ceremonies du Baptême, & fit dans cette Piece le personnage de celui qui vouloit être baptisé, feignant qu'il étoit malade, & qu'il esperoit obtenir sa guérison en se faisant Chrétien. Quand le Prêtre & l'Exorciste se presenterent pour faire la ceremonie du Baptême, il eut une vision, accompagnée d'une grace si efficace, qu'il se convertit sur le champ, & prit la resolution

d'embrasler en effet le Christianisme. Il déclara donc qu'il vouloit tout de bon recevoir le Baptême & renoncer au culte des Idoles ; ce que l'on prit pour une feinte , afin de rendre l'action plus vraisemblable & plus divertissante. On fit sur lui toutes les ceremonies , & on le revêtit d'une robe blanche : puis les soldats parurent comme envoyez de la part de l'Empereur , pour se saisir de lui en qualité de Chrétien , & le menèrent devant celui qui faisoit le Juge sur le Theatre , où l'on avoit mis une Statue de Venus , pour la lui faire adorer. Mais Genest protesta hautement qu'il étoit Chrétien , sans aucun deguisement , & sans aucune dissimulation , & qu'il adoroit le vrai Dieu , & non pas des Statues de pierre. L'Empereur crut d'abord qu'il ne disoit cela , que pour mieux jouer son personnage ; mais enfin voyant qu'il continuoît à parler en Chrétien , il le fit battre à coups de bâton ,
en

en presence du Peuple, & l'envoya ensuite à un Prefet nommé Plautien, qui l'apliqua premierement sur le chevalet, puis lui fit déchirer le corps avec des ongles de fer, & brûler les côtez avec des flambeaux ardens. Enfin ne pouvant vaincre sa constance, il en écrivit à l'Empereur, qui ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut executé le 25. Août de l'année 303. Il y a eu encore deux Comediens, l'un nommé Ardaleon & l'autre apellé Porphyre, qui se convertirent de la même maniere, en jouant les Mysteres de nôtre Religion.

* Un Avocat & un Medecin étoient en contestation pour le pas; ils choisirent Diogene pour être l'arbitre de leur differend, qui le termina en faveur de l'Avocat, & leur dit, *que le Larron passe devant, & que le Bourreau le suive.*

* Une Dame voulant contenter à la fois trois Amans qu'elle avoit,

sans donner de la jalousie à aucun d'eux, baïsa l'un, donna son reste à boire à l'autre, & mit une couronne sur la tête du troisième. Ces trois Amans furent également satisfaits de ces faveurs, & disputerent entre eux qui étoit celui qu'à ces marques on devoit juger le plus cheri.

* Il est justement des mots, comme des modes. Les sages ne se hasardent jamais à faire ni l'un ni l'autre; mais si quelque temeraire, ou quelque bisarre, pour ne lui pas donner un autre nom, en veut bien prendre le hazard, & qu'il soit si heureux qu'un mot ou qu'une mode, qu'il aura inventée, lui réussisse; alors les sages, qui savent qu'il faut parler & s'habiller comme les autres, suivent, à le bien prendre, non pas ce que le temeraire a inventé, mais ce que l'usage a reçu; & la bisarrerie est égale, de vouloir faire des mots & des modes, ou de ne les vouloir pas recevoir après l'approbation publique.

* Un

* Un jeune Alleman beau & bienfait, qui aimoit une fille, lui disant un jour, *qu'il l'aimoit tout en Dieu.* Hé Monsieur, répondit elle d'un ton doux, *commencez à m'aimer tout en diable.* Un François auroit pris le fait en volant; mais les Allemans ne sont pas si hâtez; & quand on leur parle, ils ont souvent besoin de commandement.

* Quand à Rome on vient voir un Prince, si c'est de la part d'un autre Prince, on parle aussi-tôt; sinon, on fait attendre, plus ou moins, suivant la qualité de la personne qui envoie; & avant le tems marqué, le Prince, quoiqu'il ne fasse rien dans son cabinet, n'a garde de sortir, de peur de blesser le cérémonial. La même chose s'observe entre les autres personnes à proportion, jusqu'à la populace, à laquelle le cérémonial est passé par contagion.

* Rien

* Rien de plus estimable que la civilité, mais rien de plus ridicule, & de plus à charge, que la ceremonie. Un honnête homme, d'une politesse aisée, qui se conduit dans les compagnies avec une circonspection raisonnable, fait l'agrément de la société, parce qu'on se sent à son aise avec lui; mais les ceremonieux sont le fleau des honnêtes gens. Il faut trop d'attention pour vivre avec eux, & on n'est jamais sûr de les satisfaire; ils trouvent toujours quelque démarche qui blesse leur orgueil; on ne leur en fait pas assez, ou l'on en fait trop aux autres, & on ne sait comment contenter leur esprit pointilleux.

* Un Conseiller de Cour Souveraine se trouvant veuf avec une petite fille d'environ huit ans, dit un jour à un de ses amis, qu'il vouloit se remarier pour retrouver avec un autre le bonheur qu'il avoit perdu.

perdu. La petite fille, qui se trouva là par hafard, courant à lui, & l'embrassant; *Non mon papa*, lui dit elle, *vous ne deviez être heureux qu'une fois en vôtre vie.*

* Pisistrate ayant perdu sa femme qui étoit fort vertueuse, ne crut pas pouvoir mieux honorer sa memoire, qu'en prenant une autre femme; & quand il fut sur le point de se remarier, ses enfans lui venant demander s'il le faisoit pour quelque mécontentement qu'il eût reçu d'eux; *Au contraire*, leur repondit il, *je suis si content de vous, que je ne me remarie, que pour avoir d'autres enfans qui vous ressemblent.*

* Quand les femmes sont une fois entêtées, elles aiment plus fortement que les hommes, & même jusqu'à laisser mourir leurs Amans, plutôt que de les voir infideles. En voici un exemple. La Reine Elisabeth aimoit si ardemment le
Com-

Comte d'Essex, que dans un tendre moment elle lui donna une bague, lui disant, que si jamais il s'oublioit jusqu'à faire contre l'Etat quelque entreprise qui meritât la mort, il lui envoyât cette bague, avec confiance d'obtenir son pardon. Le Comte d'Essex aima quelque tems après une autre femme; dans la suite il se revolta, & fut condamné à la mort: en cette extrémité il donna à cette femme la bague pour la porter à Elisabeth; comme elle en favoit le mystère, elle aim mieux garder la bague, & laisser couper la tête à son amant, que de le voir infidele. Les Maîtresses de ce caractère sont à craindre; à la verité elles sont rares aujourd'huy, & j'en connois une, qui n'a jamois voulu promettre fidelité à son amant: que pour un mois, & encore lui a-t-elle manqué de parole.

* Vers

* Vers sur le Tabac.

Quoi qu'en dise Aristote , & sa digne
cabale,
Le Tabac est divin , il n'est rien qui l'é-
gale ;
Et par les faineans , pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire ? on prend la ta-
batiere,
Soudain à gauche , à droit , par devant ,
par derriere ,
Gens de toute façon , connus , & non con-
nus ,
Pour y demander part sont les très bien
venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la
Jeunesse,
Le Tabac l'accoutume à faire ainsi lar-
gesse ,
C'est dans la Medecine un remede nou-
veau ,
Il purge , rejouit , conforte le cerveau ;
De toute noire humeur promptement le
delivre ,
Et qui vit sans Tabac , n'est pas digne
de vivre.

* Que les femmes ne tirent point
de

de vanité de leurs victoires , elles n'ont pas moins à craindre des hommes , que les hommes ont à craindre d'elles ; ce mélange est une étrange chose ; non seulement ils s'entregâtent ; mais ils n'ont point d'autre dessein. L'un passe la journée à affermir sa frisure , l'autre étudie des minauderies devant son miroir ; le jeune Magistrat veut plaire à la Coquette par sa douceur , & la Coquette au Magistrat par son air riant , & ils se veulent placer dans le cœur l'un de l'autre. La vieillesse , malgré sa taille petite & voûtée , malgré ses rides , ses yeux éteints , & son visage sec , employe la moitié de son bien à avoir de quoi se donner de la jeunesse & de la fraîcheur , elle est exacte à toutes les modes , & affecte continuellement de petits airs enfantins. Pourquoi tant de puérilités ? elle veut plaire. Pourquoi encore ? on n'ose le dire , & on ne veut pas même y penser.

* La

* La foiblesse est extrême dans les deux sexes; ni honneur, ni attachement à ses devoirs, ni considération de fortune, ne peuvent retenir deux amans, qui trouvent l'occasion. Il sort des hommes & des femmes des atomes crochus, qui ont bien de la peine à se separer. Platon dit que les Géans, qui firent la guerre à Jupiter, avoient deux corps, & que Jupiter pour les châtier les desunit, leur laissant toujours le panchant à la réunion. Ce panchant est la source de la fragilité humaine; ces deux corps conservent toujours l'un pour l'autre une extrême sympathie, & comme dit Balsac, on ne se rencontre gueres deux ensemble, qu'on n'ait quelque pensée de faire un tiers.

* *Dorine*, toute sage qu'elle est, immobile & muete, quand elle n'est qu'avec des femmes, ressuscite à l'aparition d'un homme, ses yeux se vivifient, on lui voit le teint coloré, l'air animé; elle parle,
re-

remue, fretille; il n'y a qu'un moment qu'elle avoit une affaire importante, elle devoit rendre aussi une visite d'honneur à une femme considérable, à peine un homme entre-t-il dans la compagnie, que tous ses projets disparoissent, elle se rengorge, elle ajuste sa coëffure, tire son gant pour faire voir sa belle main, l'objet la retient par un lien invisible.

* Il y a des femmes, qui affectent de paroître indifferentes pour les hommes, comme si le Seigneur les avoit faites d'un limon plus pur que les autres; celles-là sont d'autant plus ridicules, que l'expérience fait voir que leur vertu ne consiste que dans les paroles. On en void d'autres, qui avoient trop ingênûment la fragilité de leur sexe, & leur aveu est imprudent; les hommes, malins comme ils sont, croient souvent que sous pretexte d'avoüer la foiblesse generale des fem-

femmes, elles veulent faire connoître la leur particuliere, pour leur donner occasion de leur plaire. Les honnêtes femmes ne marquent ni indifferencé ni attachement pour les hommes, elles ne blâment ni la mauvaise conduite des autres, ni ne louent leur propre vertu, elles vont leur chemin, & on estime leur simplicité.

* On disutoit il y a quelque tems dans une Compagnie des moyens de connoître la vertu d'une fille. On parla premierement d'une certaine herbe des Indes, qui portée au nez d'une fille, si elle est chaste, excite en elle une maniere d'assoupissement, & si elle ne l'est pas, des mouvemens convulsifs; & d'une autre herbe, sur laquelle si les chastes filless'asseient, elles se levent dans le même état que si elles avoient été prostituées, ce qui n'arrive pas quand elles sont debauchées. On raporta ensuite qu'on

Voyoit autrefois à Rome, dans le Temple de la Chasteté, une statue de marbre, qui representoit la Verité, dont la bouche étoit toujours ouverte, & où les filles enfonçoient le bras, que les chastes le retiroient sans peril, mais que la statue le coupoit à celles qui vivoient ou qui avoient vécu dans le déreglement. Qu'à Ephese il y avoit un autel du Dieu Pan, où l'on enfermoit une fille; que si elle étoit vierge, on entendoit aussitôt une harmonie admirable, & qu'elle en sortoit avec une guirlande de feuilles de pin sur la tête.

Comme quelques uns attribuoient ces effets à une vertu magique, & d'autres à des causes purement naturelles; un inconnu, qui étoit venu en cette maison pour quelque affaire, & qui d'un bout de la chambre avoit oui la dispute sans dire mot, s'avancant vers la compagnie, demanda audience. Messieurs, dit-il,

il , ce barbet que vous voyez est à moi depuis quelques années , je vous assure qu'il n'est pas forcier , & qu'on n'a dit sur lui aucune parole magique , & je lui connois une qualité qui va finir vôtre contestation. Il ajouta qu'il distinguoit parfaitement par son odorat une fille d'avec une femme , & qu'on n'avoit qu'à lui jeter le gand d'une fille mêlé dans cinq ou six gands de femmes , qu'il apporterait seulement celui de la fille , & cela autant de fois qu'on voudroit , sans se tromper. On fit l'expérience sur le champ , & le chien ne se trompa point ; on prit une autrefois six gands de fille & un de femme , il rapporta les six gands & laissa l'autre. On demanda un nouveau gand de fille , qu'on mit avec plusieurs de femme , le chien rapporta celui de la fille , qui étoit présente , on gronda le barbet comme s'il avoit manqué , & lui ayant rejeté le même

Q

gand

gand mêlé avec ceux des femmes , il le raporta encore ; alors le maître faisant semblant de le vouloir battre le lui jetta , le chien non seulement raporta le même gand , mais il vint tirer avec les dents le bas de la jupe de la fille , pour faire entendre que le gand étoit à elle.

L'expérience plusieurs fois répétée parut miraculeuse ; les voilà à recommencer leur contestation ; les uns vouloient , que le barbet eût en lui quelque chose de magique , & les autres plus physiciens disoient qu'il sort du corps d'une fille & de celui d'une femme des esprits tout differens , qui se repandent sur tout ce qu'elles touchent , & que ces esprits frappant differemment l'odorat du barbet , qui sans doute devoit être beaucoup plus fin que l'odorat des autres chiens , produisoit en lui la connoissance distincte d'une fille d'avec une femme. J'ajoute ici par occasion , que le barbet ne fit pas

pas vieux os, & qu'une fille, fort devote devant les hommes, & aparemment peu devant Dieu, le sacrifia à sa pretendue vertu. Dans le vrai son odorat étoit dangereux, il avoit des suites trop fâcheuses, & en bonne police, on ne devoit pas souffrir ce chien en vie un quart d'heure.

* Un Roi nommé Pheron étant devenu aveugle, & demandant à l'Oracle un remede pour guerir, il lui ordonna de l'urine d'une femme fidele à son mari. La sienne & toutes les autres de son Royaume manquant de cette vertu, il fut obligé de depécher des Ambassadeurs pour en chercher dans les Royaumes voisins. Après des recherches infinies, le hasard lui en donna une qui le guerit; il fit ensuite brûler sa femme, & épousa celle qui lui avoit rendu la vûe. Cette nouvelle Epouse ne fut pas dans la suite plus chaste que les autres, & le

Roi lui demandant pourquoi elle avoit été fidele à son premier mari , elle lui répondit naïvement , que personne ne lui avoit jamais rien demandé.

* Une fille de qualité , jeune & jolie , mais d'un bien très mediocre , me fit voir dernièrement un placet , qu'elle avoit dressé pour demander une pension au Roi. Sa principale raison étoit , qu'elle avoit toujours été sage , & que Sa Majesté lui pouvoit accorder cette grace d'autant plus facilement , qu'elle ne tiroit point à consequence.

* Motif de consolation pour un Amant sur l'inconstance de sa Maîtresse.

L'inconstance d'Iris vous cause trop d'ennui ,

*Est ce une chose fort étrange ,
De l'air dont on vit aujourd'hui ,
De voir une femme qui change ?*

Vous

*Vous avez tort de la blâmer ,
Rien n'est plus naturel , que ce qu'on lui
voit faire ,
Vous avez cessé de lui plaire ,
Elle a cessé de vous aimer .
Pourquoi tant de discours , de plaintes ,
de vacarmes ?
Vous l'acusez injustement ;
On lui verroit pour vous le même em-
pressement ,
Si vous aviez pour elle encor les mêmes
charmes .
Vous l'aimez ardemment , on le fait , on
le voit ,
De ses moindres faveurs votre ame étoit
ravis :
Mais enfin cet amour vous donne-t-il le
droit
De l'ennuyer toute sa vie ?
Ah ! que votre malheur devoit vous être
cher !
Plus heureux de pouvoir la traiter de
volage ,
Que mille & mille amans qui lui ren-
dent hommage ,
Et n'ont rien à lui reprocher .*

*Rendez graces à cette belle,
Dont l'humeur inégale a sceu vous dé-
gager,*

*Quel bonheur sans être infidèle,
De pouvoir se donner le plaisir de chan-
ger ?*

*Vous ne valez pas mieux qu'un au-
tre,*

*Croyez moi, ne criez pas tant,
Son inconstance, en vous quitant,
Ne fait que prévenir la vôtre.*

* Un Gentilhomme s'étoit atta-
ché depuis longtems au Cardinal
Mazarin, de qui il étoit fort estimé,
sans qu'il fût encore arrivé aucun
changement à sa fortune, le Cardi-
nal lui faisant tous les jours des pro-
messes pour toute recompense. Un
jour il témoigna de l'aigreur au Car-
dinal de ne voir jamais des effets de
ses promesses. Le Cardinal, qui ne
vouloit pas perdre l'amitié de cet
homme, l'apella dans son cabinet,
& après avoir tâché de lui persuader
la nécessité où il avoit été jusques
alors de distribuer les graces à cer-
tai-

taines personnes nécessaires au bien de l'Etat, il lui promit de songer à lui. Le Gentilhomme, qui ne faisoit pas grand cas de ses paroles, s'avisa de lui demander, pour toute récompense, la permission de lui frapper de tems en tems sur l'épaule, avec un air de faveur, devant tout le monde; ce que fit le Cardinal, & en deux ou trois ans le Gentilhomme se vit accablé de richesses, seulement pour donner son appui auprès de son Eminence, qui ne lui accordoit que ce qu'il auroit accordé à tout le monde, & qui plaisantoit avec lui de la sottise de ceux qui payoient si bien sa protection. Les hommes sont tous dupes, l'opinion donne le prix aux choses les plus communes; qui sait se donner un air important, & faire valoir ses denrées, les vend bien cher, & n'en a pas qui veut.

* Voici un autre exemple, qui confirme cette maxime. Un jour

Q 4

que

que Mr. Colbert devoit adjuger quelques Fermes à une Compagnie, P... parut dans la salle, & un moment après on le ména dans le cabinet du Ministre; on vit aussitôt la consternation sur le visage de ceux de cette Compagnie, dans la pensée que P... venoit faire une enchere. Deux heures après étant sorti, ces Messieurs lui deputerent chez lui pour le supplier de ne pas leur nuire, & qu'ils lui feroient present de cent mille francs. P.... qui n'avoit parlé à Mr. Colbert que des affaires de Mr. L.... sans penser à dire un mot des Fermes, se servit de l'occasion; & après avoir fait quelques difficultez aux députez, comme si effectivement il eût voulu aller sur leurs brisées, il receut le present. Il n'a jamais fait de visite qui lui ait tant valu.

* On demande si l'Amour vaut mieux que l'Ambition, & à laquelle de ces deux passions un honnête homme doit plutôt s'abandonner.

Oa

On dit pour l'Amour, qu'il donne des plaisirs parfaits, & d'autant plus préférables à tous les autres, qu'ils sont fondez sur les purs sentimens de la nature; qu'il remplit & satisfait l'homme entier, les sens par ses douceurs, l'esprit par la connoissance de la beauté, & le cœur par la possession; qu'il rend agreable, galant, magnifique, tendre, & qu'il aprivoise jusqu'aux bêtes feroces; qu'il fait inspirer le courage dans les occasions, & qu'il est la source d'une infinité d'actions heroïques; qu'après les fatigues il delasse les Amans, en les mettant dans une vie agreable, pour leur donner des plaisirs plus doux, & plus tranquiles, & qu'enfin il attire les Rois, les Philosophes, & les Ambitieux mêmes, qui abandonnent les plus grands honneurs pour les personnes qu'ils aiment.

Les raisons pour l'Ambition sont,
que l'Amour donne veritablement

Q 5

des

des plaisirs , mais que tout se passe dans les sens ; au lieu que l'Ambition élève l'esprit & le courage ; que les plaisirs de l'Amour finissent , & qu'un Amant rougit souvent de ses extravagances ; mais que l'Ambition ne finit jamais , & qu'un Ambitieux , loin de rougir de sa gloire , la publie à toute la terre ; que l'Amour ternit la vie des Amans par une conduite molle & languissante ; au lieu que l'Ambition fait les conquérans , & les rend maîtres du monde. Qu'enfin la tranquillité de l'Amour n'est qu'une indolence méprisable pour toutes les grandes actions , & que l'Ambition est un feu divin , qui anime les Heros , & qui les rend dignes des Empires.

* Rien n'est si utile que les femmes , & rien n'est si dangereux ; elles sont bonnes , & elles sont pernicieuses. La Fortune élève souvent ceux qu'elles protègent , & détruit

truit ceux qu'elles persecutent. D'un esprit grossier elles font, quand il leur plaît, un galant homme, & il suffit de vouloir leur plaire, pour avoir mille attentions d'honnêteté, qui contribuent aux agrémens de la vie. Mais il suffit aussi quelquefois de leur plaire, pour languir dans la mollesse, pour oublier les devoirs, & pour ruiner sa fortune. Elles ont un pouvoir absolu sur le cœur; & quand elles savent ce qu'elles font, qu'elles connoissent la force de leur sexe, & qu'elles en usent à propos, les Philosophes, les indifferens, les orgueilleux, les misantropes, & les gens de bien même, ne sont que des hommes.

* Les Misantropes passent quelquefois leur vie à faire ce manège avec les femmes qu'ils aiment; ils les grondent, les querellent, les quittent, & à peine les perdent ils de vûe, qu'elles leur reviennent dans l'esprit avec de nouveaux a-

grémens ; les voilà adoucés , & on les voit à leurs piés humbles , soumis , pleins de foiblesse & de confusion.

* Les femmes peuvent tout , parce qu'elles gouvernent les personnes qui gouvernent tout. Nulle intrigue considérable , nulle affaire importante , où quelque femme ne soit mêlée ; telle Puissance vient de rebuter telle personne , qu'un moment après une femme mène par la main dans le cabinet ; elles ouvrent toutes les portes , & penetrent dans les plus profonds secrets ; avec elles on quite sa gravité , son visage mystérieux ; on cesse d'être Magistrat , Ministre , Prince , personnages incommodes , personnages de contrainte & de représentation ; on redevient dans l'état de pure nature , foible , badin , & souvent puerile ; au lieu de paroles méditées , on dit tout ce qui tombe dans l'esprit , & on par-

parle comme les autres hommes. A ces grands discours, où l'on vient de décider de la fortune du monde, succèdent des entretiens doux & paisibles ; l'esprit fatigué de réflexions importantes, se met à son aise, & le cœur commence à se rafraîchir, & à respirer un air de liberté.

* J'ai ouï dire à des femmes honnêtes, qu'un joli-homme ne perdoit jamais rien auprès des Dames, qu'elles sentoient sa présence jusqu'au fond du cœur, & que celles qui affectoient de paroître les plus dédaigneuses, étoient les plus sensibles.

* L'Esperance a été apellée le songe d'un homme éveillé : c'est une jeune étourdie, qui croit tout ce qu'on lui dit, pourveu qu'il lui plaise ; qui n'a que de l'imagination & point de jugement ; que des chimeres divertissent, qui prend le vrai pour le faux, & le faux

pour le vrai ; qui sur de legeres apparences prévoit mille plaisirs qui ne peuvent être. Bien que ce soit la plus agreable de toutes les passions , elle devient avec le tems chagrine & inquiete , & l'on peut dire qu'elle ressemble au lait , qui est doux au commencement , mais qui s'aigrit , quand il est trop gardé.

* Il n'y a rien de plus rare dans les actions de la vie , que de rire & de pleurer de bonne grace. Ce n'est pas rire de bonne grace , que de ne rire que pour montrer de belles dents ; il faut que le sujet le demande , & que le rire soit proportionné au sujet & à l'occasion. Les aises de la vie , l'abondance , le calme d'une grande prosperité , font que les Princes ont de la joye de reste pour rire d'un nain , d'un singe , d'un imbecille , & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

* On connoit mieux les autres
qu'on

qu'on ne se connoit ; & comme les odeurs se font mieux sentir à ceux qui ne les portent pas , qu'à ceux qui les portent ; de même les défauts d'autrui nous blessent bien plus que les nôtres. La raison de cela , c'est que le commerce , que nous avons avec nos propres inclinations , nous les déguise ; rien ne nous est nouveau en nous mêmes , & tout nous est nouveau en autrui. Il se fait , pour ainsi dire , une espece d'habitude entre notre raison & nos défauts , qui les fait subsister ensemble sans se faire la guerre : Mais il n'en est pas de même des défauts que notre raison découvre en autrui : elles les examine , les condamne , les poursuit , & elle laisse dans son propre empire mille desordres à reparer.

* Balsac dit joliment , en parlant de ceux qui sont ennemis des divertissemens honnêtes : si pareilles gens avoient la direction du
mon-

monde, ils voudroient ôter le printemps & la jeunesse; l'un de l'année, & l'autre de la vie.

* La Cour est un pays, où les joyes sont visibles, mais fausses; & les chagrins cachez, mais réels. La vie de la Cour est un jeu sérieux, melancolique, qui applique. Il faut arranger ses pieces & ses batteries; avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois, & jouer de caprice, & après toutes ces reveries & toutes ces mesures, on est échec, quelquefois mat, le plus fou l'emporte, ou le plus heureux.

* Il est des productions de l'esprit comme de ces fruits delicats, qui sont presque toujours trop verds ou trop meurs, & qu'il est malaisé de cueillir & de servir bien à propos. Quand l'imagination est en sa force, le jugement n'est encore qu'à demi formé, & il n'arrive gueres à sa dernière perfection, que

que les autres puissances de l'ame ne soient sur leur declin & sur leur retour. A mesure que nous aque-rons l'avantage de bien juger, nous perdons celui de bien inventer.

* Rien n'est plus contraire à la bienséance que de l'observer avec trop d'affectation : & il est presque autant contre la bienséance de se cacher en faisant bien, que de chercher à se faire voir.

* Comme c'est dans les plus petits vases que l'on enferme les essences les plus exquisés, il semble que la nature se plaise à mettre dans les plus petits corps les ames les plus précieuses ; & que selon qu'elles sont plus ou moins celestes, elle y mesle plus ou moins de terre. Elle enchasse les esprits les plus brillans de la même sorte que les Orfèvres mettent en œuvre les plus belles pierres, lesquels n'y employent que le moins d'or qu'il se peut, & que ce qu'il en faut pour les lier.

* Le

* Le secret pour avoir de la santé & de la gayeté est, que le corps soit agité, & que l'esprit se repose.

* *A qui pensiez vous, Climene,
A quoi pensiez vous d'aimer?
Ne saviez vous pas la peine,
Que souffre un cœur qui se laisse enflammer?*

R E P O N S E.

*On n'y pense pas, Silvie,
Quand on commence d'aimer,
Et sans en avoir envie,
En un moment on se laisse enflammer.*

* La couleur du ducil est differente selon les personnes & selon les Pais. Pour les Princes, on porte le violet; pour les vierges, le blanc. Dans la Syrie, la Cappadoce & l'Armenie, on porte le bleu celeste, dans l'Egypte le jaune ou feuille morte; le gris chez les Ethiopiens; & dans l'Eu-

l'Europe le noir. Le violet étant une couleur mêlée de bleu & de noir marque d'un côté la tristesse, & de l'autre, ce qu'on souhaite pour le mort. Le blanc marque la pureté. Le bleu celeste denote le lieu que l'on souhaite aux morts. Le jaune ou feüille morte fait voir que la mort est la fin de l'esperance humaine, comme les herbes étant flétries deviennent jaunes. Le gris signifie la terre, en laquelle les morts retournent. Le noir marque la privation de la vie, parce qu'il marque la privation de la lumiere.

* On fait consister la beauté d'une femme en ces vingt-six points.
1. La jeunesse. 2. La taille ni trop grande ni trop petite. 3. Estre ni trop grasse ni trop maigre. 4. La symmetrie & la proportion de toutes les parties. 5. De longs cheveux blonds & déliez. 6. La peau delicate & polie. 7. Une blancheur vive & vermeille. 8. Un front uni.
9. Les

9. Les tempes non enfoncées. 10. Les fourcils comme deux lignes. 11. Les yeux bleus à fleur de tête ayant un regard doux. 12. Un nez un peu long. 13. Des joues un peu arrondies faisant une petite fossette. 14. Un ris gracieux. 15. Deux lèvres de corail. 16. Une petite bouche. 17. Des dents blanches & bien rangées. 18. Le menton un peu rond & charnu, avec une fossette au bout. 19. Les oreilles petites, vermeilles, & bien jointes à la tête. 20. Un col d'ivoire. 21. Un sein d'albâtre. 22. Deux boules de neige. 23. Une main blanche, longue & potelée. 24. Des doigts finissant un peu en pyramide. 25. Des ongles de nacre de perles, tournez en ovale. 26. On ajoute une haleine douce, une voix agréable, un geste libre & non affecté, le corsage délié, une démarche modeste.

Tous ces points ont été pourtant

COR-

contestez, autant qu'il y a de sortes de pays, & selon la diversité des temps. Les Africains estiment les sourcils en triangle. En France on les porte en arcade. Dans la Chine les petits yeux sont les plus estimez. Les Lybiens aiment les grandes bouches. Les Japonois noircissent leurs dents. En Ethiopie les plus noirs sont les plus beaux.

* Deux Dames de la premiere qualité étant en differend pour le pas dans une Eglise, l'Empereur Charles-quint voulut être l'arbitre de leur contestation. Après avoir entendu les raisons de part & d'autre, il ne crut pas trouver un meilleur moyen de terminer ce differend, qu'en ordonnant *que la plus folle des deux passât devant*; après cet Arrêt ni l'une ni l'autre n'eut plus d'envie de passer la premiere.

* Les amans ne s'avisent gueres d'emprunter la figure des Maris, pour tromper les femmes dont ils
veu-

veulent obtenir quelque faveur ; en voici pourtant un qui voulut en cela imiter Jupiter. Un Gascon nommé Martin Guerre avoit épousé une femme jeune & belle , nommée Bertrande Rols. Après avoir vecu avec elle l'espace de dix ans, il la quitta pour aller à la guerre. Huit ans après son départ , un nommé Arnaut Dutil , se disant Martin Guerre , se presenta à Bertrande & à ses parens, qui tous , pour la grande ressemblance qu'il avoit avec Martin , & pour les grandes enseignes qu'il donnoit , se persuaderent aisement qu'il étoit le vrai Martin Guerre. Bertrande le reçut dans son lit, & en eut deux enfans. Trois ans après il courut un bruit que ce n'étoit point Martin : ce qui donna lieu à l'examiner. Enfin , il y eut des parens du vrai Martin , qui par quelques motifs d'interêt , & contre le gré de la femme , se rendirent ses accusateurs devant le Juge.

C'é-

C'étoit le Juge de Rieux, qui après de longues procédures, le condamna enfin à perdre la tête. Il en appela au Parlement de Toulouse, où il fut amené & ouï plusieurs fois, soutenant toujours qu'il étoit Martin Guerre. Il avoit pour lui quatre sœurs du vrai Martin, & leurs quatre Maris, avec trente ou quarante autres témoins. Mais parce que d'ailleurs il y avoit des témoins presque en pareil nombre, qui assûroient le contraire, & qu'il y en avoit aussi qui chanceloient dans leurs dépositions, les Juges étoient dans un terrible embarras, quand voici paroître, comme par machine, le vrai Martin Guerre. Mais cela ne leva pas leurs difficultez; car les ayant confrontez l'un avec l'autre, le vrai Martin demeura presque confondu; tant le fourbe savoit mieux s'aider du mensonge que l'autre de la vérité: les faits qu'il rapportoit étoient si circonstanciez, il
se

se souûtenoit si bien dans ses reponses, & les indices, qui en resultoient, paroissoient si forts, que cela passe l'imagination. Enfin, on fit venir les sœurs de Martin, pour les interroger de nouveau, & quelques autres témoins qu'on ouït d'office. Avec ces nouvelles preuves on crut l'affaire assez éclaircie pour passer à la condamnation de Dutil. Il fut donné un Arrêt, qui le condamna à être pendu & brûlé, & les enfans que Bertrande avoit eus de lui furent declarez legitimes. L'aveu qu'il fit de son crime au pié de la potence leva le doute, & donna à connoître aux Juges qu'ils avoient rencontré.

* Monsieur de Brebœuf dans sa jeunesse n'avoit d'inclination que pour Horace : un de ses amis, nommé Gautier, qui est mort Lieutenant General de Clermont en Beauvoisis, avec la reputation de bel esprit, n'avoit au contraire d'attachement

ment que pour Lucain , & le préferoit à tous les autres Poëtes. Cette préférence caufoit fouvent des difputes entre eux : mais à la fin fatiguez de toujours difputer , & de ne rien terminer , ils convinrent que chacun d'eux liroit le Poëte de fon compagnon , l'examineroit , & en jugeroit avec équité. La chofe fut faite , comme elle avoit été réfolvee , & il arriva que Gautier aiant lû Horace , en fut fi charmé , qu'il ne le quita jamais depuis , & que Breboëuf ayant lû Lucain , s'y abandonna de forte , qu'il devint auffi Lucain que Lucain même , & encore plus , dans la Traduction en vers François qu'il nous en a donnée.

* L'accent Gascon eft un accent aigu , qui ne fe fait que trop fentir. L'accent Normand au contraire eft un accent émouffé , groffier & pefant , qui affomme les oreilles. Les Gascons aiment leur accent jufqu'à la folie , c'eft à dire jufqu'à le garder

à la Cour même, où il est ridicule de le garder. Le premier Duc d'Epéron en étoit si entêté, qu'il auroit plutôt choisi de perdre sa fortune que de perdre son accent. Il y mettoit son honneur, comme un Espagnol à conserver sa mouflache. Envain la Cardinal de Richelieu lui en faisoit la guerre, il ne s'en corrigeoit point. Les Normands plus sages n'aiment point leur accent; & il s'en voit peu qui ne le perdent à Paris & à la Cour. La raison qu'on en peut rendre, c'est que l'accent Normand est trop grossier pour favoriser la vanité de l'esprit; & que l'accent Gascon la favorise beaucoup, par je ne sai quelle élévation, qui ne déplaissant pas à ceux qui l'écoutent, plaît encore davantage à ceux qui cherchent à se faire distinguer, en parlant d'un certain ton. Quand les Normands ne quittent point leur accent hors de leur pays, ce n'est pas par amour pro-

propre ; mais par une méchante habitude , qui ne se déracine pas aisément dans toutes sortes de personnes. Témoin Mr. de Segrais , qui étant de l'Academie Françoisé , & on peut dire de la Cour , où il avoit passé sa jeunesse , parloit encore le bas Normand tout plat : ce qui donna autrefois lieu à Mademoiselle de Montpensier , de dire à un Gentilhomme , qui alloit faire le voyage de Normandie avec Mr. de Segrais : *Vous avez là un fort bon guide , il sait parfaitement la langue du pays.*

* Socrate aprit à jouer des instrumens dans sa vieillesse. Caton âgé de 80. ans s'avisa d'apprendre le Grec. Plutarque déjà vieux aprit le Latin. Jean Gelida de Valence en Espagne ne commença à étudier les belles lettres qu'à quarante ans. Henri Spelman , ayant négligé les sciences durant sa jeunesse , les reprit à l'âge de cinquante ans avec un fruit merveilleux. Fairfax , après avoir été

General des Troupes du Parlement d'Angleterre, passant par Oxford se fit recevoir Docteur en Droit l'épée à la main. Colbert, Ministre d'Etat, & presque sexagenaire, retourna au Latin & au Droit, dans un poste où il est presque pardonnable d'avoir oublié l'un & l'autre. L'Abé Galois fut son Maître, & n'y perdit pas sa peine ni son Latin. Feu Mr. le Tellier, étant Chancelier de France, se faisoit repeter la Logique, pour disputer avec Messieurs ses petits enfans. Une personne de grand merite, & qu'il estimoit beaucoup, l'ayant trouvé dans cet exercice, cet illustre Ministre lui dit : Et bien Monsieur, qu'en pensez vous, ne suis-je pas bon Logicien ? Très bon, Monseigneur, lui repartit celui-ci : vous avez toujours raisonné sur de bons principes, & vous en avez tiré de très bonnes conclusions.

* Helvetius est fils d'un Medecin

cin d'Hollande. Il n'eut pas si tôt achevé ses études de Medecine, que son pere l'envoya à Paris pour y debiter des poudres, capables, à ce qu'il prétendoit, de l'enrichir, dans un pays où de nouveaux remedes font aisément naître de nouvelles maladies, & des malades sans nombre. Cependant le jeune Helvetius, avec toute sa vigilance & tous ses soins, ne gagnoit pas de quoi vivre : il falloit qu'il donnât une partie de sa marchandise gratuitement pour vendre l'autre. Enfin pressé par la necessité il retourna en Hollande. Son pere, sans perdre courage, le renvoya en France, avec des poudres plus éprouvées & plus efficaces que les premières. Helvetius ne manqua pas, dès qu'il fut arrivé à Paris, de le faire savoir au Public; mais le Public peu échauffé laissoit morfondre Helvetius. Néanmoins toujours alerte, il fit connoissance avec un riche Droguiste de la Vil-

le, & le voyoit conjointement avec Mr. Aforti celebre Medecin de la Faculté, & Botanifte Royal, qui le traitoit d'une maladie fort perilleuse. Le Droguifte retiré d'affaires par les soins d'Aforti, lui offrit pour Recompense cinq ou six livres de la racine de Bresil, comme quelque chose de fort precieux; mais la vertu de cette plante étant inconnue à ce Medecin, il aima mieux prendre des louis d'or, dont il connoissoit parfaitement la vertu specifique contre cette maudite peste de pauvreté, qui desole les familles à Paris & ailleurs.

La fortune, qui vouloit élever Helvetius, & de rien en faire quelque chose, bien contente de voir Aforti prendre le change, & preferer un peu d'or, qui n'est que de la terre rouge, selon nous autres Philosophes, à la belle & riche plante *Ipecacuanha*, fit tomber cette racine, par l'indulgence du Droguifte, entre les mains du jeune favori. Helvetius

tius court aussitôt à l'Hôpital , pour éprouver la vertu de ce remede sur quelque pauvre malade. Il prepare sa drogue , & hasardant le tout pour le tout , reconnoît après plusieurs experiences , qu'il a le veritable spécifique contre le flux de sang. Ravi de joye , il fait afficher dans Paris , que le *Medecin Hollandois* , après une longue recherche & de profondes meditations , ayant enfin trouvé le veritable spécifique pour la guerison du flux de sang , & la maniere de le preparer , ce qui est de la derniere importance , avertit le *Public* qu'il demeure en telle rue , telle maison , telle enseigne , & qu'il donnera son remede à prix raisonnable. Chacun lit l'affiche ; le bruit de la nouvelle découverte se répand de toutes parts , & vient jusques aux oreilles du Roi. Sa Majesté fait appeler Helvetius. On le met entre les mains de Mr. Daquin premier Medecin , pour être examiné touchant

son prétendu remede. Daquin, selon la loüable coûtume de la Faculté, traite Helvetius de Charlatan. Helvetius se défend, & souhaite à Daquin un flux de sang, pour faire sur lui une heureuse experience. Enfin Helvetius l'emporte. Le Roi lui fait donner vingt-quatre mille livres pour son secret, avec le privilege, qui n'appartient qu'aux seuls Medecins de la Faculté de Paris, de travailler à l'Hôtel-Dieu. La reputation d'Helvetius s'augmente avec son bonheur, on croit qu'il a des specifics pour toutes sortes de maladies; il n'est plus parlé que du Medecin Hollandois: c'est à qui l'aura. Il se perfectionne tous les jours dans son art, & se trouve à l'âge de trente-deux ans avoir gagné cent mille écus, à la barbe du bon M. Aforti, & des plus habiles Medecins de la Faculté de Paris.

* Celui qui peut imaginer vivement, & qui pense juste, est original.

ginal dans les choses mêmes qu'un autre a pensées avant lui ; par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait , on juge qu'il les eût pensées avant les autres, si les autres ne fussent venus qu'après lui.

* Ceux qui dérobent chez les Modernes, s'étudient à cacher leurs larcins ; ceux qui dérobent chez les Anciens, en font gloire. Mais pour quoi ces derniers méprisent ils tant les autres ? Il faut encore plus d'esprit pour bien déguiser une pensée de Pascal, que pour bien traduire un passage d'Horace.

* Le Monde est un livre ancien & nouveau : de tout tems l'homme & ses passions en ont fait le sujet : ces passions y sont toujours les mêmes ; mais elles y sont écrites différemment, selon la différence des siècles ; & dans un même siècle chacun les lit différemment, selon le caractère de son esprit , & l'éten-

due de son genie. Ceux qui ont assez de talent pour bien lire dans le livre du monde, peuvent être utiles au Public, en lui communiquant le fruit de leur lecture; mais ceux qui ne savent le monde que par les livres, ne le savent point assez pour en faire des leçons aux autres. Le Monde est un pays, qu'on ne peut ni connoître, ni faire connoître aux autres, sans y avoir voyagé soi-même.

* Depuis Sixte V. nous n'avons point eu de Pape qui ait dit tant de bons mots qu'Alexandre VIII. Il avoit acoûtumé de dire à ses Neveux, pour les faire souvenir de profiter de la fortune presente: *Faites cuire votre pain pendant que le four est debout.* Quand il fit M. Janson de Fourbin Cardinal de l'Eglise Romaine, l'Ambassadeur d'Espagne, qui en avoit de la jalousie, le pria de faire la même chose à quelqu'un de sa nation, Sa Sainteté

té ne devant pas oublier une Cour, pendant qu'elle en favorisoit une autre. Le Pape lui répondit qu'en honorant M. de Fourbin, il n'avoit point eu égard aux Cours ; que cela lui étoit dû dès le précédent Pontificat ; que d'ailleurs il le meritoit par ses services ; & qu'enfin c'étoit son ami, & un très honnête homme qu'il vouloit gratifier. Et quoi, Saint Pere, répartit l'Ambassadeur, n'y a-t-il point en Espagne quelque homme de mérite, qui soit vôtre ami, & à qui vous vouliez faire le même honneur ? Le Pape se tenant ferme sur ce pas glissant, lui nomma un Espagnol de grande reputation. Mais, Saint Pere, il y a vingt ans que cet homme est mort. J'en suis fâché, repliqua le Pape, il meritoit le chapeau : c'étoit mon ami, & je le lui aurois donné.

* Le Genie des Courtisans est de ne rien donner à ceux qui ont besoin de tout, & de donner tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

R. 6 * Quoi.

* Quoique le Courtisan & le Petit-Maître soient d'un même pays, ils ont néanmoins des mœurs toutes différentes. Le Courtisan s'étudie à cacher son déreglement sous des dehors reglez; le Petit-Maître fait vanité de paroître encore plus déreglé qu'il n'est. L'un pense beaucoup avant que de parler; l'autre parle beaucoup & ne pense gueres. L'un court après la fortune: l'autre croit que la fortune doit courir après lui. Les Courtisans caressent ceux qu'ils méprisent; leurs embrassades servent à cacher leurs mépris; quelle dissimulation! Les Petits-Maîtres sont plus sinceres; ils ne cachent ni leur amitié, ni leur mépris; la maniere dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre, & leurs embrassades sont ordinairement moitié caresses, moitié coups de poing. Le langage Courtisan est uniforme, toujours poli, flatteur, insinuant: le langage

Pe-

Petit-Maître est haut & bas, mêlé de sublime & de trivial, de politesse & de grossiereté.

* On apelle Petits-Maîtres une certaine volée de jeunes gens de la Cour, qui prennent ascendant sur les autres, & prétendent maîtriser un chacun par leurs manieres libres & hardies. L'origine en est fort ancienne. Je croi qu'elle vient des braves, que les Rois & les Princes ont toujours eu auprès de leurs personnes, pour les servir dans les occasions perilleuses. Tels étoient anciennement les *Forts d'Israël*, & ceux que David entretenoit à sa Cour & dans ses Armées, & dont l'Histoire dit des merveilles. Ces Braves se sont soutenus, ou ont dégénéré, selon les inclinations des Princes qu'ils ont servi, & auxquels la complaisance les a obligez de se conformer. Il se defigurerent tout-à-fait sous Roboam fils de Salomon. Ce furent ces gens là, encore

jeunes & sans experience, qui donnerent un conseil fatal à ce Prince. Il eut la honte, pour les avoir crus, de voir son Royaume divisé, & dix Tribus enlevées à ses yeux par son concurrent & son ennemi. Les Grecs ont eu des Braves, qui leur servoient de bras droit dans les grandes occasions. Alexandre le Grand en avoit qui partageoient avec lui ses fatigues & ses plaisirs. Les Romains en avoient aussi : mais l'usage s'en corrompit étrangement sous Neron, & ce fut à son école que se forma une nouvelle espèce de Petits-Mâîtres, qui se signalerent par des extravagances & des folies. En France on n'a rien vû de semblable que depuis François I. & sous le regne de ses Enfans. Henri III. donna beaucoup de credit aux Petits-Mâîtres, & ce sont ceux que l'on appelloit les Mignons de cette Cour, qui étoit très corrompue. Le Duc de Guise appelloit le Roi de Na-

Na-

Navarre son Petit-Maître. Depuis on n'a point entendu parler de Petits-Maîtres que sous le Cardinal de Richelieu, qui entretenoit à son service un certain nombre de gens déterminez, qu'il employoit à l'exécution de ses desseins. Rochefort, dont nous avons des Memoires, étoit de ces gens-là. Le Prince de Condé avoit de ces Petits-Maîtres, fort distinguez par leur bravoure. Ceux d'aujourd'hui, braves ou non, sont diseurs de bons mots, étourdis & emportez, qui jugent de tout à la volée, font changer les modes, & pretendent donner le prix & le merite aux choses, & un nouveau goût aux plaisirs qu'ils corrompent. Ces Messieurs meriteroient bien quelques uns de ces sermons que les grands Predicateurs de nôtre siècle, Moliere & Dépreaux, ont fait à des gens qu'ils vouloient redresser. La qualité de Petit-Maître tombe à present dans le mepris, à
mesu-

mesure qu'elle se communique dans la Ville à la simple bourgeoisie, & qu'on dit les Petits - Maîtres des Tuilleries, les Petits - Maîtres de l'Isle de Nôtre - Dame, &c. Les Clercs, les Pages & les Laquais y auront bien-tôt leur part. Il y a en Espagne de jeunes seigneurs, appelez *Guaps*, qui ont raport à nos Petits-Maîtres. *Guap* en Espagnol veut dire brave, galant, fanfaron.

* La chicane est plus à craindre que l'injustice même. L'injustice ouverte, en nous ruinant, nous laisse au moins la consolation d'avoir droit de nous plaindre; mais la chicane par ses formalitez nous donne le tort, en nous ôtant nôtre bien.

* La Justice, est pour ainsi dire, une belle Vierge déguisée, & produite par le Plaideur, poursuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défendue par le Juge.

* Une chose étonnante, c'est que malgré le bruit épouventable, qui

qui se fait autour des Tribunaux , on ne laisse pas d'y dormir. Plût au Ciel , lors qu'on y decide un procez , que les anciens Juges fussent bien éveillés , & les jeunes bien endormis ! Ils sont cependant tous assez équitables : l'embarras c'est de pouvoir les bien instruire d'une affaire : comment s'y prendre ? La Partie leur est suspecte , l'Avocat les étourdit , le Solliciteur les importune , & la Solliciteuse les distrait. A toutes risques , j'aimerois mieux la Solliciteuse. Un de mes amis se vantoit , que la plus charmante femme du monde ne pourroit jamais lui faire oublier qu'il étoit Juge. Je vous croi , lui repondis je , mais tout Magistrat est homme , avant que d'être Juge. Le premier mouvement est pour la Solliciteuse , le second est pour la Justice. Et là dessus je lui racontai l'Histoire suivante.

Une Comtesse , assez belle pour
pré-

prévenir en faveur d'un mauvais procez le Juge le plus austere, fut solliciter pour un Colonel, contre un Marchand. Ce Marchand étoit alors dans le Cabinet de son Juge, qui trouvoit son affaire si claire & si juste, qu'il ne peut s'empêcher de lui promettre gain de cause. A l'instant même la charmante Comtesse parut dans l'antichambre, le Juge courut au devant d'elle; son abord, son air, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le sollicitèrent si bien, qu'en ce premier moment il fut plus homme que Juge, & il promit à la belle Comtesse que le Colonel gagneroit sa cause. Voilà le Juge engagé des deux côtés. En rentrant dans son cabinet il trouva le Marchand désolé : Je l'ai vûe, s'écria le pauvre homme hors de lui même, je l'ai vûe, celle qui sollicite contre moi; qu'elle est belle! ah! Monsieur, mon procez est perdu! Mettez vous en ma place, re-
pon-

pondit le Juge encore tout interdit, ai-je pû lui refuser ce qu'elle me demandoit ? En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles ; c'étoit à quoi pouvoient monter toutes les prétentions du Marchand, & les lui donna : la Comtesse scût la chose ; & comme elle étoit vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge si genereux, & lui renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le Colonel, aussi galant, que la Comtesse étoit scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles. Et ainsi chacun fit ce qu'il devoit faire : le Juge craignit d'être injuste, la Comtesse craignit d'être reconnaissante, le Colonel paya, & le Marchand fut payé.

* Les Predicateurs du XVI. siecle affectoient de tousser, comme une chose qui donnoit de la grace à leurs déclamations. Olivier Mailard, qui étoit un Cordelier qui prêchoit avec reputation, n'a pas
man-

manqué dans un Sermon en François, imprimé à Bruges vers l'année 1500 de marquer à la marge par des *hem, hem*, les endroits où il avoit toussé. L'Abé de Boisrobert disoit, qu'un habile Predicateur devoit savoir tousser, cracher & éternuer à propos; & que c'étoit quelquefois un moyen de se retirer d'un mauvais pas. Ce même Abé se trouvant à la Harangue d'un Orateur ennuyeux, qui éternuoit souvent, dit plaisamment, j'espere qu'à force d'éternuer, cet homme nous fera dire tant de fois, *Dieu vous assiste*, qu'à la fin il cessera de nous importuner, & prendra congé de la compagnie.

* Il y a eu dans le siècle passé trois Auteurs qui se sont obstinez à écrire en des genres qui ne convenoient point à la portée de leur génie. Balsac a passé toute sa vie à écrire des Lettres, dont il n'a jamais pû attraper le véritable caractère.

Cha-

Chapelain a perdu tout son temps à faire un méchant Poëme. L'Abé de Maroles s'est consumé à faire de pitoyables Versions, sans que jamais ni les conseils de ses amis, ni les railleries & les censures des Critiques, & sur tout celle de Mr. de l'Estrang dans sa Méthode de traduire, ayent pû lui arracher de l'esprit cette maudite passion. Quand ce bon Abé ne pouvoit venir à bout de traduire certains endroits difficiles des Auteurs qu'il avoit en tête, il écrivoit à la marge, *Je n'ay point traduit cet endroit, parce qu'il est très difficile, & que je ne l'entendois pas.*

Chaque esprit a son caractère & sa grace particulière; & ce n'est pas un gage assuré qu'on réussira en une chose, parce que l'on réussit en une autre. Balsac avoit un talent particulier pour embellir nôtre langue. Chapelain étoit un fort habile Critique; & l'Abé de Maroles avoit assez

assez de genie pour écrire des Mémoires , qui ne demandent que de la sincerité & de la naïveté ; ceux qu'il a donnez au Public étoient assez bien commencez ; & il en auroit tiré de la gloire , s'il ne s'étoit point allé perdre dans des choses de rien , qui ne peuvent ni instruire , ni réjouir le Lecteur. Il avoit entre les mains des pieces très authentiques, tirées des Archives de la Maison de Nevers , dont nos Historiens auroient pû profiter , s'il lui avoit plu de nous en faire part.

Il ne faut pas même , quand on réussit dans un sujet , le pousser trop avant. Comme on fait des grimaces , & qu'on se tire les larmes des yeux à force de rire , on se defigure aussi , & on cesse d'être plaisant , à force de le vouloir toujours paroître.

Bornons ici notre carrière.

Les longs ouvrages me font peur.

Loin

*Loin d'épuiser une matiere ,
On n'en doit prendre que la fleur.*

C'est ce qu'a dit Mr. de la Fontaine , en finissant son premier volume des Fables choisies. Peut-être auroit-il bien fait lui même , quelque joli talent qu'il eût , de garder son precepte , & de ne point passer plus outre.

L'Opera est un séjour enchanté ; c'est le pays des Metamorphoses : on y en voit des plus subites ; là en un clin d'œil des hommes s'érigent en demi dieux , & les déesses s'humanisent ; là le voyageur n'a point la peine de courir les pays , ce sont les pays qui voyagent à ses yeux ; là sans sortir d'une place , on passe d'un bout du monde à l'autre , & des Enfers aux Champs Elisées. Vous ennuyez vous dans un affreux desert ? Un coup de sifflet vous fait retrouver dans le pais des Dieux , autre coup de sifflet , vous voilà dans le pays des Fées.

* Rien

* Rien n'est plus difficile à définir que les femmes. On a dit que ce sont des oiseaux amufans , qui changent de plumage deux ou trois fois par jour , qui sont volages d'inclination , foibles de temperament , & forts en ramage ; qui ne voyent le jour qu'au soleil couchant , marchent toujours élevez à un pié de terre , & touchent les nues de leurs superbes huppes. En un mot la plûpart des femmes sont des Paons dans les promenades , quelques unes sont des Pigrièches dans leur domestique , & des Colombes dans le tête-à-tête. Mais de toutes les femmes , les Françoises sont les plus indefinissables. Les femmes Espagnoles sont tout Espagnoles , les Italiennes sont tout Italiennes , les Allemandes tout Allemandes : mais dans les Françoises on trouve des Espagnoles , des Italiennes , & des Allemandes. Parmi nos Françoises , combien de Nations

tions différentes? La Nation polie des femmes du monde. La Nation sauvage des Provinciales. La Nation libre des Coquetes. La Nation indomtable des Epouses fideles. La Nation docile des femmes qui trompent leurs maris. La Nation aguerrie des femmes d'intrigue. La Nation timide... mais il n'y en a plus gueres de celles-là. La Nation barbare des Belles-meres. La Nation fiere des Bourgeoises qualifiées. La Nation errante des Visiteuses regulieres. Et tant d'autres, sans conter la Nation superstitieuse des Coureuses d'Horoscope; on devroit renfermer celles-là, & détruire la Nation des Devinereffes, qui les abusent, & qui, sous prétexte de deviner ce que font les personnes, leur font faire des choses, qu'elles n'auroient jamais faites.

* C'est une chose étrange qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste moderation; on en dit toujours

S

trop,

trop, ou trop peu; on ne parle pas assez des femmes vertueuses, & l'on parle trop de celles qui ne le sont pas. Les hommes leur rendroient justice à toutes, s'ils pouvoient en parler sans passion; mais ils ne parlent gueres de celles qui leur sont indifferentes; ils sont prévenus pour celles qu'ils aiment, & contre celles dont ils n'ont pû se faire aimer. Ils font passer ces dernières pour déreglées, parce qu'elles sont sages, & plus sages qu'ils ne voudroient. Ce déchaînement des hommes devoit faire la justification des femmes; mais par malheur la moitié du monde prend plaisir à medire, & l'autre moitié à croire les médisances.

* Il y a des saisons heureuses pour écrire. Peut-être que si Montagne étoit venu plus tard, & dans ce siècle-ci, qu'il auroit moins brillé. Peu de gens en son tems se méloient d'écrire en nôtre langue. Il faut pourtant avouer, que Montagne

gne dans sa maniere est original; & que l'air cavalier, qu'il affecte, est bien du goût des François. Cet air consiste à suivre sa fantaisie, plutôt qu'à s'attacher à des principes très-surs, dont l'on tire des conséquences fort suivies. Dans cette humeur on se jette sur toutes sortes de sujets, comme à la picorée, & l'on dit au hasard tout ce qui vient à la pensée, risquant le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon, sans trop d'attachement ni à l'un ni à l'autre. On parle de tout, comme si on ne parloit de rien; & souvent de rien, comme de quelque chose fort important. On commence un discours par où il devroit finir; on le quitte au milieu, & puis on le reprend, tantôt à la tête, tantôt à la queue. On ne dit point ce qu'on avoit promis de dire, & l'on dit souvent tout autre chose que ce que l'on avoit pensé. La règle la plus generale de cette maniere d'écrire,

S 2

c'est

c'est de n'en point avoir, & la plus grande affectation, c'est de ne rien affecter. Un Philosophe de cette trempe parle ingénûment de lui-même, de ses vices & de ses vertus. Il parle d'autrui sans reserve ni détour. Il appelle chaque chose par son nom. Il paroît en cela peu de pudeur, & beaucoup de negligence; mais l'Ecrivain ne s'en soucie pas. Sa Philosophie lui donne cette fermeté ou cette indifférence. Il ne se contraint point; & ne contraint personne. La Religion ne l'embarrasse pas; sa morale est aisée; à l'entendre dire, il ne tient gueres aux plaisirs, & les maux ne le touchent que legerement. Il prend ce qui se présente & ne court point après ce qui le fuit. Il vit comme il l'entend, & meurt comme il peut; c'est là tout son but.

La plûpart des femmes sont plus jalouses de leur reputation sur la beauté que sur l'honneur; & telle qui a besoin de toute la matinée
pour

pour perfectionner ses charmes, seroit plus fâchée d'être surprise à sa toilette, que d'être surprise avec un galant. Cela ne m'étonne pas; la premiere vertu, selon les femmes, c'est de plaire; & pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

* Une jeune personne, qui n'a d'autre patrimoine que l'esperance de plaire, est bien embarrassée quel parti prendre pour réussir dans le monde. Est-elle simple? on s'en dégoûte; prude? on la fuit; coquette? on l'abandonne. Pour bien faire, il faudroit qu'elle fût prude, simple, & coquette tout ensemble; la simplicité attire, la coquetterie amuse, & la pruderie retient.

* S'il est difficile aux femmes de se maintenir avec les hommes, il leur est bien plus difficile encore de se maintenir avec les femmes mêmes. Celle qui se pique de vertu; s'attire l'envie; Celle qui se pique

de galanterie, s'attire le mépris ; mais celle qui ne se pique de rien, échape au mépris & à l'envie, & se sauve entre deux reputations.

* Celle qui n'a point encore aimé, est si honteuse de sa premiere foiblesse, qu'elle voudroit se la cacher à elle-même ; pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres ; mais pour la troisième, elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

* Quand la Pudeur est une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse. Celles qui l'ont perdue, s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aisement que la naturelle : j'en connois qui s'alarment au moindre mot équivoque, & qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devroient point savoir.

* La Galanterie, autrefois si cultivée, si florissante, fréquentée par tant d'honnêtes gens, est maintenant

tenant en friche, abandonnée; quel desert! hélas! je n'y reconnois plus rien.

* Mr. d'Aligre, pere de M. d'Aligre Chancelier de France, étoit d'un temperament si froid, & si difficile à émouvoir, qu'on ne pouvoit le purger. Son Medecin, qui favoit bien que quand les humeurs sont une fois émûes, elles sont capables d'un plus grand mouvement, & par consequent d'être purgées, ordonna secretement, qu'on tâcheroit de mettre Mr. d'Aligre en colere, & que dès qu'il feroit émû, on lui feroit prendre sa Medecine. Le valet de chambre de Mr. d'Aligre ne negligea rien pour faire reüssir la chose. Dès la pointe du jour, s'aprochant du lit de son Maître, il en tira les rideaux avec une précipitation capable de surprendre & de fâcher un homme qui s'éveille en sursaut. Mais M. d'Aligre, sans s'émouvoir, demandat ranquilement;

S 4

ment; Quelle heure est-il? Le valet de chambre ayant manqué son coup, s'avisa de brûler la chemise de son Maître, & de la lui apporter toute en feu. M. d'Aligre toujours froid, se contenta de lui dire, Chauffez en une autre. Tout cela ne faisant rien, le valet de chambre d'un coup de coude cassa cinq ou six verres de Venise, que son Maître aimoit; & ce Maître, aussi peu émû qu'auparavant, dit tout doucement; C'est dommage, ils étoient beaux. Enfin le valet de chambre au desespoir ne s'attendoit plus à rien, lors qu'il arriva un homme qui avoit une affaire très-épineuse au Bureau de M. d'Aligre. Cet homme étoit vêtu de taffetas; & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant sa cause, cette étoffe faisoit une espèce de sifflement à l'oreille; qui chagrinant M. d'Aligre, l'impatientait, & lui fit dire tout en colere:

Fai-

Faites taire v^{otre} habit, Monsieur, si vous voulez que je vous écoute. Le valet de chambre voyant son Maître ému, lui presenta la Medecine, & elle eut son effet.

* A voir M. de Corneille, on ne l'auroit pas pris pour un homme qui faisoit si bien parler les Grecs & les Romains, & qui donnoit un si grand relief aux sentimens & aux pensées des Heros. La premiere fois que je le vis, je le pris pour un Marchand de Rouen: son extérieur n'avoit rien qui parlât pour son esprit; & sa conversation étoit si pesante, qu'elle devenoit à charge dès qu'elle duroit un peu. Une grande Princesse, qui avoit désiré de le voir & de l'entretenir, disoit fort bien, qu'il ne falloit point l'écouter ailleurs, qu'à l'Hôtel de Bourgogne. Certainement M. de Corneille se negligeoit trop, ou pour mieux dire, la nature, qui lui avoit été si liberale en des choses

extraordinaires, l'avoit comme oublié dans les plus communes. Quand ses familiers amis, qui auroient souhaité de le voir parfait en tout, lui faisoient remarquer ces légers défauts, il souûrioit, & disoit, Je n'en suis pas moins pour cela Pierre de Corneille. Il n'a jamais parlé bien correctement la Langue Françoisë; peut-être ne se mettoit-il pas en peine de cette exactitude; mais peut-être aussi n'avoit-il pas assez de force pour s'y soumettre. Quand il avoit composé un Ouvrage, il le lisoit à Madame de Fontenelles sa sœur, qui en pouvoit bien juger. Cette Dame avoit l'esprit fort juste, & si la nature s'étoit avisée d'en faire un troisième Corneille, ce dernier n'auroit pas moins brillé que les deux autres. Mais elle devoit être ce qu'elle a été, pour donner un Neveu à ses freres, digne heritier de leur merite & de leur gloire. Les premieres

Pic-

Pièces de Theatre de Corneille ont été plus heureuses que parfaites; les dernieres ont été plus parfaites qu'heureuses, & celles du milieu ont mérité l'aprobation & les louanges, que le Public a données aux premieres moins par lumiere que par sentiment. La Critique, que cet excellent Poëte a fait de ses propres Ouvrages, est une entreprise sur lui-même, qui lui a gagné le cœur & l'estime de tous les honêtes gens. Un homme fait comme l'Auteur des Reflexions Morales, qui rapporte tout ce que nous faisons de bien aux ressorts de l'amour propre, ne manqueroit pas de lui appliquer cette maxime: *Que nous n'avons de petits défauts, que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.* Mais il faut penser autrement de M. de Corneille, qui ne consultoit pas l'amour propre, quand il s'agissoit d'exercer les vertus, dont sa belle ame étoit ornée.

* La Musique & le son des Instrumens contribuent à la santé du corps & de l'esprit, aident la circulation des humeurs, purifient le sang, dissipent les vapeurs; & dilatant les vaisseaux & les pores, la transpiration, si nécessaire pour se bien porter, se fait plus facilement. La manie de Sauls s'apaisoit au son de la harpe de David. Le venin de la Tarentule se dissipe au son du violon, & par les mouvemens de la danse. J'ai ouï dire à une personne de qualité, qu'étant subitement frappée d'une maladie violente, au lieu de recourir aux Medecins, elle fit venir les violons, qui lui donnerent si bonne aubade, que les visceres étant émus, & les humeurs venant à se fondre, elle recouvra en peu d'heures une parfaite santé. Il y a des Pays, où les Baigneurs frotent dans le bain, & les Barbiers peignent les cheveux, selon de certains tons
de

de Musique, non seulement pour donner du plaisir, mais aussi pour aider les humeurs à sortir par ces mouvemens qui chatoüillent.

* Parmi le grand nombre de Mémoires qui se trouvent à la Bibliothèque du Roi & ailleurs, il y a bien des historietes & des satyres écrites sur des oüi-dire. Nos premiers Historiens écrivoient des Romans plutôt que des Histoires, & ne faisoient pas de difficulté, quand il manquoit quelque chose à la vie de quelque Heros, d'y coudre des fables, pour remplir les vuides de son heroïsme. On a rétranché cette liberté dans ces derniers tems, & l'on a séparé le romanesque d'avec l'histoire. Mais depuis qu'on a commencé à se dégouter des Romans, on a repris en quelque façon l'ancienne mode, par le mélange que l'on fait des véritables histoires avec des mensonges agréables: Ce qui est d'autant plus dan-

gereux, que prenant la broderie pour le fond de l'étoffe, on ne se repaît que de rêveries & de fables. Il faut beaucoup d'aplication & de recherche pour separer le vrai d'avec le faux dans ces sortes de Memoires: à moins de cela un Auteur hasarde sa reputation; & c'est peut-être cela qui a le plus nui à Varillas dans les Histoires qu'il a données au Public.

* Ceux qui voudront connoître s'ils ont de l'amour, n'ont qu'à s'examiner sur ce Sonnet.

*Quand d'un esprit tendre & discret
Par tout l'un à l'autre on désere,
Quand on ne cherche qu'à se plaire,
Quand ensemble on n'est point distrait.*

*Quand on n'eut jamais de secrets
Dont on se soit fait un mystere,
Quand on se cherche sans affaire,
Quand on se quite avec regret.*

*Quand, prenant plaisir d'écrire,
L'on en dit plus qu'on n'en doit dire,*

Et

Et beaucoup moins qu'on ne voudroit.

Qu'appellez vous cela, la Belle ?

Entre nous deux, cela s'appelle,

S'aimer beaucoup plus qu'on ne croit.

* Le Cardinal du Perron demeurant à Paris dans la Paroisse de S. Paul, envoya un Gentilhomme dire au Curé de cette Paroisse, de le venir trouver pour une affaire qu'il avoit à lui communiquer. Le Curé répondit qu'il iroit, & n'en fit rien. Le Cardinal, après l'avoir attendu assez longtems, l'envoya querir une seconde fois. Le Curé répondit comme auparavant, & ne s'en remua pas davantage. Enfin le Cardinal indigné de l'incivilité de cet homme, lui fit dire, qu'il trouvoit son procédé fort mauvais, & que sans tarder il eût à venir. Le Curé répondit froidement au Gentilhomme, allez dire à Monseigneur le Cardinal, qu'il est Curé à Rome, & que je le suis à Paris ;
qu'il

qu'il est sur ma Paroisse, & que je ne suis pas sur la sienne: Monsieur du Perron écoutant cette vigoureuse réponse, dit: Il a raison, je suis son Paroissien; c'est à moi à l'aller trouver; & il partit aussitôt. Dès que le Curé aperçut, il courut le recevoir jusques dans la rue; & le Cardinal très content l'embrassa, & lui donna son estime & son amitié.

* Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puisqu'on se marie tout à la tête, ou tout à celle des autres.

* Tel qui se marie à la tête, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vû. Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par lui-même, s'en rapporte à la marieuse de son quartier, qui fait à point nommé le taux des établissemens, & le prix courant des fil-

filles à marier. Ces connoisseuses ont le talent d'assortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs & les inclinations, dont elles ne se mettent point en peine. Avec l'entremise de ces femmes d'affaire on fait un mariage comme une emplette; on marchandé, on surfait, on mésoffre, enfin on est pris au mot. D'autres, qui n'ont pas le loisir de marchander, vont lever une riche veuve chez un Notaire, comme on leve une charge aux Parties casuelles. Ce n'est pas tout-à-fait la faute de l'entremeteuse, si l'on est trompé en femme; elles vous donnent un memoire; on n'examine que les articles de la famille & du bien, on laisse à côté la femme, que l'on ne retrouve que trop dans la suite.

* Ce n'est point se marier, c'est negocier, que de prendre une femme pour son bien. Ce n'est point se marier, c'est se contenter, que
de

de prendre une femme pour sa beauté. Ce n'est point se marier, c'est radoter à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société. Qu'est-ce donc que se marier ? C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination, & sans intérêt, une femme, qui vous choisisse de même.

* Le pays du Mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, & les habitants naturels voudroient en être exilés.

* Bien qu'il semble que le temperament de feu soit plus propre à la Poësie que le temperament flegmatique, néanmoins l'experience fait voir que les Poëtes abondent plus dans les pays où le flegme règne, que dans ceux où le feu brille davantage. Cela se remarque principalement en Italie, où le flegme étant, pour ainsi dire, dans son élément, il se trouve une infinité

nité de Poètes. En Normandie, qui est une Province toute flegmatique, les Poètes y naissent plus facilement, que dans les autres Provinces de France.

* Pierre Pithou, Nicolas le Fevre, & Jaques Sirmond, avoient accoutumé de dire, qu'il ne faut dédier ses Livres qu'à ses amis, & rarement à d'autres, comme faisoient les Anciens, qui adressoient ordinairement leurs Ouvrages à ceux qui les avoient sollicités de les composer. Theodore de Gaza n'eut pour toute récompense d'avoir dédié à Sixte IV. le livre d'Aristote de la Nature des Animaux, que le prix de la relieure de son livre, que ce Pape lui fit rendre. Le Tasse, l'Arioste, & plusieurs autres, n'ont gueres été plus heureux en fait de Dédicace. Un Auteur, pressé de la faim, dédia au Duc de Roquelaure un Ouvrage, pour l'exciter à soulager son mal par quelque libéralité. Le
Duc,

Duc, qui entendoit bien ce qu'il demandoit, lui dit qu'il liroit son Livre; mais à condition qu'il feroit des croix par tout où il trouveroit des fautes; & que si le nombre des fautes surpassoit celui des bonnes choses qu'il remarqueroit, il n'y auroit point de recompense à esperer. L'Auteur étant revenu quelque tems après, le Duc, qui n'avoit pas manqué de charger son livre de croix, le lui jetta à la tête, lui disant d'un ton de Gascon: *Va pauvre diable, ne me parle plus, ton livre est crucifié, ses fautes sont grandes, il l'a bien mérité.* Notre Historien Dupleix, Auteur second, presentant un de ses Livres au Duc d'Espéron, ce Seigneur lui fit d'abord grand accueil; puis se tournant tout d'un coup vers le Nonce du Pape, qui étoit en sa compagnie, il lui dit: *Cadedi, Monsieur, cet Auteur a un flux enragé, il chie un livre toutes les lunes.* Le Nonce, qui n'en-

ten

tendoit pas trop bien le François, prenant la chose serieusement, s'écrioit de toutes ses forces, pour faire honneur à Dupleix : O ! le gran virtuoso ! O ! le gran virtuoso ! Scarron avoit grande raison de dédier le recueil de ses Poësies à sa chienne *Guillemette*. Pour moi si j'étois Auteur, je consacrerois mes ouvrages aux mittes ou au feu, plutôt que de les exposer au mépris d'un faux Mecene ou d'un Bienfaiteur forcé.

* Mr. Digby étant à Paris prenoit plaisir à montrer le portrait en miniature de feu la Comtesse Digby son épouse, l'une des plus belles femmes de son tems. Il racontoit que pour maintenir sa beauté, & une fraîcheur de jeunesse, il lui faisoit manger de chapons nourris de chair de vipere, en quoi il avoit parfaitement bien réüssi. Cependant, soit que cette nourriture ne fût pas saine, & que ce qui est bon

à conserver la beauté , n'est pas propre à conserver la santé & la vie, ou bien que l'heure de Madame Digby fût venue, elle mourut encore assez jeune, & lors qu'on y pensoit le moins.

* C'est un bon préjugé pour les progres des Lettres dans un pays, quand il s'y rencontre en même tems plusieurs Auteurs originaux, qui servent de modele aux autres. En France, depuis un siecle, Balzac est original pour la pureté & la netteté du langage, & pour le choix des paroles. D'Ablancour est original pour les Traductions libres, & où l'on s'attache plus au sens des Auteurs qu'à leurs paroles. Vaugelas est original dans sa maniere de traiter les choses de Grammaire. Chapelain, dans son Jugement du Cid, est original pour la Critique. M. Pellisson est original pour les belles Prefaces, qui sont devenues à la mode en ce siecle. Le même

même est original dans son Histoire de l'Academie Françoisé , qui n'aura peut-être jamais de continuateur d'un semblable merite. Le Duc de la Rochefoucault est original pour les Memoires du tems , & aussi pour le tour & l'expression qu'il faut donner aux Reflexions & aux Maximes de Morale. Le Cardinal d'Ossat est original pour les Lettres d'affaires & de politique. Descartes pour les Lettres d'érudition. Pascal pour les Lettres de critique & de fine raillerie. Voiture pour les Lettres galantes. Buffi Rabutin , & sa parente Madame de Sevigné , pour les Lettres familiares. Furetieres est original pour les Histoires Allegoriques , qui corrigent les mœurs en se jouant. L'Abé de Villars , ou le Comte de Gabalis , est original pour le Dialogue. Malherbe est original pour la Poësie , principalement pour les Stances. Corneille & Racine sont origi-

gi-

ginaux pour le Poëme Tragique. Moliere pour le Comique. • Qui-
naut pour les Opera ou la Poësie
qui se chante. La Fontaine est ori-
ginal pour la naïveté & la simpli-
cité de la Fable. Voiture & Sarra-
fin sont originaux pour la Poësie ga-
lante & aisée. Despreaux est ori-
ginal pour la Satyre purgée des sa-
letez des Anciens. Nous n'avons
point en nôtre langue d'Auteurs
originaux, ni pour les grands corps
d'Histoire, ni pour les Actions pu-
bliques de la Chaire & du Barreau,
ni pour le Poëme Epique, ni pour
l'Ode dans sa perfection sur le ton
des anciens Poëtes. Nous avons des
Auteurs originaux, qui étant aban-
donnez, ne doivent servir de mo-
dele à personne. Scarron est ori-
ginal pour le Burlesque, mais le
Burlesque a perdu son credit. Reg-
nier est original pour la Satyre;
mais ses saletez ne doivent être co-
piées de personne. Theophile est
ori-

original pour l'invention & le feu poétique ; mais parce qu'il manque de conduite & de jugement, il ne faut pas le suivre. Balzac est original dans ses Lettres ; mais comme il n'a jamais pû attraper ce vrai genre d'écrire, il y a longtems qu'il n'a plus de copistes. Cyrano de Bergerac est original dans son stile particulier, mais ce stile trop poussé, & ses extravagances, l'ont rendu méprisable.

* On ne sauroit presque dire à quoi s'acroche l'esprit des Orateurs, qui demeurent court dans les discours qu'ils prononcent en public. Un homme a composé un sermon, un plaidoyer, ou une harangue, avec bien du soin. Il en a manié, tourné, agencé les pensées, & choisi tous les mots. Il fait son discours par cœur, il l'a récité devant ses domestiques & ses amis sans broncher. Vient-il à le prononcer en public ? il bronche, il s'égare, il

T

cher.

cherche, & ne trouve point ce qu'il veut dire; la parole lui manque, & il demeure froid comme un mort. Encore quand un Orateur n'a pas composé lui même son discours, & qu'il ne fait que reciter celui d'autrui, on dit que c'est la mémoire qui lui a manqué, il n'y a pas grand sujet de s'en étonner, parce qu'il n'est pas absolument le maître de ce qu'il dit. Mr. de Verduin, Premier Président du Parlement de Paris, prononçant une harangue qu'il avoit fait faire par un habile Avocat, demeura au filet, & comme il faisoit effort pour se remettre, sans en venir à bout, dépité, il dit tout haut; *Diable soit de l'Avocat, pourquoi me l'a-t-il faite si longue?*

* Les Espagnols ont dans leurs mœurs un fond de cruauté, qu'ils tiennent des Arabes & des Mores, qui se sont mélez avec eux. Ils tiennent aussi des Mores leurs extravagances, & l'esprit de Chevalerie. Il leur

leur reste encore quelque chose de la gravité des Romains, dont ils ont anciennement reçu les colonies dans leur pays.

Les François n'ont rien aujourd'hui de la ferocité des Gaulois. La galanterie chez eux y est mêlée à la bravoure; & depuis un siècle ou deux, ils se sont bien rafinez par leur commerce avec leurs Alliez.

Les Anglois retiennent toujours quelque chose de la dureté des anciens peuples du Nort, qu'ils amo-
lissent un peu par leurs voyages en Italie & en France.

Les Hollandois quittent leur naturel grossier, à force de pratiquer les autres nations, & par l'abord des Savans étrangers, qui viennent s'habiter chez eux.

Les Italiens ont hérité des anciens Romains la politesse & la finesse de l'esprit; & ont pris des Grecs la corruption des mœurs, le mensonge & les fourberies.

Les Allemans sont ceux de tous les Européens, qui sont plus demeurez dans leur naturel sans y rien changer. Ils ont encore la force & le courage de leurs Ancêtres, la pesanteur d'esprit jointe à un travail invincible : ce qui paroît principalement dans l'exercice des Sciences & des Lettres.

* Quoi qu'en puissent dire les mauvais plaisans, il n'y a point de veuvage sans tristesse. N'est-ce pas toujours un état fort triste, d'être obligé de feindre une tristesse continuelle ? le triste rôle à jouer, que celui d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle !

* Il y a long tems qu'on travaille à défricher le pays de la Science ; cependant il n'y paroît gueres ; la seule chose qu'on y explique nettement, c'est qu'un & un font deux ; & ce qui fait que cela est si clair, c'est qu'on le savoit avant que d'en avoir fait une science. La Geometrie est

est pourtant d'un grand usage, elle sert entre autres choses à éprouver l'esprit, comme le creuset sert à éprouver l'or : les bons esprits s'y raffinent, les esprits faux s'y évaporent. Les Geometres travaillent sur un terrain si solide, qu'après avoir bien posé la premiere pierre, ils élèvent sans crainte leurs bâtimens jusqu'aux cieux. Sur un terrain bien different les Philosophes bâtissent des édifices superbes, qu'on apelle systemes, ils commencent par les fonder en l'air, & quand ils croient être parvenus au solide, le bâtiment s'évanoûit, & l'Architecte tombe des nues.

* César Corporalio, Poëte Italien, fit une peinture si vive de la misere des pauvres Gentilshommes, qui servent les grands Seigneurs à Rome, que ceux-ci en étant touchez, penserent tout de bon à les mieux traiter. Mais Urbain VIII. jugeant bien que ces gens-là

au bout du conte seroient toujours misérables, fonda un hôpital pour leur servir de retraite sur la fin de leurs jours. Il seroit souhaitable qu'on fit de pareilles fondations pour la plûpart des gens de lettres, qui meurent de faim. Un Magistrat me disoit un jour, que si cela se faisoit jamais, il faudroit appeler cet hôpital, l'Hôpital des Incurables; parce que la pauvreté est un mal dont les gens de lettres ne guerissent jamais. Homere, pauvre & aveugle, alloit par les carrefours & les places publiques, recitant ses vers pour avoir du pain, comme nous avons vû autrefois le Savoyard, dans les rues de Paris, chanter & debiter ses airs pour vivre. Plaute, Poëte Comique, gagnoit sa vie à faire tourner la meule d'un moulin. Xilander, savant Grec, vendoit pour un peu de soupe ses Notes sur Dion Cassius. Alde Manuce étoit si pauvre, qu'il se rendit

insolvable , pour avoir emprunté seulement de quoi faire transporter sa Bibliothéque de Venise à Rome, où il étoit mandé. Sigismond Gelenius, Jean Bodin, Lelio Gregorio Giraldi, Louïs Castelvetro, l'Archevêque Usserius, & une infinité d'autres Savans, sont morts pauvres. Agrippa mourut à l'hôpital ; & l'on tient que Michel Cervantes, Auteur du Dom Quixotte, est mort de faim. Paul Burghese, Poëte Italien, qui avoit fait une Jérusalem delivrée sur le dessein du Tasse & sur les mêmes rimes, favoit quatorze métiers, & n'avoit pas de quoi vivre. Le Tasse étoit réduit à une si grande extrémité, qu'il fut contraint d'emprunter un écu à un ami pour subsister durant une semaine ; & de prier sa chate par un joli Sonnet, de lui prêter durant la nuit la lumière de ses yeux, n'ayant pas de chandele pour écrire ses vers. Mais

ce qui est digne de nos larmes, c'est de voir le Cardinal Bentivoglio, l'ornement de l'Italie & des belles Lettres, après tant de services rendus au Public par ses negociations & par ses écrits, languir sur ses vieux jours dans la pauvreté, vendre son palais pour aquiter ses dettes, & mourir enfin sans laisser de quoi se faire inhumer avec quelque distinction. En France nôtre savant Historiographe André du Chesne, qui avoit recueilli avec soin toutes les Pièces authentiques servant à l'Histoire de France, se vit obligé de fagoter à la hâte d'autres histoires, qui ne lui font point d'honneur, c'est à dire de prostituer les Muses pour avoir du pain. Vaugelas, l'un des plus polis & des plus honnêtes hommes de son tems, se tenoit caché comme un hibou dans un petit coin de l'Hôtel de Soissons, pour éviter la juste persecution de ses creanciers. Il mourut pauvre, son bien,

bien, qui consistoit principalement dans ses beaux Ecrits, ne suffisant pas pour payer ses dettes. Baudouin, de l'Academie Françoise, homme de merite, pressé par la faim, nous a donné divers Ouvrages, qui seroient plus accomplis, s'il avoit eu de quoi dîner. La pauvreté chassa de l'Etoile de la ville à la campagne, où ses rares talens s'étoufferent à petit bruit. Du Ryer traduisoit les Auteurs à la hâte, pour tirer promptement du Libraire Sommaville une mediocre recompense, qui l'aidoit à subsister avec sa pauvre famille dans un petit village auprès de Paris.

* Quand un malade laisse tout faire à la nature, il hasarde beaucoup; quand il laisse tout faire aux Medecins, il hasarde beaucoup aussi: mais hasard pour hasard, j'aurois mieux me confier à la nature: car au moins on est sûr qu'elle agit de bonne foi, comme elle

T 5

peut,

peut , & qu'elle ne trouve pas son conte à faire durer les maladies.

* Il y a quelque rapport entre les Medecins & les Intendans. Les Intendans ruinent les maisons les mieux établies, & les Medecins ruinent les corps les mieux constituez. Les maisons ruinées enrichissent les Intendans , & les corps ruinez enrichissent les Medecins.

* Je pardonne à ceux qui sont à l'extrémité de leur vie, de s'abandonner aux Medecins; & à ceux qui sont à l'extrémité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

* M. de Launoy étoit un terrible Critique, redoutable au ciel & à la terre. Il a plus détrôné de Saints du Paradis, que dix Papes n'en ont canonisez. Tout lui faisoit ombre dans le Martyrologe; & il recherchoit tous les Saints les uns après les autres, comme en France on recherche la Noblesse. Le

Curé

Curé de Saint Eustache de Paris disoit: „ Quand je rencontre le Docteur de Launoy, je le salue jusqu'à terre, & ne lui parle que le chapeau à la main, & avec bien de l'humilité, tant j'ai peur qu'il ne m'ôte mon Saint Eustache, qui ne tient à rien.

* Chaque Langue a son genie, son caractère, ses usages, ses privileges, ses immunités, & ses graces particulières. Chacune demeure, pour ainsi dire, sur son quant à soi, & elles ne s'entrecommuniquent point leurs singularitez.

* Un seul esprit ne suffit pas pour s'avancer à la Cour de Rome, il en faut avoir plusieurs; ou si l'on n'en a qu'un, il faut le savoir tourner en bien des façons. Pour devenir Cardinal, il faut se familiariser & traiter avec un chacun; & pour parvenir à être Pape, il faut parler peu, s'intriguer encore moins, & comme un bon Hermite, ne

communiquer avec personne. Sixte V. en son tems fût parfaitement jouer tour à tour ces differens personnages.

* Il se trouve dans l'Orient d'excellentes drogues pour la Medecine, & de pauvres Medecins; des couleurs merveilleuses pour la Peinture, & de miserables Peintres. Dans l'Occident au contraire, où les couleurs sont foibles, & les drogues peu efficaces, on a de très habiles Peintres & de fort bons Medecins. Qui sont les plus heureux, ou les plus à plaindre; des Orientaux ou de nous? Je le laisse à juger.

* Les Italiens appellent les Préfaces, que les Auteurs mettent au devant de leurs livres, *la salsa del libro*. En effet une bonne Préface est comme une sauce de bon goût, qui ouvre l'appetit du Lecteur, & le dispose à devorer le livre. On se dégoûte quelquefois d'un Ouvrage, quand d'abord on se trouve choqué
de

de la Préface ou de l'Epître Liminaire. M. d'Ablancour, qui faisoit de si belles Traductions, n'étoit pas si heureux en Préfaces. Celles de M. Pelisson sont des pieces achevées en ce genre. Vaugelas a mis une Préface à la tête de ses Remarques sur la Langue Françoisé, qui vaut tout un Livre. Les Préfaces de Varillas ont une érudition qui fait plaisir.

* Boniface Vannozius Secrétaire de Gregoire XIV. avoit passé toute sa vie à étudier la Politique. Il en avoit lû tous les livres; il en savoit toutes les maximes, & s'étoit même appliqué à donner des règles certaines de cet art subtil & delicat. Cependant avec tous ces préparatifs, il pecha dans sa conduite contre les règles qu'il avoit données avec tant d'utilité pour les autres. Il recommandoit sur tout à un Politique, d'être le maître de sa langue; mais le Pape lui ayant commandé de ne

dire à personne l'honneur qu'il lui faisoit de le mettre sur la liste des Cardinaux pour la premiere promotion, il ne pût se contenir, & alla indiscretement révéler la chose au Cardinal Neveu, qui postuloit pour un autre. Le Pape, dépité contre Vannozius, l'obligea d'effacer lui-même son nom de dessus la liste, & d'y mettre celui de son competitor.

* D'ordinaire les diseurs de bons mots pour dire un bon mot en hasardent cent de mauvais; & l'expérience fait voir, que les plus habiles dans ces jeux d'esprit n'en ont pas dit en toute leur vie deux douzaines de tout-à-fait bons. La raison qu'on en peut rendre, c'est que les bons mots sont des fruits qui viennent sans être cultivez. Tout d'un coup ils naissent, & tout d'un coup ils font leur effet, comme les éclairs. Ils surprennent autant ceux qui les disent, que ceux qui les écou-

écoutent. Ce sont, pour ainsi dire, de petits libertins, qui ne veulent dépendre que d'eux-mêmes. Quand on les cherche, ils ne viennent pas; ou s'ils viennent, c'est de mauvaise grace, se faisant tirer à force, & se défigurant en se faisant tirer. A-t-on dit un bon mot? le plaisir & les louanges qu'on en reçoit, excitent la vanité & la présomption naturelle à en produire plusieurs tout de suite; mais ce sont ou des monstres ou des avortons. On en rit soi-même pour les faire trouver bons; mais personne n'en rit, parce qu'en effet ils ne sont pas bons.

* Un homme de lettres doit être fort universel, & ne doit point mettre d'enseigne à sa porte. Les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne. Ils ne sont point appelés Poètes ni Geometres. On ne les devine point. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité

cessité de les mettre en usage. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

* Il y a trois écueils, desquels les gens de lettres se doivent garder, qui sont la Pédanterie, qui gâte les mœurs; la Misantropie, qui renverse l'esprit, & corrompt le goût; & l'épuisement des esprits, qui engendre la tristesse, & cause l'épilepsie ou d'autres maladies.

* La joye mêlée à l'étude, la soutient, & la fait durer, en conservant la santé, sans laquelle il est presque impossible de faire de grands progres dans les sciences, qui demandent beaucoup de fatigue & d'aplication. D'ailleurs, quand un homme d'étude s'entretient dans la joye, sa conversation & ses compositions mêmes se sentent de cette agréable disposition, on
s'a-

s'approche de lui, & on lit ses ouvrages avec plus de goût & de plaisir. Selden, par exemple, étoit un très-savant homme ; mais son application inflexible aux travaux du Cabinet, le rendoient triste & herissé, on ne savoit par quel côté le prendre. On sent encore presentement quelque peine en lisant ses livres, quoique très-doctes, à cause de l'impression qu'ils retiennent de son humeur sèche & mélancolique. Galilée au contraire, de gaye humeur, & qui savoit donner du relâche à ses profondes méditations, répand sa gayeté dans ses Dialogues, & nous faire rire des choses, qui sorties d'une autre bouche que la sienne, nous feroient froncer le sourcil, & noirciroient nôtre humeur.

* Vers sur le Tabac.

*Doux charme de ma solitude ,
Charmante pipe , ardent fourneau ,
Qui purge d'humeur mon Cerveau ,
Et mon esprit d'inquiétude.*

Tabac.

*Tabac, dont mon ame est ravie,
Lors que je te vois perdre en l'air,
Aussi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de ma vie:*

*Je remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée;*

*Et tout d'un coup je m'aperçois,
Que courant après la fumée,
Je me perds de même que toi.*

* Je suis persuadé, qu'il ne faut jamais rien écrire contre personne; car si on n'écrit que pour soi, c'est comme si on le pensoit. Si c'est pour le montrer à quelqu'un, il est infailible qu'on le saura tôt ou tard; Si la chose est mal écrite, elle fera de la honte; s'il y a de l'esprit, elle fera des ennemis. Cela est tout au moins inutile, s'il est secret; & dangereux, s'il est public.

C'est un méchant métier que celui de médire;

A l'Auteur qui l'embrasse il est toujours
fatal.

Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que
du mal.

Maint Poète, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie,
Et tel mot pour avoir réjoui le Lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Au-
teur.

Quel supplice & quel créve-cœur à
un Écrivain affamé de gloire, qui
fait être aplaudi de tout le monde, &
qui n'ose faire savoir au monde que
c'est lui qui mérite ces applaudisse-
mens ! de se découvrir, il y a trop de
danger, il en a coûté la vie à plu-
sieurs, & à d'autres la prison &
des coups.

* Dans les sciences il faut savoir
douter où il faut, & savoir se soumet-
tre où il faut ; qui ne fait pas ainsi,
n'entend pas la force de la raison. Il
n'y a gueres de gens qui ne pechent
contre l'un de ces trois principes ;
ou en assurant tout comme demon-
stratif, manque de se connoître en
de-

demonstrations ; ou en doutant de tout, & demeurant dans ses doutes, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger.

* Laisser dire le monde, & toujours bien faire ; c'est une maxime, qui étant bien observée, assure notre repos, & établit enfin notre réputation.

* Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les fots ce qu'ils ont envie de faire.

* Un tel se pique à bon droit de bel esprit, c'est un aigle dans les sciences ; en affaires, c'est un étourneau : & ce bœuf, qui rumine dans la conversation, est un furet dans les finances.

* Un pere perd à la mort de son fils une personne qu'il aime : ou le fils perd en son pere une personne dont il est aimé : c'est perdre beaucoup davantage, puisque la perte est plus irréparable. Il est bien.

bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

* Ceux qui sont tombez du haut de la fortune, regardent toujours l'élevation où ils ont été ; mais ceux qui se sont une fois élevez, ne peuvent plus regarder en bas. Cependant il seroit salutaire à ceux-ci, de bien envisager leur premiere bassesse, pour tâcher de n'y plus retomber ; & ce seroit un bien pour les autres, de perdre de vûe une élévation, qui leur fait mieux sentir la grandeur de leur chute.

* Il faudroit vivre au moins un siecle, pour connoître un peu le monde, & en revivre encore plusieurs, pour savoir profiter de cette connoissance.

* Nous sommes trop curieux de savoir ce que le monde fait, & pas assez d'apprendre ce qu'il devroit faire ; c'est pour cela qu'on voit tant de gens qui savent comme on vit,
&

& fort peu qui sachent vivre.

* Le mot de *savoir vivre* renferme, ce me semble, toute la sagesse humaine; cependant l'usage a bien affoibli cette expression. On appelle un homme qui fait vivre, celui qui ne manque point de politesse; on s'informe peu s'il manque de probité.

* Ce qu'il y a de meilleur dans les *Essais de Montagne*, c'est ce que cet Auteur dit des passions & des inclinations de l'homme; ce qu'il y a de moindre, c'est l'érudition, qui en est vague & peu certaine; & ce qu'il y a de dangereux, ce sont ses maximes Philosophiques.

* Il y a quatre choses principales, que les gens, qui se devoient aux bonnes études, se doivent proposer dans la lecture des Auteurs. La première, de découvrir quel est leur génie, & leur véritable caractère. La seconde, de sonder leur esprit, pour en connoître la force & l'étendue, & éprouver si leur
éru-

érudition égale ou surpasse leur esprit ; ou si leur esprit égale ou surpasse leur érudition. La troisième, c'est de faire servir les lumières qu'ils tirent de leurs lectures à la perfection des Sciences, & tâcher de faire de nouvelles découvertes par le moyen des anciennes. Et la dernière, de se perfectionner l'esprit & le cœur, & se rendre meilleur, à mesure que l'on devient plus éclairé.

* Le Cardinal de Richelieu, tout sage politique qu'il étoit, fit une grosse faute, en se commettant avec le Duc d'Espérnon pour une bagatelle. Il conseilloit avec raison à ce Duc, d'adoucir son humeur trop altière, & de quitter son accent Gascon : mais il gâta tout, en contrefaisant le ton de voix & la parole du bon homme, ajoutant néanmoins qu'il le prioit de ne pas trouver mauvais l'avis qu'il lui donnoit. Mais le Duc indocile, qui n'entendait

doit point raillerie sur le point d'honneur, répondit brusquement au Cardinal; *Et pourquoi le trouverois-je mauvais, puisque j'en souffre bien autant du son du Roi, qui me contrefait tous les jours en votre présence?*

* Le Marquis de Grancé, revenu de l'armée, encore tout couvert de poussière, & avec un habit malpropre, étant au Louvre pour faire sa cour au Prince, deux Maréchaux de France, qui le rencontrent dans l'Antichambre en ce méchant équipage, lui dirent, comment vous voilà fait? Vous êtes fait comme un palefrenier. *Oùi*, leur répondit brusquement cet homme rude, *tout prêt, Messieurs, à vous bien étriller.*

* L'Histoire Naturelle de Plin est un édifice d'une parfaitement belle structure; mais dont les dedans ne sont pas toujours assez bien meublés pour de si beaux dehors.

Le.

Le dessein en est magnifique; les Préfaces, qui en font les entrées, sont très-justes; la Morale, qui en est le solide, est admirable; & il y a des ornemens qu'on ne sauroit payer. C'est dommage que ce grand homme se soit trop apuyé sur des Ecrivains peu sûrs, & que ne choisissant pas assez ses lectures, il n'a pas été lui-même toujours fidèle à traduire les témoignages qu'il en a tirez.

* Il faut bien des choses pour faire un Prédicateur accompli. C'est beaucoup quand un seul possède quelque grande qualité éminemment, & les autres dans un degré médiocre. Les Italiens au commencement du dernier siècle avoient trois Prédicateurs celebres, *Lupus*, *Toletus*, & *Panicarole*. On disoit pour marquer le caractère de chacun d'eux en particulier: *Lupus touche*, *Toletus plaît*, *Panicarole instruit*. Et au reste ces trois Prédicateurs

n'avoient tous ensemble que ce qu'il faut pour en faire un excellent. Je ne sai même s'il ne faudroit pas encore quelque chose, afin qu'on fût content non seulement du Prédicateur, mais aussi de ses Sermons, si on venoit à les mettre sous la presse. Un jeune Abé neveu d'un Prédicateur célèbre, étant venu saluer l'Archevêque de..... Ce Prélat lui demanda des nouvelles de son Oncle, & ce qu'il faisoit. Monseigneur, dit l'Abé, il fait imprimer ses Sermons. Dites lui de ma part, repliqua le Prélat, *qu'il fasse aussi imprimer le Prédicateur; car les meilleurs Sermons sans le Prédicateur ne sauroient plaire à personne.*

* Ceux qui prétendent qu'il est naturel d'aimer la Musique, & sur tout le son des Instrumens, disent que les bêtes mêmes y sont sensibles. Un jour à la campagne j'examinai si cela étoit vrai, m'apliquant, durant qu'on jouoit d'une trompette
ma-

marine organisée, à considérer un Chat, un Chien, un Cheval, un Ane, une Biche, des Vaches, de petits Oiseaux, un Coq & des Poules, qui étoient dans la basse cour au dessous d'une fenêtre, sur laquelle j'étois apuyé. Je ne remarquai point que le Chat fût sensible au bruit de cette trompette, & je jugeai même à sa mine, qu'il auroit donné toute la symphonie & tous les instrumens du monde pour une souris, il ne donna aucune marque de joye, & s'endormit au Soleil. Le Cheval s'arrêta tout court devant la fenêtre, & leva la tête de tems en tems, à mesure qu'il païssoit l'herbe. Le Chien se mit sur son derriere comme un singe, tenant les yeux attachez sur le joueur d'Instrument; il demeura plus d'une heure en cette posture, & sembloit y entendre finesse. L'Ane ne fit paroître aucun signe de sensibilité, mangeant ses chardons paisiblement. La Biche

dressa ses grandes & larges oreilles, & parut fort attentive. Les Vaches s'arrêterent un peu, & après nous avoir regardez, comme si elles nous connoissoient, elles s'en allerent leur grand chemin. De petits Oiseaux, qui étoient dans une voliere, & ceux qui étoient sur les arbres & les buissons, penferent se crever de chanter. Mais le Coq ne pensant qu'à ses Poules, & les Poules ne pensant qu'à grater, ne nous firent pas connoître tous ensemble, qu'ils prissent aucun plaisir à écouter une trompette marine.

* Le droit qu'a le Public de juger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes. Sans la crainte de ses jugemens, que de Heros auroient été moins Heros! que de Guerriers pacifiques! combien peu de vertueux se seroient fait aimer! que de scelerats se seroient fait craindre! Les exhortations des peres, le naturel des enfans,

fans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, sans le qu'en dira-t-on du Public, qui retient chacun dans son devoir.

* Le Comte de Buffy Rabutin disoit des Memoires de Bassompierre, qu'il n'en avoit point vû de plus agréables, ni de mieux écrits; mais il ne pouvoit croire que ce Maréchal eût écrit sa Vie de memoire, comme il le déclare; car le moyen de s'imaginer, disoit-il, que l'on puisse écrire par le seul souvenir les choses qu'on a faites & dites jour par jour trente ans auparavant? Ainsi Mr. de Bassompierre, en voulant faire estimer sa memoire, fait mépriser son jugement. Je ne veux pas entierement excuser Bassompierre, mais je dirai ce que j'ai appris de Malleville son Secretaire, que ce Seigneur avoit la memoire prodigieuse, & qu'il étoit de ces gens qui n'oublient jamais rien.

D'ailleurs la Bastille, où il a demeuré long-tems, étoit un lieu très-propre à faire revenir ses anciennes idées, & à rapeller par ordre toutes les actions de sa vie passée, dont presque toutes les journées avoient été marquées de quelque chose de singulier, ce qui s'imprime aisément dans la memoire. La prison, comme disoit un Gentilhomme, qui y avoit passé dix de ses plus belles années, tient lieu de memoire locale à ceux qui s'y trouvent arrêrez. Mais sans ce fâcheux secours, j'ai vû un vieux Officier, nommé de S. Maurice, qui racontoit non seulement l'histoire de sa vie, mais aussi toute l'histoire de son tems, jour par jour, depuis quarante ans, avec une exactitude surprenante. Mais ce qu'on raporte du Cardinal de Rets n'est-il pas merveilleux, qu'il avoit composé en Latin l'histoire de sa Vie, les secrets du Cabinet, & les événemens les plus

cu-

curieux des derniers troubles, sans les mettre par écrit, les recitant par cœur à ses amis, qui l'en prioient ?

* Pradon ayant fait une Piece de Theatre s'en alla le nez dans son manteau avec un ami le mêler à la foule des gens qui remplissent le parterre à l'Hôtel des Comédiens, afin de se dérober à la flaterie, & d'apprendre par lui même, sans être connu, ce que le Public pensoit de son Ouvrage. Dès le premier acte la Piece fut sifflée. Pradon, qui dans le fond ne s'attendoit qu'à des louanges & des exclamations, enragé de se voir si maltraité, perd contenance; il rougit, il pâlit, il se mord les doigts, frappe du pié, & écume de la bouche. Son ami le voyant dans ce trouble, le tire par le bras, & lui dit; Monsieur, Monsieur, tenez bon contre ce revers de fortune, & si vous m'en croyez, vous moquant de ses in-

constances, siflez hardiment comme les autres. Pradon revenu à lui, & trouvant ce conseil à son goût, prend son siflet, & sifle des mieux. Un Mousquetaire, qui assistoit au spectacle, le poussa rudement, & lui dit tout en colere; Pourquoi siflez-vous, Monsieur? La Piece est belle; son Auteur n'est pas un sot, il fait figure & bruit à la Cour. Pradon un peu trop chaud, repousse le Mousquetaire, & jure comme un chartier embourbé, qu'il siflera jusqu'au bout. Le Mousquetaire prend le chapeau & la perruque de Pradon, & les jette sur le Theatre. Pradon donne un soufflet au Mousquetaire, & le Mousquetaire, l'épée à la main, tire deux lignes en croix sur le visage de Pradon, & le veût tuer. Pradon porte à son ennemi, qui l'avoit terrassé, quelques coups de poings & de piés à la dérobee. Mais enfin retiré de dessous les mains de ce rude joueur,

par

par les charitables spectateurs, Pradon sifflé & battu pour l'amour de lui-même, gagne la porte, & va se faire panser.

* Il y a peu de gens qui lisent pour s'instruire, la plupart lisent en bâillant, par curiosité, attendant l'heure d'un repas, d'une visite à recevoir ou à rendre, d'une assignation, d'une sollicitation, d'un opera, d'une promenade; l'heure venue, adieu le livre, & de tout ce qu'on a lû, autant en emporte le vent.

* Qu'on en dise ce que l'on voudra, tout bien considéré, l'Armée est encore une meilleure école que les Classes, tant la discipline militaire est exacte en comparaison de celle des Colleges. Au lieu que huit ou dix ans d'étude ne font souvent qu'un Pedant, deux ou trois campagnes font souvent un fort honnête homme. Ceux même, qui après être sortis du College conti-

nuent à cultiver les Muses, ne le font souvent que par un motif bas, rampant & intéressé. Le Poète devient vain, flatteur, menteur, & quelquefois extravagant. L'Orateur & l'Historien ne sont souvent guere plus sinceres & veritables. Quant à ceux qui donnent dans les Langues, & dans de certaines Philosophies & speculations, que de lucifuges, que d'hommes inutiles, que d'étranges gens dans la Medecine, le Palais, & la Theologie! Que d'étrangers dans leur propre pays, & dans les sciences même dont ils font profession! Que de jalousies entre ces gens-là! que d'envie, que de querelles! toujours prêts à faire de leurs stiles autant de stiles pour s'entrepercer. Plus d'amitié, plus de charité, entre gens de lettres, plus de Petrarques, qui leguent à leurs Dantes en signe d'amitié par Testament un habit commode pour étudier en hiver.

ver. Presque point de procez entre gens d'épée, pendant que tant de gens d'étude sont au Chastelet, au Palais, au Grand & au Privé Conseil, ou dans leurs Cabinets, déroüillans leurs armes, & songeans aux moyens de s'attaquer.

* Le Duc de Montmorenci s'en allant à son Gouvernement de Languedoc, passa par Bourges, où il vit le Duc d'Anguien son Neveu, qui faisoit ses études. Après quelque entretien sur les sciences, il donna une bourse de cent pistoles à ce jeune Prince pour ses menus plaisirs. A son retour il le vit encore, & lui demanda ce qu'il avoit fait de ces pistoles. Le Duc d'Anguien lui presenta sa bourse toute pleine. Alors le Duc de Montmorenci prenant la bourse, la jeta par les fenêtres, & dit au jeune Prince; Apprenez, Monsieur, qu'un aussi grand Seigneur que vous ne doit point garder d'argent; vous le de-

viez jouer, où en faire des aumônes & des liberalitez.

* La Cour des Rois de France est toujours fort remplie en tout tems, & presque à toute heure. Les Cours des autres Princes de l'Europe ne sont peuplées que dans les Fêtes & les Ceremonies extraordinaires, ou lorsqu'on tient les Etats. Il est vrai qu'il y a de la confusion dans la Cour de France, & que c'est comme une cohue, où les Grands & les Petits, ceux qui ont des affaires & ceux qui n'en ont point, se trouvent pêle-mêle. François I. disoit que quand les Grands de son Royaume arrivoient à la Cour, on les recevoit comme de petits Rois; que le lendemain on les regardoit comme des Princes; mais que le troisiéme jour ils n'étoient pas plus confiderez que de simples gentilshommes, se trouvant confondus avec les autres dans la multitude des Courtisans. On
pré-

prétend que cela se fait par politique, & pour ne pas trop autoriser les Grands du Royaume; & que c'est sur ce fondement que Henri IV. disoit tout haut, & même en présence des Princes du sang : *Nous sommes tous Gentilshommes.*

* On admire avec raison, que de tous les hommes qui sont au monde, il n'y en a peut-être pas deux qui se ressemblient entièrement de visage : mais on ne prend pas garde à une autre chose aussi merveilleuse, que chaque visage est formé de sorte, que quelque laid qu'il nous paroisse, pourvû qu'il ne soit point défiguré par aucun accident, on ne sauroit y rien changer pour le rendre plus beau, sans le rendre difforme; parce que dans sa laideur même la nature a observé une simmetrie si exacte, que l'on ne peut raisonnablement y trouver à redire. Par exemple, si l'on prétendoit alonger le nez d'un camus,

je dis qu'on ne feroit rien qui vaille; parce que ce nez étant alongé il ne feroit plus simmetrie avec les autres parties du visage, qui étoient d'une certaine grandeur, & ayant de certaines elevations, ou de certains enfoncemens, demander que le nez leur soit proportionné. Ainsi, selon de certaines régles très parfaites en elles-mêmes, un camus doit être camus, & selon ces régles c'est un visage regulier, qui devierroit un monstre, si on lui faisoit le nez aquilin. Je dis bien plus qu'il est quelquefois aussi necessaire qu'un homme n'ait point de nez qu'il est necessaire dans l'Ordre Toscan, par exemple, que le chapiteau de sa colonne n'ait point de volute; c'est un bel ornement que la volute dans l'Ordre Ionique, ou dans le Corinthien, mais ce seroit un monstre & une irregularité dans l'Ordre Toscan.

Cela nous apprend que nous n'avons
de

devons nous moquer de personne, à cause de ses défauts apparens, parce que souvent ce que nous croyons être un défaut, est une perfection au jugement de la verité. Un petit nez, de petits yeux, une grande bouche, qui nous choquent d'ordinaire, appartient à un ordre de beauté, qui peut bien n'être pas de nôtre goût, mais que nous ne devons pas condamner, parce qu'en effet c'est un ordre qui a ses règles, qu'il ne nous appartient pas de contredire. Quand la nature forme un visage; c'est selon des idées très-justes, & elle y garde des mesures; qui ne sauroient composer qu'un tout très parfait par rapport à ses desseins. Que les hommes en jugent ce qui leur plaira. Que les François méprisent les nez camus & les petits yeux; & que les Chinois les estiment; ce sont des bisarries & des extravagances de l'esprit humain. Mais si l'on en revient

à

à nos principes, on trouvera qu'il y a divers ordres de beauté, comme divers ordres d'Architecture; & il sera toujours vrai de dire, que la nature ayant gardé ses règles, le plus laid visage du monde à notre goût est aussi parfait & aussi régulier, que celui qui nous semble le plus accompli & le plus beau.

Qu'on ne dise point, que nous supposons ici des règles, auxquelles la nature ne pense point. Elles sont si constantes, que ce n'est que par la connoissance parfaite que les habiles dessinateurs en ont, qu'ils peuvent rendre très ressemblans les portraits qu'ils peignent d'après nature. Et c'est ce que vouloit dire l'incomparable Nantueil, quand il se vantoit d'attraper toujours la ressemblance, & de s'être fait pour cela des règles très assurées. Je lui ai ouï dire, qu'il y a de certains traits du visage, qu'il faut extrêmement considérer, parce qu'ils servent de
me-

mesure à tous les autres; & que quand une fois on a dessiné exactement ces traits, le reste est comme immanquable. Je lui demandai un jour, s'il pourroit peindre une personne absente, sur le rapport que je lui en ferois. Oüi, me dit-il, pourvû que vous fussiez assez habile pour répondre exactement à ce que je pourrois vous demander, en quoi consiste tout le secret de mon Art.

* Dom Carlos, que son Pere Philippe II. fit condamner à la mort, étoit d'une humeur si bisarre, qu'un Cordonnier lui ayant fait des bottes trop étroites, il les fit mettre en pieces & fricasser, & les donna à manger au Cordonnier.

* La Gazete, que la plûpart des gens regardent comme une chose de rien, est, à mon gré, un des plus difficiles ouvrages d'esprit qu'on ait entrepris de nos jours. Cela demande une connoissance fort étendue de
nô-

notre langue, & de tous ses termes, une grande facilité d'écrire & de narrer nettement, finement, & en peu de mots. Il faut savoir parler de la guerre sur mer & sur terre, & ne rien ignorer de ce qui regarde la Géographie, l'Histoire du tems, & celles des Familles illustres, la Politique, les intérêts des Princes, le secret des Cours, les mœurs & les coutumes de toutes les nations du monde. Enfin, sans entrer dans un plus grand détail, il faut tant de sortes de connoissances pour bien écrire une Gazete, que je ne sais comment on a osé l'entreprendre. Il n'y a qu'une seule chose qui fait tort à celui qui l'écrit, c'est qu'il n'est pas entierement le maître de son ouvrage, & que soumis à des ordres superieurs, il ne peut dire la verité avec la sincerité qu'exige l'Histoire. Si on lui accordoit ce point là, nous n'aurions pas besoin d'autres Historiens: mais cela excepté,
je

je ne trouve rien qui puisse servir davantage à instruire les jeunes gens, à qui l'on veut donner une belle éducation, que la lecture d'une Gazete bien écrite. Cela paroîtra un paradoxe à plusieurs ; mais qu'on en fasse l'essai , & je suis sûr que l'on reviendra à mon sentiment. J'ajouterais même qu'il y a très-peu de gens, qui soient capables de la lire comme il faut, & qui l'entendent dans toutes ses parties.

* Mr. Contrart ayant fait présent d'un cachet à Mademoiselle de Scuderi, elle le remercia par ces Vers.

*Pour meriter un cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudroit avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble ;
Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis secrets,
Ou du moins de jolis billets.
Mais comme je n'en sai point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ni qui merite aucun mystere ;*

*Il faut vous dire seulement,
Que vous donnez si galamment,
Qu'on ne peut se défendre,
De vous donner son cœur, ou de le
laisser prendre.*

* Les Anciens, pour ne donner la préférence à personne, ni aux Dieux, ni à leurs amis, ni à leurs serviteurs, écrivoient leurs noms sur un cercle; de sorte que ne leur donnant point de rang, on ne pouvoit pas dire qui étoit le premier, ni le second, ni le dernier dans leur estime: tout étoit égal, l'honneur également partagé. Les Grecs écrivoient les noms des sept Sages sur un cercle, ne voulant pas déterminer quel étoit le plus sage. Les Romains écrivoient sur un cercle les noms de leurs esclaves, afin qu'on ne fût point ceux auxquels ils vouloient donner la liberté, & pour qui ils avoient plus d'inclination. On raporte qu'un Pape ayant commandé aux Cordeliers de lui nommer
trois

trois de leurs Religieux, dans le dessein de donner la Pourpre à l'un d'eux, les Cordeliers écrivirent sur un cercle les noms des trois plus habiles de leur Convent, afin que Sa Sainteté ne jugeant pas qu'ils eussent plus de penchant pour l'un que pour l'autre, elle choisît qui lui plairoit.

* Il y a un tems où les filles les plus riches doivent prendre parti : elles n'en laissent guères échaper les premières occasions, sans se préparer un long repentir ; il semble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté ; tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

*Lise à de hants partis pouvoit prétendre ;
Mais à force d'attendre,*

Le,

*Les plus beaux & les meilleurs
Se pourvurent ailleurs.*

Il en vint de moins bons ;

S'ils n'étoient Marquis, ils étoient Barons,

Et portoitent encore des noms.

Lise en est offensée,

Dit qu'elle n'est point pressée ;

Que l'hiver

Lui fournira ds gens à'un plus grand air.

*Mais le tems n'offrit plus à ses mourans
attraits,*

Que maris au rabais :

Et la pauvre délaissée

N'eut qu'un Provincial épais.

* Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une femme qu'il aborde, & le ton dont elle lui parle ; il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école !

* Un Procureur défendant la cause d'un Particulier devant M. Raggi Auditeur de la Chambre Apostolique, cita le Code, & le donna pour garant du bon droit de sa partie. L'Auditeur ordonna sagement
que

que ce Code, qu'il prenoit pour un faux témoin, seroit sommé de comparoître, & commanda sur l'heure aux Sbires de l'aller saisir au corps chez l'Avocat, où le Procureur disoit qu'il se trouvoit. Cette procedure de Mr. Raggi n'alloit pas moins qu'à faire pendre ce miserable, ou à l'envoyer aux Galeres. La justice se transporta dans la maison de l'Avocat, & le Code fut mis entre les mains des Sbires, qui croyant que c'étoit un livre défendu, le porterent à l'Audience. Mais Monsieur l'Auditeur se voyant trompé, demeura muet & froié comme une statue, & pensa perdre l'esprit, de dépit de se voir moqué de tout Rome, & principalement du Pape Urbain VIII. qui ne pouvoit se lasser d'en rire.

* Un homme, qui mangeoit autant que six, se presenta à Henri IV. dans l'esperance que ce grand Prince lui donneroit de quoi entretenir

un si grand talent. Le Roi, qui avoit déjà entendu parler de cet illustre *Comestor*, lui demanda, si ce qu'on disoit de lui étoit vrai, qu'il mangeât autant que six. Oüi, Sire, répondit-il. Et tu travailles à proportion? ajoûta le Roi. Sire, repliqua-t-il, je travaille autant qu'un autre de ma force & de mon âge. Ventre Saint Gris, dit le Roi, si j'avois six hommes comme toi dans mon Royaume, je les ferois pendre; de tels coquins l'auroient bientôt affamé.

* Etant allé voir un de mes amis à la campagne, j'y trouvai un Gentilhomme Italien, nommé Monsignor Agostino Fofari, qui étoit Somnambule, c'est à dire, qui faisoit en dormant les actions ordinaires de la vie, qu'on fait quand on veille. Il ne paroissoit pas avoir plus de trente ans, homme sec, noir, d'une mélancolie très-enfoncée, & d'un esprit froid, mais pénétrant, & ca-

pa-

pable des sciences les plus abstraites. Les accès de son déreglement le prenoient d'ordinaire dans le decours de la Lune, & plus fortement durant l'Automme & l'Hiver que pendant le Printems & l'Eté. J'avois une curiosité étrange de voir ce que l'on en racontoit, & j'étois convenu avec son valet de chambre, qui m'en disoit des merveilles, qu'il m'avertiroit quand il feroit ce plaisant manège. Un soir sur la fin d'Octobre, après le souper, on se mit à joüer à divers jeux, le Seigneur Agostino jouïa comme les autres, se retira ensuite, & se coucha sur les onze heures; le valet de chambre nous vint dire, que son Maître seroit Somnambule cette nuit là, & que nous vinssions le voir & l'observer. Je le regardai longtems le flambeau à la main. Il étoit couché sur le dos & dormoit les yeux ouverts, mais fixes & sans aucun mouvement, ce qui étoit la marque as-

fûrée de son accez , à ce que l'on disoit. Je lui maniai les mains , qu'il avoit très froides , & le pouls , qui étoit si lent , que son sang ne sembloit pas circuler. Nous joûâmes au trictrac en attendant l'ouverture de cet Opera. A minuit ou environ , le Seigneur Agostino tira brusquement les rideaux de son lit , se leva , & s'habilla assez proprement. Je m'approchai de lui le flambeau sous le nez , je le trouvai insensible avec les yeux toujours ouverts & immobiles. Avant que de mettre son chapeau, il prit son beaudrier , qui étoit pendu à la quenouille du lit , & dont on avoit ôté l'épée de crainte d'accident ; car quelquefois ces Messieurs les Somnambules frappent comme des sourds à tort & à travers. En cet équipage le Seigneur Agostino fit plusieurs tours dans la chambre , s'approcha du feu , se mit dans un fauteuil , & peu après entra dans un cabinet , où étoit
la

sa valise. Il y chercha longtems , renversa tout , & ayant remis les choses en bon ordre , il ferma la valise , & mit la clé dans sa poche , d'où il tira une lettre , qu'il mit sur la cheminée. Il gagna la porte de la chambre , l'ouvrit , & descendit l'escalier. Quand il fut au bas , un de nous étant tombé rudement , le Seigneur Agostino parut s'épouvanter & doubla le pas. Son Valet nous avertit de marcher doucement , & de ne point parler , parce que quand le bruit , qui se faisoit proche de lui , se méloit à ses songes , il devenoit furieux , & couroit quelquefois de toutes ses forces , comme s'il étoit poursuivi. Il traversa toute la cour qui étoit très grande , & alla droit à l'écurie. Il y entra , caressa son cheval , le brida , & se mit en devoir de le seller : mais n'ayant pas trouvé la selle à l'endroit ordinaire , il parut fort inquieté , & comme un homme qui

n'a pas son conte. Il monta à cheval, & galopa jusqu'à la porte de la maison, qu'il trouva fermée. Il descendit de cheval, & ayant pris un caillou il frapa à coups redoublez contre l'un des batans. Après plusieurs efforts inutiles, il remonta sur son cheval, le conduisit à l'abreuvoir, qui étoit à l'autre bout de la cour, le fit boire, l'alla attacher à un poteau, & s'en revint au logis fort tranquillement. Au bruit que les valets faisoient dans la cuisine, il devint plus attentif, s'aprocha de la porte, & mit l'oreille au trou de la serrure. Puis passant tout d'un coup de l'autre côté, il entra dans une sale-basse, où il y avoit un billard. Il fit plusieurs allées & venues autour du jeu, & les postures d'un joueur. De là il alla mettre les mains sur un clavefin, dont il jouoit assez bien, & y fit un peu de desordre. Enfin après deux heures d'exercice, il

rémontra à sa chambre , & se jeta tout habillé sur son lit, où nous le trouvâmes le lendemain à neuf heures du matin, en la même posture que nous l'avions laissé. Car toutes les fois que son accèz le prenoit il dormoit huit ou dix heures de suite. Son valet nous dit qu'il n'y avoit que deux moyens de faire cesser ces accèz , l'un de le châtoüiller fortement à la plante des piés , & l'autre de sonner du cor, ou de jouer de la trompette à ses oreilles.

* M. Pavillon donne de très bons avis à une jeune personne qui entre dans le monde.

*J'ai des conseils à vous donner ;
Ce n'est pas le moyen de plaire ;
Iris, on ne divertit guere,
Quand on ne fait que raisonner.
Aussi j'aurois gardé sagement le silence,
Ou vous n'aurez de moi que de vaines
chansons,*

Si je n'avois connu qu'une heureuse nais-
sance

Avoit dans v^{otre} cœur prévenu mes le-
çons.

Souffrez donc que ces Vers aident à vous
conduire.

A cet âge charmant , dont vous allés
jouir ,

Assez d'autres sans moi voudront vous
réjouir ,

Mais peu se chargeront du soin de vous in-
struire.

Commencez aujourd'hui le cours
D'une longue suite d'années.

Esperez , en croissant , d'heureuses de-
stinées ,

Et qu'une belle humeur anime vos beaux
jours :

Il sied mal à quinze ans d'être triste ou
reueuse.

Mais n'accordez à vos desirs ,

Si vous avez dessein d'être longtems heu-
reuse ,

Que ce que la nature a d'innocens plai-
sirs.

Vous n'avez pas besoin , Iris , que je
m'arrête

A vous montrer , quelle est cette severe
loi ,

Qui

Qui vous commande d'être honnête:
Le sang, dont vous sortez, le fera mieux
qui moi.

Cet ordre souverain n'admet point de dis-
pense,

Et l'honneur en est si jaloux,

Que sur les moindres aparences

Ce juge rigoureux prononce contre vous.

Fuyez dans vos discours l'enslure & la
basseffe,

Qu'ainsi qu'en vos habits rien n'y soit
affecté,

Qu'une noble simplicité

Enfasse l'ornement, la grace, & la richesse.

Celles dont la temerité

De ces termes savans parent leur éloquence,

Au lieu de montrer leur science,

Ne font voir que leur vanité.

Evitez la plaisanterie,

Dont les traits médisans percent jusques
au cœur;

Et pour réjouir l'auditeur,

Ne faites point de raillerie,

Aux dépens de votre pudeur.

Si les paroles prononcées

Sont l'image de nos pensées,

Voyez sans vous flater d'un traitement
trop doux,

Ce que des têtes bien sensées

Sur de pareils discours peuvent juger de
vous.

Qu'une severe contenance

Ne condamne jamais la modeste licence

Des propos que vous entendrez,

Aux bons mots que l'on dit joignez plû-
tôt les vôtres;

Mais faites, quand vous en direz,

Que les gens, dont vous raillez,

Puissent rire comme les autres.

Qui souffre l'assiduité

De l'Amant que fuit sa beauté,

En vain auprès de lui veut passer pour
cruelle,

Un homme qui se voit d'une femme écouté,

A droit de tout esperer d'elle.

N'accoutumez point votre cœur,

Seducit par la vertu de l'objet qui le tente,

A s'attendrir par la douceur,

Même d'une amitié qui peut être innocente.

L'honneur dans ce commerce est fort mal
assuré;

Ne vous y laissez pas surprendre;

Un ami si sage & si tendre

Est bien plus dangereux qu'un Amant de-
claré.

Je ne défens point à la Prude,

De prendre un peu de soin de ce qu'elle
a d'attraits,

Ce

Ce seroit une ingratitude,
De négliger les dons que le Ciel nous a faits:
Mais si vous prétendez qu'on vous estime

Sage,

Apprenez que le trop de soin
De conserver cet avantage
Est un infailible témoin,
Qui prouve qu'on en fait quelque galant
usage.

Celui, qui sans discernement
Adresse à tous venans les louanges qu'il
donne,

Fait grand tort à son jugement,
Et ne fait honneur à personne;
Mais aussi d'un cœur inhumain
N'allez pas insulter aux foiblesses des
autres;

Et que les défauts du prochain
Vous donnent seulement du dégoût pour
les vôtres.

Ne disputez jamais avec trop de
chaleur;
Mais jugeant de sang froid & du pour &
du contre,

Si vous vous trombez par malheur,
Loin de soutenir votre erreur,
Laissez vous vaincre en ce rencon-
tre;

Et par un beau retour, plein de sincérité,

Revenez à la verité,

Qui que ce soit qui vous la montre.

Il ne faut point chercher à voir

Les interêts cachez d'une intrigue secrette:

Quand on est curieuse, Et qu'on veut
tout savoir,

On est sûrement indiscrete.

Si le secret vous est malgré vous revelé,

Cachez le, s'il se peut, avec un tel si-
lence,

Même à celui dont l'imprudence

Vous en fait la confiance,

Qu'il doute quelquefois s'il vous en a
parlé.

Celle qui souffre en sa presence

Qu'on vante des appas,

Ou des vertus. qu'elle n'a pas,

N'est qu'une idole qu'on encense:

Une juste louange a de quoi nous flater;

Mais un esprit bienfait doit prendre

Bien moins de plaisir à l'entendre,

Que de peine à le meriter.

La mode est un tyran dont rien ne nous
delivre,

A son bisarre goût il faut s'accommoder,

Mais sous ses folles loix étant forcé de
vivre,

Le sage n'est jamais le premier à les suivre,

Ni le dernier à les garder.

La

* La plus habile femme que j'aye vûe à Paris durant le séjour que j'y ai fait dans ma jeunesse, c'étoit une Dame, qui par son industrie, & par la force de l'éducation, avoit appris à un chien, à un chat, à un moineau, & à une souris, à vivre ensemble comme freres & sœurs; savoir si le cœur y étoit, je n'en fai rien. Ces quatre bêtes couchoient en même lit, & mangeoient à même plat. Le chien à la vérité se fervoit le premier, & bien; mais il n'oublioit pas le chat, qui avoit l'honnéteté de donner à la souris de certains petits morceaux gras fort à son goût, & de laisser au moineau les miettes de pain, que les autres ne lui envioient pas. Après la panse, venoit la danse. Le chien lechoit le chat, & le chat péignoit le chien. La souris de son côté se joüoit aux pates du chat; qui étant bien appris, retiroit ses ongles, & n'en faisoit sentir que le velours à la

fouris. Quant au moineau, il voltigeoit haut & bas, & bequetoit tantôt l'un & tantôt l'autre, sans perdre à ce jeu la moindre petite plume. Enfin il y avoit une si grande union entre ces confreres, qu'ils entonnoient tous quatre sur un même ton, & une si grande confiance en la bonne foi commune, qu'il ne fut jamais parlé de soupçon, de surprise, ni de malversation entre eux. Au reste on ne sauroit dire ce qu'il y a en cela de plus admirable, ou la docilité de ces bêtes, ou l'industrie de leur maîtresse, qui avec ces grands talens d'accorder les inclinations diverses & les divers interêts, auroit à mon gré fait merveille dans une Diète de Ratisbonne.

* Un devot suivoit sa femme qui alloit à confesse, & voyant que le Confesseur la menoit derriere l'Autel pour la flageller, il s'écria, Monsieur, elle est très délicate, je re-

reçois la discipline pour elle : cela dit, il se met à genoux, le Confesseur fait son office, & la femme crie de toute sa force, frappez fortement, car je suis grande pechereffe.

* Les Predicateurs du XVI. siecle ajustoient l'Evangile à nos manieres, pour se rendre plus agreables, & se concilier l'attention des Auditeurs. Ils méloient des naïvetez & du Latin dans leurs discours, qui font aujourd'hui éclater de rire ceux qui les lisent. Un de ces Predicateurs nommé *Bibantius*, prêchant le jour de la Madeleine, dit que Marthe étoit une très bonne femme, *rara avis in terris*, fort attachée à son ménage, très pieuse, & qui se plaisoit beaucoup à aller entendre le Sermon & l'Office divin, mais que Madeleine sa sœur étoit une coquette, qui n'aimoit qu'à jouer, à causer, & à perdre le tems : que cependant Marthe faisoit tout son possible pour la gagner & l'attirer à Dieu,

que pour cela *faciebat bonam sociam* elle faisoit le bon compagnon avec elle; & entroit en aparence dans ses inclinations mondaines pour ne la pas effaroucher, de sorte que sachant combien elle aimoit le bon air & le beau langage, elle lui dit des merveilles de la personne & des sermons de Nôtre Seigneur, pour l'obliger finement à le venir écouter; que la Madeleine poussée de curiosité, y vint en effet, mais qu'arrivant tard, comme font les Dames de qualité pour se faire davantage remarquer, elle fit grand bruit, & passant par dessus les chaises, se plaça *in conspectu Domini*, vis à vis du Prédicateur, & le regarda entre deux yeux avec une hardiesse épouvantable. Le reste du Sermon étoit tout farci de passages de Poètes & de Philosophes. Dans le dernier siecle le Petit Pere André, Prédicateur & Religieux du Couvent des Petits Augustins à Paris, prêchoit aussi d'une maniere fort singu-

gu-

guliere. C'étoit un homme qui menoit une vie très sainte & très austere, & qui n'avoit nulle considération pour le monde. Son talent n'étoit pas de farder la verité; il la presentoit toute nue, sans ornemens & sans voile. Toutes ses expressions étoient naïves & fort naturelles, & il faisoit un grand usage des proverbes les plus populaires & les plus communs. Un jour la Reine Anne d'Autriche arrivant à son Sermon, qui étoit déjà commencé, il lui dit, pour tout compliment. *Soyez là bien venue, Madame, nous n'en mettrons pas plus grand pot au feu*; & il poursuivit son discours, sans le reprendre dès le commencement selon la coutume. Ses comparaisons, comme ses autres figures, étoient toujours prises de ce qu'il y a de plus bas. Il compara un jour les quatre Docteurs de l'Eglise Latine aux quatre Rois de nôtre jeu de Cartes. *S. Augustin*, dit-il, *est le Roi de Cœur*, par
sa

sa grande charité ; S. Ambroise est le Roi de Treffle , par les fleurs de son éloquence ; S. Jérôme est le Roi de Pique , par son stile mordant ; S. Gregoire est le Roi de Carreau , par son peu d'elevation.

* Un jeune Predicateur, homme de bonne mine , qui avoit une voix de tonnerre , le geste beau , & tous les autres agrémens d'une declamation qui charme les Auditeurs , & les tient attentifs , étant monté en chaire , perdit tout d'un coup la memoire , & oublia entierement son Sermon : de descendre , cela lui auroit été trop honteux ; d'entreprendre de parler , il n'avoit rien à dire. Que faire entre ces extrémités ? Il se resoud de demeurer ferme , & d'user de sa voix & de son geste , sans rien prononcer que des paroles imparfaites ou dé cousues , des *car enfin* , des *mais* , des *si* , des *doncs* , des *Messieurs* , &c. Jamais Predicateur ne parut avoir plus de feu , il crioit de toutes ses forces , il fai-

faisoit des exclamations, frapoit des piés & des mains, tout trembloit sous lui, & les voûtes de l'Eglise, qui étoit très vaste, lui rendoient au double les éclats de sa voix. Tout l'Auditoire étoit dans un silence profond, chacun avançoit sa tête, & redoubloit son attention, pour entendre ce qui ne pouvoit être entendu. Ceux qui étoient près de la chaire, disoient nous sommes trop près, il n'y a pas moyen d'entendre: ceux qui étoient éloignez, se plaignoient de ce que par leur éloignement ils perdoient les plus belles choses du monde. Enfin nôtre Predicateur tint son Auditoire trois quarts d'heure en haleine; & se retira avec l'aplaudissement de toute l'assemblée, qui se promettoit bien à la première fois de mieux choisir ses places, & de ne pas se priver du fruit d'un pareil Sermon.

F I N.

C A-

C A T A L O G U E

*De quelques Livres François qui
se trouvent chez*

JAQUES DESBORDES.

L' Ancien Bâtard-Protecteur du Nou-
veau. 12.

les Amours de Madame de Maintenon ou
le Passe-temps Royal. 12.

les Amours d'Eumene & de Flora. 12

l'Art de Guérir les Maladies Veneriennes,
par Blegni. 2.

Batailles Memorables des François. 2 vol.

Contes & Nouvelles de Marguerite de Va-
lois Reine de Navarre. 8. 2 vol.

Cours d'Operations de Chirurgie Demon-
trées au jardin Royal, par Mr. Dionis.
8 fig.

Conseils de la Sageffe ou la Sapiënce de
Salomon. 8.

Caracteres de la Famille Royale. 12.

le Cuifinier François, par la Varenne. 12.
fig.

— Familier. 8.

les Contes de ma Mere l'oye ou Contes du
Tems-Passé. 12. fig.

Curiosités de la Nature & de l'art sur la Ve-
getation ou l'agriculture & le jardinage
dans leur Perfection, par Vallemont. 8.

Con-

C A T A L O G U E.

Conjectures Politiques sur les Conclaves.

Code de Louis XIV. touchant

_____ le Civil.

_____ le Criminel.

_____ le Marchand.

_____ la Marine.

Conjectures du Cardinal Cusa touchant
les Derniers Temps, &c. 8.

la Critique du Vieux Testament, par le
Pere Simon. 4.

les Devoirs des Dames, Traduit de l'An-
glois. 8.

le Diable Bossu. 12.

le Diable Boiteux. 12.

Duez Guidon de la Langue Françoise. 8.

Discours Chrétien Contre les Impies. 8.

Defense de la Religion Reformée, par l'E-
criture Sainte & par les Peres de l'Eglise
Gréque & Latine, &c. 12.

Défense de la Divinité de Jesus Christ & de
la Grace Interieure, par l'Ecriture Sainte
contre les Paradoxes de Mr. Jean le Clerc;
8.

Dissertation sur les Oeuvres du Sr. Euvre-
mont.

Droit des Ambassadeurs dans les quartiers
de Rome.

les Diversités Curieuses. 12. 7 vol.

Entretiens Salutaires d'une ame Devote avec
son Dieu.

Esther Tragedie Chrétienne,

l'Eu.

C A T A L O G U E.

L'Europe Esclave si l'Angleterre ne rompt
ses fers. 12.

Etat present de l'Eglise , Greque , Armé-
nienne , & Maronitte , par Ricaut. 12.

Examen de Traité des Controverses du
Pere Maimbourg.

Examen du Deux Grandes questions à l'oc-
casion de la Monarchie d'Espagne.

les Exilés de la Cour d'Auguste , par Mad:
Villedieu. 12.

les Entretiens des Diabes Borgne & Boi-
teux , &c. 12.

L'Elite de Bons Mots ou Pensées Choies des
Meilleurs Auteurs & Principalement des
Livres en Ana en 2 vol. Nouvelle Edi-
tion Augmentée.

la France Galante. 12.

la Fourbe Decouverte ou le Trompeur
Trompé. 12.

la France toujours Ambitieuse. 12.

la France toujours Auguste. 12.

Foy du Clergé de Hollande. 12.

Grammaire François. 12.

— de Saint Amour pour Apprendre
le François , par le Latin. 8.

le Gage Touché Contenant seize Histoires
Galantes fort Recreatives. 12. Nouvelle
Edition.

Gabinie Tragedie Chrétienne.

Histoire de la Dragone.

Henriette Sylvie de Moliere. 12.

Histoi-

CATALOGUE.

Histoire d'Hipolite Comte de Duglas.

_____ de Gusman Dalfarache. 3 vol.
fig.

_____ de France, par Mezerai. 7. vol.

_____ de la Conquête du Mexique.
2 vol. fig.

Histoire de l'Empire d'Occident. 2 vol.

_____ de l'Inquisition & son Origine.
12

_____ de Don Quixotte. 7 vol. 12.

_____ de Jean de Bourbon Prince de
Carenci. 12.

_____ de la Conjuration de Naples.

_____ de Kiemiski Georgienne. 12.

_____ de l'Archiduc Albert.

Histoire de la Decadence de la France. 12.

Histoire Poétique de Gautruche. 12.

Histoire des Herésies, par Mr. Varillas.
7 vol. 12.

Hartsoeker Principes de Phisique. 4 fig.

_____ Essais de Dioptrique. 4 fig.

_____ Conjectures Phisiques. 4 fig.

Histoire ou Discours sur l'Histoire Univer-
selle de Bossuet.

_____ des Anabaptistes. 12 fig.

_____ Anecdote de la Cour de Rome.

Histoire des Edits de Pacification, par
Souliez.

Histoire des Turcs, par Vanel. 4 vol. 12.
avec fig.

Histoire de Hollande, par Mr. de la Neu-
ville. 8. 6. vol. Histo.

C A T A L O G U E.

Histoire de la Conqueste des Moluques ,
par les Espagnols , par les Portugais ,
& par les Hollandois. 3 vol. 12 fig.

Iconologie ou la Science des Emblemes de
Cæsar Ripa. 2 vol. fig.

Ismaël Prince de Maroc. 12

Instruction Morale d'un Pere à son Fils , 12.

Luxembourg au lit de la mort , 12.

Les Lettres Italiennes & Françoises de Ben-
tivoglio , 12.

Memoires du Chevalier de Melvil , 12.

Memoires du Chevalier de Montbrun , 12.
fig.

Meditations Chrétiennes de Mallebranche ,
12.

Maniere de Fortifier de Vauban , du Comte
de Pagan , & du Chevalier de Ville , 22.

Memoires de Jean Baptiste de la Fontaine ,
8.

Les Memoires de Brantome , 12. 9. vol.

Les Mille & une Nuit , Contes Arabes , 12.
7. vol.

Monumens Authentiques de la Religion des
Grecs & de la Fausseté de plusieurs Con-
fessions de foi des Chrétiens Orientaux ,
&c. le tout tiré des Manuscrits Originaux
d'un Concile de Jerusalem , &c. 4.

par Aymon.

Methode Facile pour apprendre l'Histoire
d'Angleterre.

Maximes & Loix d'Amour & Billets Doux ,
8. Nou.

C A T A L O G U E.

Nouvelles Allegoriques ou les Troubles arrivés dans le Royaume d'Eloquence , par Mr. Furetiere. 12.

Neceffité d'une ligue Proteftante & Catholique. 12.

le. Negoce Rendu facile Contenant une Exacte Supputation des Changes , des poids , des Mefures des lieux les plus Con- fiderables de l'Europe , &c. par Claire- combe.

Oeuvres Spirituelles de Mr. Louvigni. 12. 2. vol.

l'Octavius de Minutius Felix.

Oeconomie de la Campagne ou Nouvelle Maifon Ruftique , par Liger. 4. 2 vol. fig.

Opufcules Pofthumes de Mr. Menjot Trait- tant de la Phifique , la Medecine & la Religion. 4.

le Parfait homme de Guerre ou l'idée d'un General accompli. 12.

le Platonifme Devoilé ou Effay touchant le Verbe Platonicien. 8

la Politique du Temps. 12.

le Panegirique de la Reine Marie , par Mr. Abbadie. 4.

le Puits de la Verité Nouvelles Gauloifes. 12.

le Pafteur Apoftolique de du Cros. 8.

Prejugés Legitimes Contre le Jansenifme. Philofophie de Mr. le Roy. 4.

Poc-

C A T A L O G U E.

Poësies Pastorales des Mr. Fontenelle. 12.

———— de Mr. Furetieres.

———— de Baraton.

———— de Mr. Menage.

le Prince de Condé.

Recueil de Pieces en Prose & en vers de
Mr. Pelisson & de Madame la Suze. 12.

Remarques Critiques sur le Dictionnaire de
Morery. 8.

Rome Galante ou les Amours de César. 12.

Reflexions sur l'Eloquence du Temps. 12.

Reflexions sur la Religion. 12.

Remarques sur les Canons Apostoliques. 8.

Recueil des Defenses du Testament de Mons.

———— de Divers Voyages en Affrique,
Asie & Amerique. 4. fig.

Relation des Societés d'Angleterre pour
la Propagation de la foy.

Recueil des Poëtes Gascons 8. 2 vol. fig.

Recueil de pieces Concernant la Regale.
12.

Recueil d'Apophtegmes & de Bons Mots
des Anciens & des Modernes. 12.

Reflexions sur Divers Ecrits Concernant la
Succession d'Espagne. 12.

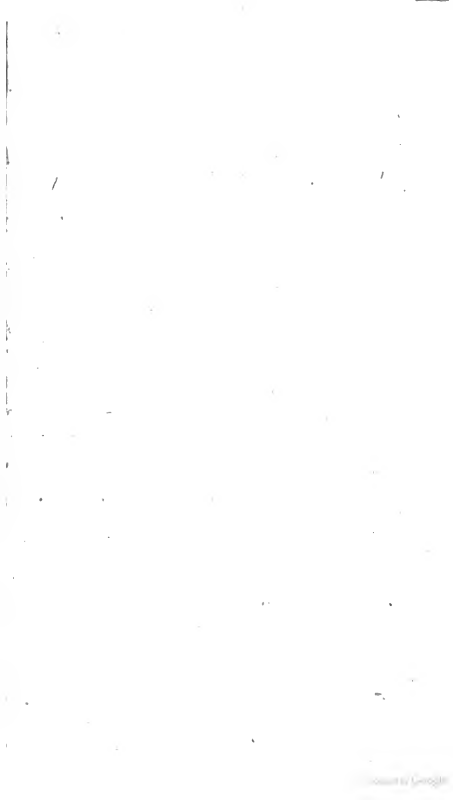
Recueil Concernant les affaires d'Angle-
terre. 12.

le Sire d'Aubigni. 12.

Semaine de Montalban ou les Mariages mal
assortis.

Stratagemes de la Guerre. 12.

la Sultane de Perse Contes Turcs. 12.



B. 18.